PRÉCIS

D'UNE NOUVELLE THÉORIE

DES

LES MALADIES

CHRONIQUES

PRÉCIS
D'UNE NOUVELLE THÉORIE
SUR
LES MALADIES CHRONIQUES.

PRÉCIS
D'UNE NOUVELLE THÉORIE
SUR
LES MALADIES CHRONIQUES,

Particulièrement les purulentes, ſcorbutiques, nerveuſes, dartreuſes, & généralement ſur toutes celles qui proviennent de la décompoſition du ſang.

Par M. DE LA BASTAYS, Docteur en Médecine, gradué en France & en Eſpagne, Médecin de l'Hôpital Municipal & Militaire de la ville de l'Orient.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez P. F. DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXX.

ÉPITRE DÉDICATOIRE ADRESSÉE AUX MÉDECINS.

MESSIEURS,

A qui pourrois-je mieux offrir le fruit de mon application & de mon expérience, qu'aux juges-nés de la matière que je traite ? C'eſt aux Médecins qu'il appartient de mettre le ſceau à la confiance publique ſur les découvertes théoriques & pratiques, dont le progrès des ſciences enrichit l'art de guérir.

C'eſt donc à eux à décider ſi la nouvelle doctrine que je préſente mérite d'être adoptée. Je vous ſupplie ſeulement, MESSIEURS, de vouloir bien conſidérer qu'elle eſt établie ſur la pratique, & non ſur des ſyſtêmes enfantés par une imagination exaltée.

Tous ceux que l'étude & la pratique attachent à la Médecine, ſavent mieux que moi que la partie la plus obſcure de cette vaſte ſcience eſt celle qui concerne les maladies chroniques en général, & en particulier les purulentes & ſcorbutiques. Les anciens qui, à la vérité, n'étoient pas, comme les modernes, éclairés par les lumières de la phyſique, & qui ſe trouvoient pour ainſi dire réduits à la ſimple obſervation, ont ignoré pluſieurs de ces maladies, & échoué dans le

traitement de la plupart de celles qu'ils ont connues. Les modernes ont mieux apperçu les effets, mais ils n'ont pas toujours ſaiſi les cauſes & le mécaniſme deſtructeur qui développe ces ſortes de maux. D'après cela, il n'eſt pas ſurprenant que le choix des moyens curatifs n'ait pas toujours été parfait.

Les progrès rapides de la chymie dans le dix-huitième ſiècle, cet art merveilleux & créateur qui enſeigne à analyſer & à décompoſer les corps, à les régénérer ou à en former de nouveaux, auroit dû, ce me ſemble, diſſiper les ténèbres dont cette matière reſte encore enveloppée. S'il ne l'a pas fait, ne pourroit-on pas s'en prendre aux partiſans aveugles de la doctrine des anciens, qui, prévenus contre cette ſcience dont ils n'ont

point connu les véritables principes, ont effrayé le Public en lui insinuant qu'on vouloit assimiler le corps humain à un laboratoire, comparer toutes ses fonctions à des opérations chymiques, remédier à ses dérangemens par des produits de l'alambic & du creuset? Peut-être les Chymistes ont-ils, de leur côté, exagéré les avantages qu'on pouvoit tirer de leur art, & donné par-là des armes à leurs antagonistes. Quoi qu'il en soit, il est certain que jusqu'ici on n'a point assez tiré parti de la Chymie, soit pour analyser les fluides & les solides, soit pour expliquer les désordres qui leur arrivent, & les rétablir dans leur état naturel quand ils sont dérangés.

Si les lumières de la Chymie sont d'une grande utilité pour con-

noître indiſtinctement toutes les maladies, elles ſont indiſpenſables pour approfondir la véritable origine des purulentes & des ſcorbutiques. En effet, comment, ſans ſon ſecours, pourroit-on s'aſſurer que le ſang eſt décompoſé, qu'il eſt converti dans une matière ſulfureuſe & alkaline ? On ne ſauroit appercevoir ce changement, qu'en prenant connoiſſance du mécaniſme par lequel il s'opère. Or, c'eſt un mouvement ſpontanée ou fermentatif qui dénature les humeurs. Il faut donc avoir au moins de bonnes notions ſur la fermentation, pour reconnoître la préſence des maux dont il s'agit; & ces connoiſſances en ſuppoſent beaucoup d'autres.

La Chymie n'eſt pas moins néceſſaire pour détruire les maladies purulentes & ſcorbutiques,

que pour les faire remarquer. C'eſt elle qui nous apprend à rétablir l'union, la cohéſion, l'agrégation des principes du ſang, en nous donnant des règles pour connoître les productions qui y ſont propres: car, je ne prétends pas enviſager ici cette ſcience du côté des remèdes, peut-être trop célébrés, qu'elle fournit, mais comme une branche de la phyſique, à l'aide de laquelle on pénètre juſque dans l'intérieur des corps, pour faire un bon choix de ceux dont on a beſoin.

Il eſt inutile d'entaſſer plus de preuves, pour convaincre que la Chymie influe également dans la connoiſſance & la guériſon des maladies, aujourd'hui qu'elle fait l'occupation familière de la plupart de ceux qui ont du goût pour les ſciences. Il n'eſt plus beſoin d'en

recommander l'étude ; il ſuffit d'exhorter ceux qui la cultivent à en faire d'heureuſes applications ; à analyſer, ſuivant ſes principes, les êtres vivans & inanimés ; à tâcher de découvrir le ſecret de la nature dans la combinaiſon de la matière & l'organiſation des corps. C'eſt-là le vrai moyen d'apprendre à connoître les dérangemens qui leur arrivent, & à y remédier.

Si, parmi les infirmités qui tourmentent le genre humain, il s'en trouve un aſſez grand nombre contre leſquelles la Médecine ne fournit que de foibles ſecours, ce n'eſt pas qu'elles ſoient réellement incurables ; mais parce qu'on n'a point approfondi leur véritable origine, ni connu leur cauſe primitive. Par exemple, le ſquirre & le cancer, la goutte & le rhumatiſme, la

phthiſie pulmonaire & la plupart des ulcérations internes, ſont des maux où l'art échoue preſque toujours : doit-on pour cela les regarder comme incurables ? Je ſuis bien perſuadé du contraire ; & je crois très-fermement que, lorſqu'on ſera parvenu à connoître leur eſſence, à découvrir quelle eſt la nature du vice qui y donne lieu, ce qui ne ſauroit ſe faire que par l'analyſe chymique, on réuſſira à détruire ces déſordres, & à remettre les parties affectées dans leur état naturel ; à moins que leur organiſation n'ait été détruite, ſoit par des ruptures, ſoit par le deſſéchement ou d'autres accidens.

Voici, en peu de mots, le fond de mon ſyſtême ſur ces ſortes de maladies, & ſur toutes celles que j'appelle purulentes ou ſcorbuti-

ques. J'envisage le sang, & les autres liqueurs qui circulent dans notre corps, comme le produit de la nourriture que nous prenons, c'est-à-dire, comme un composé des différens principes qu'elle renferme. Nos alimens éprouvent d'abord une modification dans l'estomac, & dans les autres viscères qui servent à la digestion; ils sont décomposés & convertis dans une liqueur lactée. Les sucs nourriciers subissent un nouveau changement, lorsque le chyle est versé dans le torrent de la circulation, & assimilé à la masse des fluides. Ce sont deux dépurations nécessaires pour purger les sucs restaurateurs de ce qu'ils contiennent d'inutile, & les rendre propres à l'emploi qu'ils doivent remplir : car, dans la digestion, ils sont séparés des parties crasses

& groſſières avec leſquelles ils étoient combinés ; & dans la ſanguification, ils ſont purifiés des autres matières impures dont ils reſtoient encore imprégnés. La première mondification ſe fait par les ſelles ; la ſeconde, par les urines & la tranſpiration. C'eſt de cette manière que s'élabore le ſang ; il s'agit maintenant d'examiner ſa nature.

Le ſang eſt une liqueur compoſée, comme tous les corps fluides & ſolides, par le concours des quatre élémens. Ces quatre principes primitifs forment, par un mécaniſme que nous ne pouvons appercevoir, ni par l'inſpection, ni par le ſecours de l'analyſe, des principes ſecondaires ; tels ſont les ſels, les eſprits, les eſſences, & généralement ce qui a la propriété

de produire des ſenſations ſur nos organes. Nous ne pouvons voir, comme je l'ai déja obſervé, la liaiſon des principes élémentaires, lorſqu'ils ſe combinent enſemble pour former les mixtes les plus ſimples; mais nous appercevons l'agrégation de ces derniers, quand ils s'uniſſent pour compoſer des corps plus compliqués. La matière qui lie les principes ſecondaires dans la confection du ſang, eſt un gluten ou une viſcoſité qu'on peut regarder comme ſon baume, ſa quinteſſence ou ſon phlogiſtique. Ce principe cohérent ou agrégatif eſt très-volatil. Quand nos exercices ſont trop violens, quand notre nourriture eſt trop active, quand nos nerfs ſont trop vivement agités par les affections de l'ame, ce principe ſe diſſipe, & auſſitôt les autres ſe

diviſent : la partie ſéreuſe ſe ſépare de la conſiſtante, les ſels des huiles, &c.; il n'y a plus d'union entre les principes du ſang; chaque partie conſtituante agit par les qualités qui lui ſont propres; les groſſières bouchent les conduits; les ténues s'épanchent dans les cavités, par l'infiltration au travers des membranes; les ſels piquent & irritent les fibres nerveuſes. De combien de déſordres la décompoſition du ſang ne doit-elle pas être ſuivie ? Le plus conſidérable de tous eſt le défaut de nutrition : car le chyle, loin de régénérer les humeurs, s'altère & ſe décompoſe lui-même. Or, la machine ne recouvrant plus ſes pertes, & n'acquérant point avec quoi continuer ſes mouvemens, languit, s'affaiſſe & ſe détraque.

La fermentation eſt le moyen qu'emploie la nature pour décompoſer le ſang & les autres fluides du corps humain : elle conſiſte dans un mouvement inteſtin ou ſpontanée qui change les propriétés conſtitutives des corps, & opère de nouvelles combinaiſons par des lois qui lui ſont propres. On en trouvera un abrégé dans l'Introduction de cet Ouvrage. La fermentation eſt un feu caché dont l'effet eſt comparable à celui qui frappe nos ſens ; comme le feu élémentaire, elle volatiliſe tout ce qui eſt ſuſceptible de s'évaporer facilement. Le baume, la quinteſſence ou le phlogiſtique du ſang, qui forme l'agrégation des parties intégrantes de ce fluide, eſt de cette qualité : auſſi ſe diſſipe-t-il dès qu'il éprouve une augmentation de chaleur ; les autres princi-

pes ſe ſéparent, s'altèrent, & ſe dépravent tout-à-fait. Non-ſeulement ils ne ſont plus propres, dans cet état, à pourvoir aux beſoins de l'économie animale ; mais au contraire, ils lui font ſubir un grand nombre de dérangemens, de la manière qu'il eſt expliqué dans le cours de cet Ouvrage. Telle eſt la baſe de mon ſyſtême ſur l'origine des maladies purulentes & ſcorbutiques.

Je vous exhorte, MESSIEURS, à examiner cette matière avec la plus ſcrupuleuſe attention ; à vouloir bien conſidérer que la fermentation eſt le moyen dont ſe ſert la nature pour anéantir la modification de la matière, & l'employer à de nouvelles créations ; que la fermentation a bien des degrés, & qu'il n'eſt pas beſoin que notre corps

ſoit embrâſé pour être la proie de cette cauſe de ruine, qui travaille quelquefois à notre perte ſourdement & avec lenteur.

Je finis en vous engageant, MESSIEURS, à ne pas renoncer à la guériſon des maladies opiniâtres, & même de pluſieurs de celles qui ſont regardées comme incurables. Si vous pouvez ſoumettre les malades à un régime également long & bien réglé; ſi vous pouvez captiver leur confiance aſſez long-temps pour leur faire prendre les remèdes ſimples & compoſés qui ſont néceſſaires pour faire rentrer les fluides & les ſolides dans l'ordre naturel; enfin, ſi vos procédés curatifs ſont établis ſur la connoiſſance exacte des cauſes du mal, je ne crains point de vous aſſurer que ni la goutte & le rhumatiſme, ni le

ſquirre & le cancer, ni les phthiſies & les différentes ulcérations intérieures, ne vous réſiſteront. Il faut, j'en conviens, beaucoup de patience & de conſtance, tant de la part du Médecin que de celle du malade, pour réuſſir : ſans ces conditions, les peines & les privations reſtent ſans fruit. Mais parce qu'il faut un an, deux même, ſi l'on veut, pour détruire une maladie, doit-on pour cela y renoncer ? Ce ſeroit faire un bien mauvais uſage de ſa raiſon, que de ſe déterminer à ſouffrir toujours, & à abréger infailliblement ſa vie, plutôt qu'à en paſſer une foible partie dans la gêne & l'abſtinence de certaines jouiſſances, qu'on ne goûte réellement que lorſque les organes ſont dans une diſpoſition harmonique.

Au reſte, on ne doit pas ſe laiſſer

décourager par ce long eſpace de temps : les cas où le ſuccès eſt ſi tardif, ſont bien rares. On trouve plus ordinairement le fruit de ſes privations & de ſes peines au bout d'un ou denx mois de traitement, qu'après une ou pluſieurs années. Il eſt vrai qu'il ne faut pas pour cela tout abandonner. La conſtitution ne pouvant être rétablie dans ſon état naturel, ſans être expoſée à de nouveaux & prochains dérangemens, que par une longue ſuite de précautions, on doit obſerver du régime pendant long-temps, & même quelquefois ſe faire pour toujours un nouveau genre de vie.

TABLE.

Fin de la Table.

PRÉCIS

NOUVELLE THÉORIE DES MALADIES CHRONIQUES.

INTRODUCTION.

IL s'en faut bien que la Médecine, cet art si utile, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'entendement humain, soit portée au point où elle ne laisse plus rien à desirer. Son imperfection tombe particulièrement sur une classe nombreuse de maladies, que les modernes ne connoissent guères mieux que les anciens, & dont le traitement

ne peut être dès-lors que fort équivoque : ce ſont les chroniques & habituelles, maux de longue durée, qui rendent la vie de ceux qu'ils affectent triſte & languiſſante, en la reſſerrant dans des bornes fort étroites.

Ceux qui ignorent combien il eſt difficile de faire un pas dans le ſentier ténébreux & myſtérieux de la nature, s'en prennent aux Médecins, & ſe permettent, tant ſur l'art que ſur ſes miniſtres, des déclamations auſſi ridicules qu'indécentes. Ce défaut de connoiſſances ne compromet nullement l'honneur & les talens d'une claſſe d'hommes fort éclairés, qui jouiſſent avec raiſon d'un rang honorable dans la ſociété. Il faut cependant convenir qu'il eſt bien fâcheux pour l'humanité qu'il règne tant de maladies contre leſquelles l'art ne peut preſque rien, quoiqu'elles ſe préſentent ſous des caractères peu effrayans qui laiſſent l'eſpérance, ſinon toujours d'une guériſon radicale, du moins dans les cas mêmes les plus graves, d'un

ſoulagement qui en approche beaucoup.

Un penchant naturel pour l'étude de la Médecine, une longue pratique exercée dans pluſieurs climats, une application particulière & long-temps ſuivie ſur les maladies dont il va être fait mention, m'autoriſent à haſarder mon opinion ſur leur eſſence, & à indiquer les moyens avec leſquels il convient de les combattre. Je me contenterai, pour le moment, de traiter cette matière en abrégé; mais je me propoſe de la reprendre bientôt pour l'étendre davantage, & tâcher de la développer complettement. Avant de commencer, je vais donner une notion générale des maladies.

On appelle de ce nom tous les dérangemens auxquels notre corps eſt ſujet. Les maladies ſe diviſent en deux claſſes: l'une comprend celles qui, ſemblables aux Volcans & aux éruptions ſouterraines, menacent tout-à-coup, par un embrâſement auſſi violent que ſubit, la vie des individus qu'elles attaquent:

l'autre renferme celles qui, minant ſourdement à la manière d'un feu mal éteint ou caché ſous des cendres, ne laiſſent ſouvent appercevoir leurs dégâts que lorſqu'il n'eſt plus poſſible d'y remédier. Les premières s'appellent aiguës ou ardentes; ce ſont les fièvres eſſentielles, les éruptions inflammatoires & les véritables inflammations. Les ſecondes ſe nomment chroniques ou habituelles, parce qu'elles ſont ordinairement d'une longue durée, & ne finiſſent le plus ſouvent qu'avec la vie.

Parmi ces dernières, il s'en trouve un aſſez grand nombre dont les cauſes ſont preſque entièrement ignorées; ce ſont celles qui proviennent d'un levain ou ferment particulier: telles ſont ſur l'habitude externe du corps, les dartres, les couperoſes, les éryſipèles périodiques, les clous ou furoncles, les gales opiniâtres, les ulcères invétérés, les éroſions au nez & ſur le viſage, les véritables chancres, tant à l'intérieur de la bouche qu'au dehors du corps; les

cancers, la carie des dents & des autres os, la chute précipitée des cheveux, les fluxions ſur les organes de la vue & de l'ouïe ; enfin, toutes les éruptions cutanées, qui ne ſont accompagnées ni de fièvre ſenſible ni de véritable inflammation : telles ſont à l'intérieur les différentes eſpèces de douleurs vagues, de gouttes & de rhumatiſmes, les affections ſcorbutiques & ſcrophuleuſes, les maux de nerfs, comme douleurs de tête ou migraines, vapeurs, mélancolie, manie, folie, paralyſie ; les différentes eſpèces de phthiſies ; les abcès ou dépôts intérieurs occaſionnés par la congeſtion des matières purulentes ; les hémorrhoïdes, les fiſtules ; enfin la plupart de ces deſtructions ſourdes & lentes, qu'on ne connoît le plus ſouvent que lorſque le mal eſt ſans remède.

Ces diverſes infirmités, quoiqu'en apparence d'une nature fort éloignée, dérivent preſque toutes de la même ſource. C'eſt un vice plus ou moins actif, plus ou moins abondant, qui dé-

termine ces ſortes de déſordres. Les différences de tempérament, d'âge, de ſexe, de climat, de nourriture, lui font ſubir un grand nombre de modifications qui multiplient ſes effets, & le repréſentent ſous une infinité d'aſpects.

Toutes ces affections ſont d'une nature ſcorbutique : elles proviennent, comme le véritable ſcorbut, d'une altération & d'une décompoſition plus ou moins grandes des principes du ſang, déterminées par la préſence d'une matière ſaline & ſulfureuſe ; la diſſolution du ſang entraîne néceſſairement celle de la lymphe & des autres humeurs : de-là réſultent tous les maux qui viennent d'être énoncés.

Pour concevoir l'origine & le développement de ces maux, il faut prendre connoiſſance de la fermentation, l'unique moyen qu'emploie la nature pour détruire, & peut-être même pour créer.

La fermentation eſt une eſpèce de feu inviſible qui allume des incendies d'au-

tant plus dangereux, qu'ils reſtent quelquefois long-temps cachés avant qu'on les appercoive, & qu'on puiſſe par conſéquent s'occuper des moyens de les éteindre. Si, comme le feu élémentaire, la fermentation manifeſtoit clairement ſes effets, on n'attendroit pas qu'elle eût fait de grands progrès pour lui mettre des entraves; & de cette manière, elle ne ſeroit jamais fort préjudiciable: mais en agiſſant, au contraire, ſous le voile des ténèbres & de l'obſcurité, ſur-tout dans l'économie animale, ce n'eſt pour l'ordinaire que lorſque ſes ravages ont été conſidérables qu'on reconnoît ſa préſence, & alors il n'eſt pas toujours poſſible d'en arrêter le cours.

Cependant ce feu caché n'eſt pas moins redoutable que celui qui frappe nos ſens. Comme le dernier, il ronge, il mine, il ſappe tout ce qui devient ſa proie; comme lui, il conſume, il détruit tous les êtres, & finit par les réduire dans l'état élémentaire. La fermentation eſt donc l'agent deſtructeur

dont ſe ſert la nature pour anéantir les corps organiſés. Cette deſtruction eſt plus ou moins prompte, ſuivant que la fermentation a plus ou moins de priſe, & que les conditions qui la font agir ſe trouvent réunies. Ces conditions ſont la chaleur, le repos & le libre accès de l'air. Il faut le concours de ces trois choſes pour que la fermentation ſoit active & prompte ; mais l'abſence d'une ou de deux n'empêche pas qu'elle n'ait lieu à la vérité avec plus de lenteur & moins d'énergie.

La fermentation ſe diviſe en trois degrés ou eſpèces : le premier s'appelle fermentation ſpiritueuſe ; le ſecond, fermentation acide ; & le troiſième, fermentation putride.

Le premier degré eſt celui qui développe les eſprits ardens, tels que l'eſprit de vin. Le ſecond donne le principe acide, tel que le vinaigre. Le dernier, qui eſt celui de la décompoſition & deſtruction totale, dégage l'alkali volatil.

La fermentation putride eſt la ſeule

qui agiſſe ſur les ſubſtances animales, du moins d'une manière ſenſible. Il ſe peut faire que les deux autres la précèdent ; mais comme on ne s'en apperçoit pas, on eſt en droit d'en douter.

Le produit du troiſième période de la fermentation, eſt, comme il vient d'être remarqué, de l'alkali volatil. Ce période a lui-même des degrés. Je ſuppoſe, par exemple, qu'on lui en aſſigne trois, il ne faut pas croire que cette ſubſtance ſaline ſe dégage dans le premier.

Nous tirerons bientôt parti de ces principes généraux, pour expliquer la formation des maladies qui émanent d'un vice ou ferment, & qui ſont celles dont nous cherchons particulièrement à approfondir l'origine, juſqu'ici fort obſcure. Nous allons auparavant tâcher de faire connoître la digeſtion.

Le foyer principal de la fermentation dans l'économie animale, eſt dans l'eſtomac & les inteſtins. C'eſt-là qu'un peu plus de chaleur qu'il n'en faut, qu'un mélange mal aſſorti, que trop de ſéche-

reſſe ou d'humidité, que trop de mouvement ou de repos, que trop de calme ou d'agitation dans l'exercice des paſſions, allument un incendie qui ſe communique bientôt du tronc aux branches, & à toutes les parties de l'individu.

L'économie, pour ſubſiſter dans toute ſon intégrité, a beſoin de certaines règles qu'on ne ſauroit bleſſer ſans que l'harmonie des fonctions ſe trouve bientôt dérangée. Un point eſſentiel, c'eſt la manière dont s'exécute la réparation des pertes que font éprouver les frottemens : car le corps humain, ſemblable à une machine dont il faut huiler ou graiſſer les reſſorts, a beſoin d'une lubréfaction ſans laquelle la ſéchereſſe feroit bientôt rompre les pièces. La liqueur deſtinée à opérer cet arroſage doit être ſubtile, pure, & douée de toutes les propriétés que demande la délicateſſe de la machine : ſans quoi, les cordes ténues & déliées qu'elle doit arroſer, perdroient leur flexibilité & leur reſſort. Nous ne ſaurions donc apporter

aſſez d'attention dans le choix de nos alimens, relativement à leur qualité & à leur quantité, pour qu'un chyle doux, balſamique & analogue à notre conſtitution, remplace à propos les pertes que nous faiſons ſans ceſſe par l'inſenſible tranſpiration; c'eſt-à-dire, par la décompoſition & la diſſipation de nos vieilles humeurs, à qui nous devons en faire ſuccéder de nouvelles de même nature. Si nous omettons la plus légère des conditions requiſes pour que cette reſtauration ſoit parfaite, nous nous expoſons infailliblement à ſubir des dérangemens de bien des genres.

La digeſtion eſt la métamorphoſe par laquelle nos alimens ſont changés en chyle ou ſuc reſtaurateur. Il y a pluſieurs ſyſtêmes ſur cette importante fonction: les uns, aſſimilant le ventricule & les autres viſcères qui ſervent à la digeſtion, à un moulin ou à des machines triturantes, veulent que la converſion des alimens en chyle ſe faſſe par trituration;

d'autres prétendent que la digeſtion eſt une véritable fermentation : ils donnent pour preuve de leur aſſertion la différence, tant en couleur qu'en qualité, du chyle avec les ſubſtances dont il eſt formé. D'autres enfin regardent la digeſtion comme une émulſion animale, & une ſimple extraction des ſucs nourriciers contenus dans la maſſe alimentaire. Voilà les ſyſtêmes les plus raiſonnables qu'on ait imaginés pour expliquer la fonction la plus eſſentielle du corps humain.

Quoiqu'on ne puiſſe pas, dans un ſimple précis, donner de l'extenſion à une matière également difficile & délicate à traiter, je vais prouver en peu de mots qu'il y a quelque choſe de vrai dans ces divers ſyſtêmes, qui néanmoins ne donnent point la véritable théorie de la digeſtion. On trouvera de plus grands détails ſur cette matière, dans l'Ouvrage que cet Extrait eſt deſtiné à annoncer.

1°. Il se fait du broiement dans la bouche ; donc le premier degré de la digestion s'opère par trituration.

2°. Si dans l'ordre naturel il ne s'établit pas une véritable fermentation au moment de la digestion, du moins y a-t-il une coction qui en approche beaucoup, par laquelle les alimens sont absolument décomposés & convertis dans une substance dont les propriétés ne sont plus les mêmes. On ne sauroit nier cette métamorphose ; puisque la digestion dénature tellement certains poisons pris à l'intérieur, qu'ils perdent leurs qualités nuisibles, tandis que, reçus immédiatement dans le sang par une incision, une piqûre ou une morsure, ils donnent lieu aux accidens les plus graves. Par exemple, on pourroit prendre impunément du venin de vipère à l'intérieur, si toutefois la bouche & les premières voies n'étoient point ulcérées, pendant qu'introduit au dehors par une plaie, il feroit promptement périr. Que conclure de-là, sinon que dans le pre-

mier cas, le poiſon a été changé & même dénaturé par la digeſtion, & que dans le ſecond il produit ſes pernicieux effets, en coagulant le ſang & en arrêtant promptement ſon cours?

La fermentation étant un mouvement par lequel les ſubſtances qui en ſont atteintes ſe trouvent décompoſées & converties dans d'autres d'une nature hétérogène, il eſt évident que la digeſtion s'opère par un moyen qui en approche beaucoup, puiſque, comme la première, elle change & dénature tout ce qui lui eſt ſoumis.

3°. L'émulſion animale ou l'extraction des ſucs ſe trouve auſſi dans la digeſtion. En effet, le balottement continuel des viſcères abdominaux, ſéparant la partie la plus ténue des alimens de leur marc, comme on l'exécute artificiellement à l'égard des véritables émulſions par le moyen de la preſſion, cette partie enfile les veines lactées ou vaiſſeaux chylifères, comme ſi elle avoit été ſoumiſe à un preſſoir & paſſée au tamis; mais

néanmoins ces différens ſyſtêmes n'expliquent point d'une manière ſatisfaiſante la fonction de l'eſtomac.

On pourroit comparer la digeſtion à l'ébullition qu'on fait ſubir à certains vins pour les conſerver doux, & empêcher que la fermentation, abandonnée à elle-même, ne leur donne trop d'ardeur ou d'acidité. La nature emploie un moyen mixte dans l'élaboration du chyle, aſſez analogue à celui dont on ſe ſert artificiellement pour contenir la fermentation. Ce moyen tient un peu de cette dernière; mais beaucoup plus de la coction, ainſi que les anciens l'ont très-bien obſervé avant nous. Le défaut d'air libre & de repos, deux conditions eſſentielles pour que la fermentation s'exécute facilement, eſt ſans doute ce qui procure le chyle par un moyen qui en diffère un peu, ſur-tout lorſque nous nous livrons aſſez au travail ou à l'exercice volontaire du corps.

Il ne faut pas prendre ici le terme de coction avec ſévérité; ce n'eſt ſûrement

point le degré de l'eau bouillante qui cuit nos alimens. Le tiſſu délicat de nos viſcères ne ſauroit, à beaucoup près, ſupporter une chaleur qui détruit même à l'extérieur des parties bien plus difficiles à pénétrer. Mais il ne faut pas, d'un autre côté, quatre-vingts degrés de chaleur pour opérer la coction des ſubſtances dont nous nous nourriſſons. Le bain-marie, qui n'eſt que de quarante, ſuffit pour cuire les viandes, le poiſſon, les fruits, les légumes, & preſque tout ce qui ſert à notre ſubſiſtance, pourvu qu'on y emploie le temps néceſſaire. Je conviens que la chaleur animale n'eſt pas tout-à-fait auſſi forte que le bain-marie; mais, outre qu'il s'en faut peu, puiſqu'elle va dans certains ſujets juſqu'à trente-quatre & trente-cinq degrés, elle eſt ſecondée par des agens qui ſuppléent au ſurplus. D'ailleurs la plupart de nos alimens, particulièrement les plus indigeſtes, ayant déja ſubi l'action du feu quand nous les prenons, il eſt clair qu'une moindre chaleur

ſuffit pour les diſſoudre, pourvu qu'on laiſſe écouler un temps ſuffiſant. Or, c'eſt ce qui arrive toutes les fois que nous ne prenons point de nourriture avant que la dernière ſoit digérée ; c'eſt-à-dire, toutes les fois que nous ne troublons point la nutrition.

Pour aider la coction à extraire les ſucs nourriciers des alimens, la nature a eu la précaution de pourvoir les viſcères qui ſervent à la digeſtion de liqueurs fort pénétrantes ou d'eſpèces de diſſolvans, qui, en s'inſinuant juſque dans les parties les plus indiſſolubles de la maſſe alimentaire, les puiſſent fondre & atténuer. Elle a eu en même temps la ſage prévoyance de donner à ces digeſtifs la propriété de mélanger & de combiner les différens principes les uns avec les autres; comme l'aqueux, l'huileux, le muqueux, le ſalin, &c.; de manière à ne faire qu'un même tout, qui eſt le chyle.

Ces liqueurs ſont la ſalive dans la bouche, les ſucs gaſtriques dans l'eſto-

mac, le pancréatique & la bile dans les inteſtins : car on pourroit diviſer la digeſtion en trois degrés, dont le premier s'opère dans la bouche, le ſecond dans le ventricule, & le troiſième dans le canal inteſtinal. Ces diſſolvans diffèrent peu, quoiqu'ils ſoient plus actifs les uns que les autres : ils ſemblent acquérir de la force à meſure qu'ils ſe ſuccèdent, & qu'ayant à pénétrer des ſubſtances plus denſes & plus compactes, leur fonction devient plus difficile. La ſalive eſt le plus doux de ces diſſolvans ; auſſi n'eſt-elle deſtinée qu'à préparer la digeſtion. Les ſucs gaſtriques ſont après elle les moins actifs ; ils ne doivent agir que ſur les parties des alimens les plus tendres & les plus faciles à diviſer. Le pancréatique & le bilieux ont beaucoup plus d'énergie ; ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'ils ſont faits pour achever la diſſolution des alimens.

Les auxiliaires de la digeſtion ſont regardés comme ſavonneux ; parce que, comme ce mixte, ils ont la propriété

de diſſoudre les matières graſſes, de les diviſer, de les atténuer, de manière à les rendre miſcibles avec toutes ſortes de ſubſtances & de fluides, même avec l'eau.

La ſalive paroît être à la vérité d'une nature ſavonneuſe, ainſi que les ſucs gaſtriques qu'elle fournit en partie; mais le pancréatique & le bilieux ſemblent bien plus tenir du foie de ſoufre, eſpèce de diſſolvant encore plus fort que le ſavon, avec lequel il a néanmoins beaucoup d'affinité. On conviendra que la couleur jaune & noirâtre de la bile, que ſa fétidité, que ſa propriété de noircir les métaux blancs, établiſſent une grande analogie entre elle & le foie de ſoufre qui a ces mêmes propriétés. Le ſuc pancréatique, qui diffère peu de la bile, a auſſi ces qualités; il eſt vrai qu'il les poſſède à un moindre degré. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il y ait du foie de ſoufre & du ſavon entièrement formés dans l'économie animale : les parois des viſcères où ſe pré-

parent & ſe répandent les liqueurs diſſolvantes de la digeſtion, n'étant défendus que par de ſimples mucilages qui les lubréfient, ils n'auroient pu réſiſter à la cauſticité de ces mixtes, ſi les agens de la digeſtion avoient été de véritables ſavons ou foies de ſoufre : car ſi on emploie quelquefois ces derniers à l'intérieur, pour remédier à des déſordres, c'eſt à petite doſe, avec des correctifs, & pendant un eſpace de temps limité. D'ailleurs il eſt conſtant qu'il ne ſe trouve point d'alkali entièrement développé dans le corps humain, & ſans lui il ne ſauroit y avoir ni ſavon ni foie de ſoufre. Les diſſolvans de la digeſtion ne peuvent donc avoir qu'une tendance à l'état ſavonneux & ſulfuréo-hépatique.

Après avoir expliqué ſuccintement la digeſtion, nous allons tâcher de développer les véritables cauſes des déſordres qui réſultent de ſes dérangemens. En appuyant cette nouvelle Théorie ſur une baſe & ſur des principes ſolides,

peut-être parviendrons-nous à établir des remparts capables de préſerver de l'attaque de l'ennemi, ou de le repouſſer s'il a ſu les franchir.

D'après l'explication que nous venons de donner de la digeſtion, la coction par laquelle elle s'opère eſt fort voiſine de la fermentation : elles ſe touchent même pour ainſi dire ; &, pour peu que le mélange nutritif ſoit trop incendiaire ou fermenteſcible, qu'il ſéjourne dans les premières voies plus qu'il ne faut, qu'il ne ſoit pas agité par aſſez de mouvement, que la chaleur naturelle ſe trouve augmentée ou diminuée, que l'air qu'on reſpire ne ſoit pas aſſez pur ou aſſez élaſtique, que l'exercice des paſſions ſoit trop violent, elles ſe joignent & communiquent enſemble. L'harmonie de la ſanté ſe dérange alors, & il s'engendre ce qu'on appelle accidens, déſordres, léſions de fonctions ou maladies. Voici de quelle manière nous concevons que ces dérangemens arrivent.

La digeſtion venant à s'opérer par

fermentation, & non par la coction qui lui eſt propre; ce qui arrive ordinairement par l'influence des cauſes qui viennent d'être rapportées, le chyle qui en réſulte eſt âcre, mordant, & conſéquemment privé des qualités requiſes pour opérer une bonne nutrition. Si la fermentation a été forte ou longue, les ſucs des alimens portent dans le torrent de la circulation une cauſe d'incendie fort dangereux; il s'allume des fièvres & des inflammations. Si au contraire le mouvement inteſtin ou fermentatif a été court & léger, le chyle, peu altéré & foiblement imprégné de matières putrides, provoque ſeulement quelques petites effervescences qui, dans bien des cas, n'accélèrent pas même d'une manière ſenſible le cours des fluides. Les accidens qui en proviennent ſont dès-lors de peu de conſéquence; à moins qu'il ne s'accumule lentement des matières morbifiques, pour aller fondre enſuite tout-à-coup ſur une ou pluſieurs parties. L'on conçoit aiſément que ſi

dans ces ſortes de cas les parties ſur leſquelles tombe le fardeau ne ſuccombent pas tout-à-fait, elles ſont au moins fort opprimées & dans un danger éminent.

Il ne faut pas croire que le corps humain ne ſoit ſujet à éprouver de la fermentation que dans ces cas de fortes effervescences qu'on nomme fièvres, où il eſt comme embrâſé. Il ſe trouve une infinité de circonſtances, où, ſans aucune apparence d'incendie, il eſt dévoré par un feu lent qui le mine ſourdement, le conſume peu à peu, & ſappe ſes fondemens, en détruiſant les deux principes dont il eſt formé, le fluide & le ſolide. La fermentation, quoique moins animée dans ces ſortes de cas que dans la fièvre, n'en eſt pas moins certaine & dangereuſe.

Le produit de la fermentation des ſubſtances animales eſt, comme nous l'avons avancé, d'une nature alkaline; il ne ſe dégage point, à la vérité, de véritable alkali dans les corps vivans:

le principe de vie ſeroit détruit auparavant que le ſel, l'un des primitifs, fût formé; mais il s'y développe une matière alkaleſcente & ſulfureuſe qui en approche beaucoup. Tel eſt le pus & les différentes matières putrides ou purulentes qu'on trouve dans les plaies, dans les dépôts, dans les ulcères, dans les puſtules de toutes les éruptions & affections exanthématiques : telle eſt la matière appelée peccante & morbifique, le levain, le vice, le virus ou le ferment de la plupart des maladies, tant internes qu'externes. Dans les premières, le principe nuiſible & étranger ſe fixe ſur des viſcères ou ſur des parties dont les fonctions ſont importantes; dans les ſecondes, il ſe dépoſe à la ſuperficie. Il eſt d'autant plus à craindre dans le premier cas, qu'il peut reſter long-temps ignoré, & cauſer par-là des préjudices irréparables. Il n'eſt pas tant à redouter dans le ſecond, parce que ſon effet eſt viſible, & que les parties qu'il attaque ne ſont pas ſi eſſentielles

à

à la vie : mais il l'eſt cependant aſſez pour mériter toute notre attention ; parce que l'extérieur, communiquant avec l'intérieur, on doit appréhender que ſon dégât ne gagne de l'un à l'autre. Ainſi, dès qu'on parvient à reconnoître la préſence d'une matière peccante quelconque, on doit auſſitôt apporter tous les ſoins imaginables pour la détruire & en purger l'économie.

Le pus eſt donc le produit des matières impures & putrides, qu'une ou pluſieurs digeſtions où il s'eſt introduit de la fermentation, ont fait paſſer dans le ſang. La nature, qui fait toujours des efforts pour ſe débarraſſer de ce qui lui eſt contraire, anime auſſitôt le mouvement circulaire du ſang. Cette accélération dans le cours des fluides, fond & atténue ces matières groſſières ou cette eſpèce d'écume, & élabore de véritable pus, qui eſt tantôt jeté à la circonférence, tantôt dépoſé à l'intérieur, ſuivant que les forces centrales ſont plus ou moins conſidérables.

Le pus eſt une matière alkaline où l'on reconnoît deux principes ; l'un huileux ou ſulfureux, & l'autre ſalin : c'eſt un alkali volatil à demi formé, & combiné avec une huile empyreumatique qui lui ſert de baſe & affoiblit ſa cauſticité. Ce produit du troiſième degré de la fermentation, eſt donc une eſpèce de foie de ſoufre, qui doit plus approcher du véritable que la bile & le ſuc pancréatique : car, bien que ces deux liqueurs ſoient au moins alkaleſcentes, elles ne ſont pas ſi proches de la putréfaction & de leur décompoſition totale, que le pus & les autres matières ſuppurantes.

Je ne prétends pas inſinuer ici que le développement du pus & des autres matières purulentes ne s'opère que par le dérangement des digeſtions : je ſais très-bien qu'un air imprégné de principes étrangers & nuiſibles en porte ſouvent le germe dans les poumons, d'où il paſſe bientôt dans les ſaines humeurs ; qu'une tranſpiration arrêtée ou dimi-

nuée retient à l'intérieur des matières déja à demi putréfiées, qui ſont très-propres à lui donner naiſſance : ce ſont les débris des humeurs uſées & décompoſées par le frottement, dont la tranſmutation en pus eſt auſſi prompte que facile ; que des alimens altérés, comme des viandes & du poiſſon corrompus, du fromage trop fermenté, les légumes & les fruits d'un ſol fangeux & putride, que les champignons & les truffes qu'on cueille après leur maturité ou qui ſont mal conſervés, &c. introduiſent dans les premières voies les matériaux d'un pus preſque tout formé ; enfin, qu'on reçoit immédiatement dans le ſang, par la contagion, le levain de toute eſpèce de pus, de virus & de matières purulentes, c'eſt-à-dire, par la communication de l'air, ou par l'attouchement de parties ſouillées contre de ſaines. Ce germe, une fois reçu, tend à aſſimiler à ſa nature tout ce qui eſt ſain, & à tout dépraver,

ſi on ne s'y oppoſe promptement & efficacement.

La décompoſition du ſang en pus & en matières purulentes, ſe fait donc de deux manières : 1°. par la fermentation qui s'allume ſpontanément dans les premières & les ſecondes voies ; 2°. par l'introduction de miaſmes ou de principes putrides qui pénètrent dans le ſang, tantôt par la reſpiration, tantôt par la déglutition, tantôt par le contact d'un individu ſouillé contre un autre qui ne l'eſt pas, ou par l'impureté de l'air.

Cauſes.

Le pus, le virus, le levain, le ferment, les matières peccantes ou morbifiques, qui ſont toujours d'une qualité alkaline ou alkaleſcente, ſont, comme il eſt aiſé de juger d'après ce qui vient d'être dit, la cauſe immédiate des maladies putrides, purulentes & ſcorbutiques ; de celles qui proviennent d'un levain quelconque, de celles qui réſul-

tent de l'altération & de la désunion des principes du sang.

Ces matières étant produites par une véritable fermentation, ou par des effervescences qui n'en diffèrent que par l'intensité, il est évident qu'un mouvement spontané dans les fluides est la cause prochaine de ces sortes de maux.

Les causes secondaires ou déterminantes sont, 1°. l'affoiblissement de l'estomac, & du mouvement spiral ou péristaltique des intestins; 2°. une nourriture mal choisie ou trop abondante; 3°. le dérangement de la transpiration; 4°. la surabondance & l'exaltation de la bile; 5°. le défaut de travail ou d'exercice volontaire, ainsi que leurs excès; 6°. un air intempéré & chargé de principes étrangers; 7°. les affections tristes ou véhémentes de l'ame; 8°. le travail de corps & d'esprit auquel on se livre trop tôt après avoir mangé, & le défaut de sommeil ou son excès.

Le pus, le virus, le ferment, &c. constituent la cause immédiate des

maladies purulentes & ſcorbutiques.

Le pus, & les différentes eſpèces de matières putrides, ſont le produit de la fermentation qui ſe développe dans le corps humain. Ces matières réſultent d'une portion des ſaines humeurs qui, s'étant dépravées & converties dans de nuiſibles, forment un véritable poiſon pour le principe de vie. Ce vice eſt d'une nature alkaline, ainſi que le ſont toutes les combinaiſons qu'opère la fermentation putride. L'alkali volatil n'y eſt point à la vérité complétement dégagé; mais les principes de ce ſel ſont contenus & à demi formés dans ce nouveau compoſé. Une eſpèce d'huile empyreumatique, & de matière ſulfureuſe dans leſquelles il ſe trouve enveloppé, l'empêchent de manifeſter ſa préſence par ſes véritables caractères.

Quoique le pus & les matières purulentes n'aient pas, à beaucoup près, la cauſticité de l'alkali, elles en ont cependant aſſez pour cauſer des éroſions & une infinité d'autres accidens analo-

gues à celui-là. Rien n'attaque plus directement & plus grièvement la vie animale, & végétale que ces principes étrangers. Non-ſeulement la putréfaction nous fait périr, mais elle fait ſubir le même ſort aux animaux, aux arbres & aux plantes qui deviennent ſa proie. La nature n'a que ce moyen & le ſecours du feu pour faire rentrer la matière combinée dans le chaos, & travailler à de nouvelles productions. Ce moyen ne peut même guères être regardé comme diſtinct du feu élémentaire, puiſqu'il eſt lui-même un feu caché qui mine & conſume inſenſiblement, ainſi que l'autre le fait d'une manière viſible.

La putréfaction a des degrés qui hâtent ou retardent la ruine des corps qu'elle attaque, ſuivant qu'elle a plus ou moins de force; tantôt elle n'affecte qu'une partie, un membre, ou une portion limitée d'un individu : c'eſt par un abcès, un ulcère, une fiſtule, une carie, &c. qui laiſſent ſubſiſter, pendant quelque temps, l'harmonie des

fonctions, s'ils n'ont point leur ſiège dans des parties internes & eſſentielles à la vie ; mais, comme les différentes pièces qui compoſent la machine communiquent enſemble, ce qui ne ſembloit d'abord attaquer qu'une diviſion, menace bientôt le tout. D'autres fois elle gagne ſubitement l'habitude générale : c'eſt par une fièvre, une éruption inflammatoire ou une véritable inflammation, qui mettent incontinent la vie dans le plus grand danger.

Non-ſeulement la fermentation engendre les différentes eſpèces d'ulcérations, les fièvres, les éruptions & les inflammations ; mais elle eſt la cauſe de la plupart des autres maladies, tant aiguës que chroniques. Qu'on conſidère attentivement les différentes infirmités, tant vives que lentes, qui affligent le genre humain, à l'intérieur ou à l'extérieur, on trouve dans preſque toutes des marques de corruption, excepté dans celles qui proviennent de cauſes accidentelles ; encore la pourriture y eſt-elle fort à

appréhender. Par exemple, dans les meurtriſſures & les contuſions des chairs, dans les fractures & les luxations des os, la gangrène & la carie, qui ſont des produits immédiats de la putréfaction, ne ſont-elles pas fort à craindre? La fermentation, ſoit prompte, ſoit lente, eſt ſans contredit le plus terrible ennemi que nous ayons à redouter, & celui par conſéquent que nous devons chercher à éviter avec le plus de ſoin.

Les maladies purulentes & ſcorbutiques ne ſont pas celles où la putréfaction a le moins d'influence, puiſqu'elles ſont dues à l'altération, à la dépravation & à la décompoſition des humeurs, qui ne peuvent être dénaturées ou perverties que par un mouvement de fermentation. Quoi de plus propre à en convaincre que les taches, les puſtules, les gales, les croûtes, les éroſions, les chancres, les dépôts, les ulcères, & les autres ſymptômes qui les accompagnent? La putridité ne manifeſte-t-elle pas évidemment ſa préſence dans tous

ces accidens ? N'y reconnoît-on pas clairement l'effet & l'empreinte du pus, des différentes eſpèces de matières purulentes, & les véritables ſignes de la putréfaction ?

La fermentation eſt la cauſe prochaine des affections purulentes & ſcorbutiques, ou putrides lentes.

La fermentation peut ſe définir en général, un mouvement ſpontanée qui décompoſe les corps qu'il attaque pour en former de nouveaux, leſquels diffèrent entièrement des premiers. Le troiſième degré de la fermentation détruit, ſans produire autre choſe qu'une ſubſtance âcre, mordante & corroſive. Il décompoſe les fluides du corps humain, les diſſout, & les réduit dans une matière ſaline & ſulfureuſe ; il deſſèche, corrode les ſolides, & finit par anéantir leur organiſation. Nous nous ſommes ſuffiſamment étendus ſur la fermentation; il s'agit maintenant d'examiner les cauſes qui la font agir dans l'économie animale.

1°. L'affoiblissement de l'estomac, & du mouvement spiral ou péristaltique des intestins. Rien n'est plus propre à développer la fermentation dans le corps humain, que le défaut d'action & de mouvement. Or, le ressort des viscères qui servent à la digestion ayant été affoibli, soit par des excès dans le régime, soit par de grandes fatigues, soit par les affections tristes de l'ame, soit par l'abus des choses non naturelles, les alimens croupissent dans les premières voies, y subissent un mouvement de fermentation, & le chyle qui en résulte a un caractère alkalin.

L'estomac & les intestins sont des espèces de cuisines ou de laboratoires où se préparent les sucs destinés à entretenir les mouvemens du corps. Pour que l'élaboration de ces sucs puisse être parfaite, il faut que ces viscères soient dans un mouvement perpétuel ; afin que la masse alimentaire se trouve agitée, mélangée & promptement digérée. Si les alimens venoient à faire

un trop long ſéjour dans les premières voies, ils ſubiroient un mouvement inteſtin ſur eux-mêmes, qui les altéreroit & les rendroit impropres à opérer une bonne nutrition. D'après les principes que nous avons poſés, il eſt indubitable que cela arrive toutes les fois que le balottement & la contraction des fibres muſculaires du ventricule & des inteſtins ne ſont pas aſſez actifs pour diviſer, atténuer & diſſoudre les ſubſtances alimentaires, en exprimer le chyle, & lui faire enfiler les veines lactées; pour chaſſer l'air qui ſe dégage dans la digeſtion, & expulſer les *fèces* ou réſidus qui ne peuvent que ſe corrompre & devenir nuiſibles en ſéjournant trop long-temps. On eſt expoſé à tous ces inconvéniens, quand les viſcères digeſtifs ſont pareſſeux, quand leur élaſticité eſt diminuée, quand ils ont perdu de leur chaleur naturelle, & que leurs fonctions ſont fort ralenties.

2°. Une nourriture mal choiſie ou trop abondante. Les alimens qui ne ſont

point appropriés, & ceux qu'on prend en trop grande quantité, peuvent également nuire. Pour élaborer un bon chyle, il faut que la nourriture convienne au tempérament, & que les viscères n'en soient point surchargés. Si elle pèche par la qualité, elle fait passer dans la masse des fluides des sucs qui, bien loin de les régénérer, y portent le trouble & le désordre. Quand la nourriture est bonne, mais qu'on en prend trop à-la-fois, il arrive aussi des accidens; on dilate par-là l'estomac & les intestins, au point de leur faire perdre leur élasticité, ou du moins de l'affoiblir considérablement : il arrive alors que la masse alimentaire croupit & séjourne dans les premières voies; qu'elle éprouve un mouvement spontanée ou fermentatif; que le chyle qui en résulte est vicié, & qu'il va causer divers désordres dans les secondes voies.

Une autre cause de fermentation à laquelle l'excès de nourriture donne lieu, & qu'aucun Auteur ne me paroît

avoir ſaiſie juſqu'ici, c'eſt la plénitude de tout le ſyſtême vaſculaire, qui ne peut admettre de chyle juſqu'à ce qu'il ne s'y ſoit fait du vuide. Comme on continue néanmoins à prendre de la nourriture, tant parce que les viſcères en demandent, que parce qu'on eſt entraîné par la loi de l'habitude qui veut qu'on mange deux ou trois fois par jour, les alimens dont les ſucs ne trouvent point d'iſſue pour paſſer dans les ſecondes voies, parce que la plénitude règne juſque dans les vaiſſeaux chylifères, ſéjournent dans les premières juſqu'à ce qu'il ne ſe ſoit fait un peu de place. Or ce ſéjour ne ſauroit avoir lieu ſans qu'ils s'altèrent en éprouvant de la fermentation (1).

Il eſt impoſſible de déterminer préci-

---

(1) Il faut donc attendre que les premières voies ſe ſoient vuidées pour prendre de nouvelle nourriture, & ſe livrer ſuffiſamment à l'exercice pour qu'il ſe faſſe des déperditions, & que le chyle puiſſe être verſé dans le torrent de la circulation.

ſément la quantité & la qualité de la nourriture qui convient à chaque individu : cela dépend d'une infinité de circonſtances qui varient à l'infini. Il faudroit avoir une connoiſſance exacte des divers tempéramens, du travail ou des exercices volontaires auxquels on ſe livre, pour preſcrire là-deſſus des règles certaines ; encore pourroit-il y avoir des erreurs. En général, tout ce que nous offre la nature pour ſubſiſter eſt bon en ſoi-même ; il ne s'agit que de ſavoir en faire uſage. Il n'eſt perſonne qui ne conçoive que ceux qui mènent une vie oiſive & délicate ne peuvent pas digérer des féves, du lard & de groſſes graiſſes, comme les laboureurs & tous ceux qui ſe livrent à des travaux pénibles ou à de violens exercices ; que les jeunes gens, dont la fibre doit être ſouple, pour que le développement & l'extenſion puiſſent facilement avoir lieu, ne doivent pas faire uſage des ſpiritueux, des toniques & des ſtomachiques comme les vieillards, dont la fibre affoiblie ou

détonnée a besoin d'aiguillons & de stimulans ; que le sexe, le climat, le tempérament & les différentes positions où l'on se trouve, apportent encore d'autres différences. L'homme qui est infirme ou convalescent, ne doit pas se régler sur celui qui se porte bien. Les gens naturellement foibles & délicats, ne doivent pas se permettre toutes les jouissances auxquelles les tempéramens robustes peuvent impunément se livrer. Ceux qui sont d'une constitution ardente doivent avoir soin de se tempérer ; ceux au contraire dont le tempérament est froid & humide, doivent prendre une nourriture sèche & active. Les personnes qui ont du chagrin, ne doivent pas se conduire comme celles qui vivent dans la joie & le contentement.

Il n'est pas également difficile de fixer la dose & de déterminer l'espèce de nourriture qui convient aux personnes atteintes du vice scorbutique. Chez elles les viscères sont affoiblis ; il faut par

conſéquent qu'elles ſe réſolvent à prendre peu de nourriture à-la-fois, & à avoir l'attention de ne s'alimenter qu'à proportion qu'elles digèrent : car autrement elles troubleroient la nutrition, & donneroient lieu par-là à bien des accidens graves. Il eſt auſſi facile de faire le choix de leur nourriture, que d'en régler la quantité. Il y a de l'alkaleſcence & un principe de corruption dans la maſſe de leurs fluides ; il faut par conſéquent que des ſucs frais, tempérans, propres à arrêter la dépravation des humeurs & à rallier les principes déſunis, faſſent la baſe de leur ſubſiſtance. D'après ce qui vient d'être dit, la viande noire & faiſandée, le poiſſon ſalé, les œufs, les champignons, les truffes, les ſtimulans, les épiceries, les ſpiritueux, & les autres boiſſons actives ne ſauroient convenir ; les viandes blanches, le poiſſon frais, les légumes, le lait, les fruits, ſont ce qu'il faut préférer.

3°. Le dérangement de la tranſpira-

tion. Les liqueurs qui ſont employées à lubréfier les nerfs, les muſcles, les tendons, les membranes, les ligamens, les cartilages, les os, & les différentes parties qui entrent dans la ſtructure du corps humain, ſe décompoſent par le frottement, & ſe volatiliſent par une infinité de petites ouvertures imperceptibles qui ſont répandues ſur toute l'habitude externe du corps humain. Pendant qu'il ſe trouve une exacte balance entre les déperditions & la régénération des ſucs deſtinés à les remplacer, l'ordre ſe maintient, & les choſes ſubſiſtent dans leur état naturel : mais auſſitôt que cette proportion eſt rompue, l'équilibre ſe dérange, & l'harmonie des fonctions ceſſe en même temps.

L'ordre que la nature a établi pour mettre notre corps à l'abri de la corruption, conſiſte à renouveler & à rafraîchir continuellement les fluides. A meſure que les humeurs atténuées par le frottement ſe perdent par la tranſpiration, les ſucs des alimens les rempla-

cent ; & par cette ſucceſſion perpétuelle, les fluides ne vieilliſſent point dans le corps.

Une pareille diſpoſition étoit bien eſſentielle. En effet, ſi la maſſe des humeurs ne ſe purge pas de tout ce qui lui devient étranger, & ſi elle n'eſt pas convenablement rafraîchie par l'accès d'un nouveau chyle, il eſt fort à appréhender que la fermentation ne s'y gliſſe, & qu'il ne s'y développe des principes putrides. Une fois que l'alkaleſcence s'eſt introduite dans le ſang, le genre nerveux & toutes les parties ſolides ſe trouvent bientôt affectées. La chaleur qui réſulte de la fermentation, & l'acrimonie que cauſe le principe alkalin qui ſe dégage, déterminent une effervescence très-grande dans les fluides, deſſèchent, tendent & corrodent les nerfs ; de-là des accidens de tous genres & l'affection ſcorbutique (1).

---

(1) L'agitation dans les fluides, à laquelle la fermentation donne lieu, brouille & mélange

Il y a deux ſortes de tranſpiration, l'une ſenſible, & l'autre inſenſible. La première eſt celle qui ſe manifeſte par les ſueurs, & qui ne s'exécute facilement que lorſqu'il règne de la chaleur ou que les exercices du corps ſont violens. La ſeconde s'opère d'une manière inſenſible, ou du moins elle ne s'apperçoit qu'à l'aide du microſcope. C'eſt la meilleure, en ce qu'elle eſt toujours égale, & n'eſt point, comme l'autre, ſujette à des diminutions ou à des augmentations qui rompent l'équilibre & cauſent des accidens auſſi graves que fréquens : car ſi la

---

toutes les humeurs. Lorſque cette confuſion arrive, les ſécrétions & les excrétions s'exécutent fort imparfaitement. La bile, cette liqueur diſſolvante & alkaline, pince & mord les nerfs : ceux-ci ſe contractent, ſe reſſerrent, diminuent la capacité du cœur & de tout le ſyſtême vaſculaire. Alors la circulation ne peut ſe faire dans les tubes capillaires, & les gros vaiſſeaux ſe trouvent ſurchargés. Cet état, où les ſécrétions & les excrétions ſont arrêtées, plonge la vie dans le plus grand danger.

transpiration est excessive, elle dessèche, enflamme ou épuise; si au contraire elle n'est pas assez forte, elle donne lieu à des engorgemens, à des stagnations, & à des dépôts dont les suites sont ordinairement très-fâcheuses: enfin, le défaut de transpiration ou son excès peut occasionner toute sorte de désordres.

La digestion est peut-être la fonction qui se dérange le plus facilement, quand la transpiration n'est pas bien réglée. Si elle n'est pas suffisante, les principes étrangers qui auroient dû sortir, vont vicier les sucs gastriques & les autres agens de la digestion: ceux-ci altérés, ne peuvent plus fournir le secours nécessaire à l'estomac & aux intestins. Imprégnés de molécules salines & putrides, ils ne font qu'irriter ces viscères, forcer le ton des nerfs, & causer de l'érétisme. Lorsque la transpiration est trop considérable, elle appauvrit la masse des fluides, dessèche & raccornit les solides. Les viscères digestifs perdent

leurs diſſolvans, tombent dans l'atonie & le relâchement. S'il eſt eſſentiel, par rapport à eux, que la tranſpiration s'exécute convenablement pour qu'ils perdent leur phlegme ſurabondant, & que les diſſolvans puiſſent acquérir une énergie ſuffiſante, il ne l'eſt pas moins que cette même tranſpiration ne ſoit pas exceſſive; car autrement ils tomberoient dans l'épuiſement, & deviendroient incapables de remplir leurs fonctions, par la raiſon que les bons ſucs s'évaporent comme les mauvais.

Les parties internes de notre corps ſont également ſuſceptibles de tranſpiration que les externes. Quand on fait l'ouverture d'un cadavre, on trouve une aſſez grande quantité de phlegme dans la capacité de la poitrine, qui n'eſt autre choſe que la matière de la tranſpiration qui s'y eſt dépoſée. Les inteſtins & l'eſtomac ſont fort humides, & abreuvés d'une eau qui provient auſſi de la matière tranſpirante. Quand on ouvre un animal vivant, ou immédia-

tement après l'avoir tué, on apperçoit une vapeur considérable qui continue à se volatiliser jusqu'à ce que la chaleur soit éteinte. Il est donc certain qu'il se fait de la transpiration à l'intérieur comme à l'extérieur du corps.

Le défaut de transpiration des entrailles est, à mon avis, une des causes qui concourent le plus souvent à engendrer le scorbut. Quand on est d'un tempérament disposé à contracter cette maladie, & qu'on se nourrit d'alimens trop échauffans, voici ce qui arrive: l'estomac & le canal intestinal se dessèchent, se tendent & se raccornissent; la digestion ne peut s'opérer; & les substances alimentaires faisant un trop long séjour dans les premières voies, y subissent un mouvement spontanée qui donne au chyle un caractère alkalin. La transpiration ne peut avoir lieu dans ces parties trop serrées; les matières qu'elle devroit enlever séjournent & se corrompent. Si la nourriture, au lieu d'être stimulante ou échauffante, est,

au contraire, trop froide & trop humide, elle relâche les fibres nerveuſes des viſcères abdominaux, rend ceux qui ſervent à la digeſtion incapables d'agiter & de mouvoir aſſez la maſſe alimentaire pour former un bon chyle, & donnent lieu à une ſtagnation où il ſe gliſſe auſſi de la fermentation. D'ailleurs ce relâchement rend la tranſpiration impoſſible, parce que le ton des nerfs n'eſt pas au point où il faut qu'il ſoit pour que la force expulſive & centrifuge puiſſe produire ſon effet. La matière de la tranſpiration ſéjourne donc ici comme dans le cas contraire : elle donne lieu à peu près aux mêmes accidens, puiſque dans l'un & l'autre cette matière fermente & dégage de l'alkaleſcence. Il me ſemble que juſqu'ici on n'a point aſſez apperçu cette cauſe de ſcorbut.

La tranſpiration locale, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait viſiblement aux pieds, aux mains, à la tête, ſous les aiſſelles ou dans quelque autre partie, n'eſt pas celle

celle qui eſt le plus conforme aux vues de la nature : elle indique une gêne & un ſerrement dans les autres parties, qui ne permettent pas que la tranſpiration inſenſible ait lieu. C'eſt un avertiſſement pour détendre & ramollir les ſolides, afin que la tranſpiration, ſurtout l'inſenſible, redevienne genérale ; autrement, les matières groſſières que le rétréciſſement des pores ne ſauroit laiſſer paſſer, même par les parties les moins ſerrées, ſéjourneroient dans la maſſe du ſang, y développeroient de la fermentation, lui feroient prendre un caractère alkalin, & engendreroient le ſcorbut.

4°. La ſurabondance & l'exaltation de la bile. La bile eſt un des diſſolvans qui ſervent à la digeſtion. Pendant que cette humeur n'eſt ni trop abondante ni trop active, elle eſt la ſource de la force & de la ſanté ; mais auſſitôt qu'elle pèche par ſurabondance ou par dépravation, elle devient la cauſe des plus grands déſordres.

Pour bien connoître les avantages & les préjudices qui réſultent de la bile, il faut ſavoir quelle eſt ſa compoſition. La bile eſt généralement regardée comme ſavonneuſe, c'eſt-à-dire, comme un mixte qui réſulte de la combinaiſon d'une huile avec un alkali ou avec une matière alkaline quelconque. Quoique je ſois bien éloigné de chercher à renverſer les idées reçues & tranſmiſes par les meilleurs Auteurs, je vais me permettre d'examiner ſi réellement la bile eſt une ſubſtance ſavonneuſe.

Je conviendrai d'abord qu'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'y ait une grande analogie entre les propriétés diſſolvantes du ſavon & celles de la bile, qui ſont à peu près les mêmes; mais n'y a-t-il que le ſavon qui poſſède de ſemblables qualités? S'il en étoit ainſi, la bile ne pourroit manquer d'être ſavonneuſe; car il n'eſt guères poſſible de juger de ſa nature autrement que par ſes effets. En examinant attentivement cette queſtion, peut-être par-

viendrons-nous à découvrir la vérité.

Jusqu'ici l'analyse chymique n'a pas réussi à décomposer les substances animales, de manière à retirer séparément, & dans un grand état de pureté, les divers principes qui les composent. Ces principes sont tellement liés les uns avec les autres, qu'ils semblent n'en faire qu'un : on ne peut dès-lors avoir que des conjectures sur leur nature réciproque. Par exemple, quand on croit qu'il y a de l'alkali dans la bile, cela veut dire qu'elle renferme les élémens de ce sel, qui ne se trouve point & ne peut se trouver entièrement formé dans les corps vivans, puisque le principe de vie seroit détruit auparavant qu'il y eût de l'alkali complétement développé.

La bile me paroît avoir bien plus de ressemblance par sa couleur, son odeur & ses propriétés, avec le foie de soufre qu'avec le savon. Comme lui, elle est jaune, brune, & quelquefois noirâtre ; comme lui, elle est fort féride, & sa fétidité a de l'analogie avec celle du

foie de ſoufre ; comme lui, elle attaque & noircit les métaux blancs ; comme lui, elle diſſout les matières graſſes, onctueuſes & huileuſes, même plus efficacement que le ſavon, quand elle eſt pure, concentrée & exaltée, telle qu'eſt celle qui ſe trouve dans le véſicule du fiel. Toutes ces reſſemblances établiſſent certainement une grande affinité entre la bile & le foie de ſoufre.

Ce dernier eſt un compoſé de ſoufre & du principe alkalin. D'un côté on ne ſauroit nier qu'il n'y ait du ſoufre dans la bile, ſinon entièrement développé, du moins bien avancé dans ſa formation. Outre tout ce qui vient d'être rapporté, on ſait qu'il ſe trouve du ſoufre dans les latrines, puiſque, quand on les tient bien fermées, la vapeur qui s'en exhale en les ouvrant, eſt ſuſceptible de s'enflammer. Les ouvriers & les marchands en dorure en ſont ſi convaincus, qu'ils éloignent autant qu'ils peuvent leurs ateliers & leurs magaſins des foſſes d'aiſance. Ce ne

ſont ſûrement pas les réſidus groſſiers & terreux des alimens qui donnent le principe ſulfureux, mais bien la bile, qui eſt la plus ardente de toutes les liqueurs qui circulent dans notre corps. D'un autre côté, ſi le principe alkalin ne ſe trouve pas tout-à-fait formé dans les ſubſtances animales, les matériaux ou les principes élémentaires de ce ſel y exiſtent dans certaines circonſtances. La bile, qui eſt l'humeur la plus alkaline, ou au moins la plus diſpoſée à l'alkaleſcence, contient les élémens de ce principe. Or, avec du ſoufre à demi formé, & de l'alkali volatil également à demi développé, il pourra ſe faire dans le corps humain une compoſition aſſez ſemblable au foie de ſoufre; elle ne ſera pas comme lui capable de diſſoudre les métaux, parce que le principe ſulfureux & le ſalin n'y ſeront pas aſſez concentrés; mais elle aura une vertu ſuffiſante pour l'opération que la nature a eue en vue en la formant.

On ſe convaincra de ces vérités, en

cherchant à connoître l'élaboration de la bile. Nous avons reçu le germe de nos différentes humeurs dans la création, & ce germe a été déposé dans le réservoir ou dans le filtre où chacune d'elle doit se perpétuer. Les viscères évidemment formés pour élaborer la bile, sont la rate & le foie. La rate est destinée à faire la première préparation : le sang y séjourne, & y subit un mouvement intestin qui le dispose à l'alkalescence. Le foie opère le dernier travail de la bile : c'est-là qu'elle devient jaune, qu'elle se clarifie, & qu'elle acquiert toutes ses propriétés : c'est-là qu'elle devient un foie de soufre & un dissolvant actif.

Quoique nos alimens n'aient ni la dureté ni la densité des métaux, il falloit un dissolvant de cette nature pour atténuer, diviser & fondre les matières grasses, onctueuses & mucilagineuses, afin de les rendre miscibles avec tous les autres principes, même avec l'eau, pour former un même tout qui est le

chyle. La bile eſt ſi eſſentielle à la digeſtion, que, lorſque par quelque accident elle reflue dans le ſang, au lieu de continuer à couler dans les inteſtins, cette fonction devient impoſſible, même à l'égard des alimens les plus tendres & les plus faciles à diſſoudre.

La nature a établi un ordre ſi admirable, qu'à meſure que l'eſtomac ſe remplit de nourriture, il vuide la rate & le foie par la compreſſion qu'il opère à droite & à gauche. De cette manière, la bile qui eſt préparée paſſe dans le lieu où elle doit produire ſon effet, & il coule en même temps, de la rate dans le foie, un ſang noirâtre à demi alkaliſé, pour en faire ſuccéder de nouvelle. Lorſque l'eſtomac eſt vuide, la rate ſe remplit de nouveau de ſang qu'elle diſpoſe à devenir bilieux, & le foie ne verſe point, pendant ce temps-là, de bile dans les inteſtins; elle ne pourroit qu'irriter & pincer les fibres nerveuſes, ne trouvant point d'alimens ſur qui elle pût agir. La nature a eu la précaution

de rendre la rate & le foie presque insensibles; parce que, sans cela, cette liqueur mordante, & quelquefois même corrosive, n'auroit pu manquer d'enflammer ses réservoirs & ses filtres.

Au reste, en regardant la bile comme une espèce de foie de soufre, plutôt que comme une substance savonneuse, je ne m'éloigne pas beaucoup des idées reçues; car le foie de soufre ne diffère guères du savon. Comme ce dernier, il est formé d'un principe alkalin & d'un principe huileux. Toute la différence vient de ce que le principe huileux est beaucoup plus exalté & presque entièrement privé de phlegme dans le foie de soufre, pendant qu'il en contient dans le savon, & que la matière du feu y est enveloppée dans une espèce de mucilage. Ces deux composés sont nonobstant fort analogues; aussi ont-ils, à peu de chose près, les mêmes propriétés en médecine & dans les arts. Nous nous sommes suffisamment étendus sur la composition & l'usage de la bile;

il s'agit maintenant d'examiner ſon influence dans les affections purulentes & ſcorbutiques.

La bile peut nuire par ſurabondance & par un excès d'énergie. Si elle eſt trop copieuſe, elle ne ſauroit être toute employée dans la digeſtion ; il en reſte dans le foie, qui, en continuant à fermenter, acquiert plus de force, agit ſur ſes conduits & ſes réſervoirs : une autre partie reflue dans le ſang, où elle excite de l'effervescence, agace & tend les nerfs, cauſe de l'érétiſme, & donne lieu au développement d'une matière alkaline qui engendre le ſcorbut. La bile qui paſſe dans le ſang y produit l'effet d'un ferment qui tend à aſſimiler à ſa nature tout ce qu'il rencontre ; auſſi y a-t-il des cas où tout le ſang eſt pour ainſi dire changé en bile : telles ſont les fièvres putrides & bilieuſes, les ictères, les pâles-couleurs, le ſcorbut porté au dernier degré.

La bile étant l'humeur la plus alkaline de notre corps, il eſt évident qu'elle

doit être une des principales causes des affections purulentes & scorbutiques. Ces maladies consistent dans la désunion des principes du sang, qui se séparent parce qu'ils perdent le lien qui les unit. Ce principe aggrégatif est ce que j'appelle le baume ou le phlogistique du sang. Le scorbut est donc cet état où les humeurs sont déphlogistiquées, où leurs parties intégrantes cessent d'avoir de la cohésion les unes avec les autres, où le principe aqueux se sépare du concret. La bile qui est d'une nature chaude & alkaline, est bien propre à rompre l'aggrégation des principes du sang, quand elle est trop abondante ou trop énergique. Elle y excite de l'effervescence & une véritable fermentation; elle y développe des molécules putrides, dissout la masse entière des fluides, & engendre par-là le mal qu'on appelle scorbut.

5°. Le défaut de travail ou d'exercice, ainsi que leur excès. Le corps humain est assez semblable à une ma-

chine qui a besoin d'être mue & agitée pour se conserver, mais qui se dérange & se brise si on lui imprime trop de mouvement. L'homme est créé pour le travail : ceux qui se rachètent de cette redevance ne peuvent se maintenir dans l'ordre physique établi par la nature, qu'en se livrant à des exercices volontaires, capables de suppléer au travail pénible.

Les inconvéniens qui résultent du défaut de travail, ou d'exercice équivalent, sont une diminution marquée dans l'action des solides & le cours des fluides ; un relâchement & une inertie manifestes dans toutes les fonctions ; une perte sensible de chaleur naturelle, & un défaut de force expulsive. L'estomac & les autres viscères digestifs deviennent incapables d'opérer une bonne nutrition. Les sécrétions & les excrétions ne peuvent plus s'exécuter avec la même facilité. Il séjourne dans le sang des molécules putrides & alkalines qui auroient dû sortir par les selles,

les urines, la transpiration, & les autres voies excrétoires ; lesquelles font la fonction d'un ferment dans les endroits où elles se déposent, ou dans la masse générale, si elles ne se fixent pas. De-là le mouvement intestin ou spontanée des fluides, l'érétisme & l'atonie des solides, l'affection scorbutique, & toutes les maladies putrides lentes, qui constituent en grande partie la classe nombreuse des maladies chroniques.

Les excès de travail, ou d'exercices qui en tiennent lieu, ne sont pas moins préjudiciables à la santé que leur défaut. Pendant qu'ils ont lieu, ils appauvrissent le sang, le dessèchent, le dépouillent de son baume, & le disposent à s'alkaliser au moment où il cesse d'être vivement agité. Aussitôt qu'on vient à les interrompre, les fibres se relâchent en proportion de ce qu'elles ont été tendues, & la circulation se ralentit. Cette espèce de repos & de stagnation fait subir de la fermentation aux fluides. Cette courte explication suffit pour

faire voir que l'excès de travail ou d'exercice cauſe le même déſordre que l'état contraire. Il faut donc un travail ou un exercice volontaire, modéré & bien réglé, pour que l'équilibre ſubſiſte, & que la ſanté ſoit intacte.

6°. Un air intempéré & chargé de principes étrangers. L'air eſt l'ame de la vie végétale & animale : c'eſt le principe des mouvemens des animaux & du développement des végétaux. Son effet dans les poumons eſt ſemblable à celui d'un ſoufflet. La continuité des inſpirations & des expirations qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe pendant que la vie ſubſiſte, eſt ce qui tient la machine dans un mouvement perpétuel. Puiſque l'air eſt en quelque façon le principe de la vie, il faut tâcher de le reſpirer pur & dans une température convenable : car il peut nuire par trop de froid ou par trop de chaleur, comme par les vices qu'il contracte en s'incorporant avec des principes étrangers. Eſt-il trop ſec, il tend les fibres ; eſt-il trop humide,

il les relâche ; eſt-il chargé de molécules hétérogènes, il les introduit dans l'économie par la reſpiration & la déglutition, & donne lieu à divers accidens. Il eſt donc indiſpenſable de reſpirer un air pur & tempéré, pour que les différentes pièces qui entrent dans la ſtructure du corps humain puiſſent conſerver leur action. Rien n'eſt plus propre à engendrer les maladies ſcorbutiques & purulentes, qu'un air trop froid ou trop chaud, trop ſec ou trop humide, & qui renferme des corps étrangers capables de nuire.

Le froid & le chaud donnent lieu à des accidens aſſez ſemblables : tous deux montent le ton de la fibre, la rendent dure & rigide, fatiguent ſon reſſort, & finiſſent par la mettre hors d'état d'opérer ſes vibrations. La ſéchereſſe & l'humidité produiſent des effets oppoſés, dont les ſuites ſont cependant à peu près les mêmes. La première criſpe & tend les ſolides, agite les fluides & les diſpoſe à l'alkaleſcence ; de façon

que, lorſque leur mouvement circulaire vient à ſe ralentir, ils en éprouvent un ſur eux-mêmes. L'humidité relâche les ſolides, fait éprouver aux humeurs des ſtagnations, & conſéquemment de la fermentation. Ainſi, de deux cauſes différentes, il réſulte des produits analogues. Quand l'air renferme des miaſmes putrides ou des principes de mauvaiſe qualité, il introduit dans le ſang des levains de maladies qui ſont pour l'ordinaire du genre des alkalines ou ſcorbutiques; il ſemble que le mal ne ſoit qu'un, & les cauſes qui le produiſent très-multipliées.

7°. Les affections triſtes & véhementes de l'ame. Nous ſommes ſuſceptibles d'éprouver des ſenſations vives ou calmes, agréables ou fâcheuſes. Les ſenſations délectables de l'ame ſont en général fort ſalutaires au corps, pourvu néanmoins qu'elles ne ſoient pas extrêmes: car on pourroit ſuccomber à une joie exceſſive, comme à une violente colère & à un grand chagrin,

ainſi qu'il y en a beaucoup d'exemples. Les affections triſtes, telles que le chagrin, la crainte, la frayeur, l'appréhenſion, la douleur, ſont toujours contraires à la ſanté. Les paſſions véhémentes, comme la haine, l'amour, la colère, ſont tantôt nuiſibles & tantôt ſalutaires, ſuivant la conſtitution & l'uſage qu'on en fait. Les affections triſtes de l'ame relâchent, affaiſſent & anéantiſſent en quelque façon les reſſorts de la vie : les violentes, au contraire, animent, élèvent & enflamment même quelquefois. Elles donnent du nerf & de la force, ſi on s'y livre avec réſerve ; mais ſi on s'y abandonne totalement, elles cauſent du déſordre & de la confuſion. Les paſſions triſtes & vives donnent naiſſance au ſcorbut par un mécaniſme tout différent ; les premieres, en relâchant les ſolides & en faiſant croupir les fluides, ce qui détermine la fermentation & l'alkaleſcence des humeurs ; les ſecondes, en montant & forçant au contraire le ton

des nerfs, de maniere à les rendre incapables d'opérer leurs vibrations, & de faire circuler le ſang. Quand le mouvement circulaire ceſſe ou ſe ralentit, le ſpontanée ou fermentatif lui ſuccède. Or ce dernier alkaliſe, dénature & décompoſe les humeurs. Il eſt donc vrai de dire que les cauſes qui montent le ton des nerfs a un point extrême, & que celles qui les relâchent, dégagent également de la fermentation dans la maſſe du ſang; qu'il en réſulte de l'alkaleſcence & l'affection ſcorbutique; que les paſſions triſtes & véhémentes ſont dans ce cas, & que les unes & les autres cauſent cette maladie, du moins quand elles ſont exceſſives: à la vérité, les triſtes plus ſouvent & plus ſûrement que les vives.

C'eſt ici le lieu de faire mention d'une cauſe ſcorbutique, bien familière aux jeunes gens. C'eſt la fatale manie qu'ils ont de faire repréſenter le ſexe qui leur manque par leur imagination, & de jouir artificiellement du plaiſir attaché

à la reproduction. Rien n'eſt ſi funeſte à la ſanté que cette horrible habitude. On n'échauffe l'imagination, & on ne la met dans le cas de produire des peintures laſcives, qu'en forçant le ton des nerfs & en donnant lieu à l'érétiſme. On agite & on enflamme en même temps les fluides. Quand le reſſort des nerfs a été ainſi fatigué, ils éprouvent une eſpèce de détente & de repos qui laiſſent ſtagner les humeurs. Nous avons eu pluſieurs fois occaſion de faire obſerver que, lorſque le mouvement circulaire vient à s'affoiblir, le ſang & les autres liqueurs éprouvent un mouvement ſpontanée ou fermentatif, qui développe de la putridité, & donne naiſſance à l'affection ſcorbutique. A meſure que l'élaſticité des fibres nerveuſes ſe fatigue & ſe détruit par les répétitions de ce plaiſir deſtructeur, les humeurs deviennent de plus en plus la proie de la corruption; elles finiſſent par s'alkaliſer & ſe décompoſer tout-à-fait. Ceux qui abrègent ainſi leur

vie, au lieu de ſe mettre dans le cas de la tranſmettre à de nouveaux êtres, paient bien cher une jouiſſance factice & momentanée, dont ils rougiſſent auſſitôt que le feu de l'imagination s'eſt éteint.

8°. Le défaut de ſommeil ou ſon excès, & le travail de corps ou d'eſprit, auquel on ſe livre trop tôt après avoir mangé. Le ſommeil eſt cet état de relâchement où la perte des eſprits qui impriment tous les mouvemens ſe repare, où les ſolides s'humectent & reprennent leur ſoupleſſe naturelle, où les fluides ſe tempèrent & ſe purgent par la tranſpiration de tout ce qui leur eſt devenu étranger. Si cette fonction, l'une des plus importantes, vient à être dérangée, les mouvemens ſont foibles & languiſſans, les fibres ſe deſſèchent, ſe tendent & ſe criſpent, les humeurs s'agitent, s'appauvriſſent, s'altèrent & ſe corrompent. Le défaut de ſommeil eſt donc une des principales cauſes du

ſcorbut. L'excès de ſommeil produit e même effet. (1)

Le travail de corps ou d'eſprit, auquel on ſe livre trop tôt après avoir mangé, eſt également propre à déterminer cette eſpèce de mal. Les eſprits ſont détournés de l'eſtomac & des inteſtins, quand l'ame ou le corps opère avec application & effort immédiatement ou peu de temps après avoir pris de la nourriture ; ils quittent les viſceres où leur préſence eſt eſſentielle, pour agiter & mouvoir les ſubſtances alimentaires, parce qu'ils ſont appelés par une action vive dans d'autres parties. Les viſ-

---

(1) Quand on dort plus qu'il ne faut, on tient les nerfs trop long-temps relâchés, & on ralentit par-là la circulation des fluides. Or, le mouvement circulaire ne ſauroit être foible pendant un certain eſpace de temps, ſans que l'inteſtin ou ſpontanée ait lieu. L'excès de ſommeil peut donc déterminer la décompoſition du ſang, & l'affection purulente ou ſcorbutique, comme ſon défaut.

cères digeſtifs, venant à perdre par-là leur force & leur reſſort, exercent leur fonction avec pareſſe & lenteur. La maſſe alimentaire, qui n'éprouve point aſſez de mouvement pour être à l'abri de la fermentation, croupit & ſe corrompt. Le chyle qui en réſulte, eſt âcre & alkalin. Bien loin de réparer convenablement les pertes, de rafraîchir, d'adoucir & de tempérer les humeurs, il les échauffe & les rend acrimonieuſes : enfin le mouvement ſpontanée, qui a commencé dans les premieres voies, ſe perpétue dans les ſecondes, & l'alkaleſcence en eſt la ſuite inévitable. Il eſt donc dangereux de ſe livrer trop promptement au travail de corps & d'eſprit après avoir pris de la nourriture, & ſur-tout au dernier. Il eſt donc vrai que la dépravation des humeurs, la purulence & le ſcorbut, tirent ſouvent leur origine de cette ſource.

Il ſeroit auſſi dangereux de ſe livrer à l'exercice des paſſions triſtes ou vio-

lentes immédiatement après avoir mangé, qu'au travail de corps ou d'esprit. On détourneroit également les esprits des parties qui en ont le plus besoin, ou on les retiendroit à la tête, en tendant avec excès, ou détendant le ressort qui les fait mouvoir. Par exemple, la colère, la haine & l'amour, agitent les esprits, les font évaporer, ou les portent dans les parties qui servent à les assouvir. Le chagrin, la crainte, la frayeur, retiennent les esprits à la tête, en anéantissant l'action nerveuse & musculaire, les empêchent de circuler & de se porter où ils sont nécessaires. Tous ces effets sont contraires à la digestion, & à la formation d'un bon chyle. Ils ne tendent qu'à affoiblir ou suspendre tout-à-fait cette fonction, qu'à introduire la fermentation dans les premieres voies, qu'à développer des principes putrides & alkalins, qui vont porter leurs caractères dans le torrent de la circulation, & engendrer l'hydre scorbutique.

Effets.

Après avoir donné une légère esquisse des causes qui font agir la fermentation, déterminent la formation du pus & des matieres purulentes, je vais exposer plus brièvement encore les effets de ces principes étrangers, & faire connoître les signes qui décèlent la présence du vice scorbutique. Pour procéder méthodiquement, il faut examiner les effets de la fermentation dans les premières voies, avant de chercher à voir quels sont ses produits dans les secondes. Le gonflement du bas-ventre & l'incommodité des vents, la paresse des selles & la crudité des urines, la sécheresse & la saleté de la langue, le dégoût & l'amertume dans la bouche, la lenteur de la digestion, le pincement, l'agacement & l'ardeur des entrailles, sont les indices qui servent à faire connoître la fermentation dans les premières voies.

1°. Le gonflement du bas-ventre & l'incommodité des vents. La première

marque qui annonce que la coction des alimens ne ſe fait pas bien, & qu'il ſe mêle de la fermentation dans la digeſtion, eſt le bourſoufflement du ventre. Il eſt dû à l'air qui ſe développe des alimens, & qui ne trouve pas d'iſſue, parce que la chaleur que dégage la fermentation, tend les fibres nerveuſes & muſculaires : d'où il réſulte une compreſſion qui retient les vents dans la capacité du bas-ventre, & les empêche de ſortir librement par en haut ou par en bas. Ils tendent quelquefois le ventricule & les inteſtins à un tel point, qu'ils cauſent des coliques & des douleurs violentes. Ce n'eſt pas ſeulement dans le bas-ventre que ſe fait ſentir l'incommodité des vents ; par la compreſſion qu'ils opèrent ſur le diaphragme, ſur les reins & ſur la veſſie, ils cauſent des maux de cœur & des palpitations, des difficultés de reſpirer, des maux de reins & des ardeurs d'urine ; d'ailleurs, ils font monter le ſang à la tête, & y occaſionnent des vapeurs,

en

en comprimant l'aorte descendante, & en empêchant par-là le sang de descendre dans les parties inférieures.

2°. La paresse des selles & la crudité des urines. Deux choses concourent à retarder le cours des selles; la premiere est le gonflement du ventre, qui, en privant les viscères digestifs de leur ressort & de leur action, rend leur fonction fort lente; la seconde est la chaleur qui accompagne toujours la fermentation, qui dessèche les résidus des alimens & le canal qu'ils parcourent; ce qui retarde considérablement leur marche. La crudité des urines provient de la tension & de l'érétisme que la même chaleur excite dans le systême vasculaire, ainsi que les produits irritans & stimulans de la fermentation.

3°. La sécheresse & la saleté de la langue. Il ne sauroit se développer de la chaleur dans l'estomac, sans qu'il s'ensuive de la sécheresse dans l'œsophage & sur la langue. Sa saleté vient de l'épaississement des vapeurs putrides

qui s'élèvent des premières voies, & d'un défaut de circulation dans ses vaisseaux sécrétoires & excrétoires, qui sont trop serrés.

4°. Le dégoût & l'amertume de la bouche. Les houppes nerveuses du siège du goût sont enduites d'une espèce de mastic putride & bilieux, qui donne du dégoût & de l'amertume. D'ailleurs, les sécrétions & les excrétions de la bouche sont empêchées, comme nous venons de le faire remarquer. En ajoutant que tous les sucs & la masse entière des fluides sont imprégnés de matières alkalines & purulentes, on comprendra aisément pourquoi il n'y a point d'appétit, & pourquoi la bouche est amère en pareil cas.

5°. La lenteur de la digestion. Le gonflement qui empêche la contraction des fibres musculaires, la chaleur qui dessèche les substances alimentaires, & fait évaporer les sucs destinés à coopérer à la digestion, sont ce qui rend cette fonction paresseuse. Or tou-

tes ces causes ont lieu quand la fermentation s'est introduite dans les premières voies. La coction des alimens & leur conversion en chyle, doit donc s'exécuter lentement.

6°. Le pincement, l'agacement & l'ardeur des entrailles. Ces effets sont dus à l'exaltation & à la causticité de la bile, qui, comme nous l'avons fait voir plus haut, est une humeur alkaline ; aux dilatations & aux déchiremens que produisent les ventosités ; aux pointes salines & corrosives des matières putrides qui dissolvent le mucilage lubréfiant des intestins, & pénètrent jusqu'aux fibres nerveuses. Tels sont les effets de la fermentation dans les premières voies. Examinons maintenant les symptômes qui indiquent qu'elle s'est propagée des premières dans les secondes.

Les symptômes qui décèlent la présence du vice scorbutique, des maladies qui dérivent de l'alkalescence plus ou moins grande dans les humeurs, de

celles qui ſont entretenues par des fermens putrides, ſont 1°. l'altération de la couleur, qui devient pâle, livide & jaune; 2°. l'amaigriſſement, la conſomption & le maraſme; 3°. un grand nombre d'éruptions cutanées, comme taches, dartres, couperoſes, boutons, gales, éryſipèles, &c. 4°. des tumeurs, des abcès, des engorgemens & des ſtagnations d'humeurs, tant à l'intérieur qu'à la ſuperficie du corps; 5°. des éroſions dans les chairs, comme plaies, ulcères, fiſtules, chancres, cancers, & la carie des os; 6°. la plupart des affections nerveuſes, telles que mélancolie, vapeurs, migraines, maux de tête, mouvemens ſpaſmodiques, convulſions & paralyſie; 7°. les maladies qui proviennent du relâchement de la fibre, telles que les obſtructions, les ictères, les hydropiſies, &c.; 8°. celles qui réſultent de la préſence d'une humeur étrangère dans une ou pluſieurs parties, comme la goutte, le rhumatiſme, les phthiſies, &c. 9°. celles qui ſont dues

à la diſſolution des humeurs, comme les hémorroïdes, les crachemens, les vomiſſemens, les pertes & les flux de ſang; 10°. enfin, toutes les infirmités qui reconnoiſſent pour cauſes des vices ou des principes étrangers dans la maſſe des fluides, telles que ſont les fluxions ſur les yeux, les dépôts ſur le nez & les oreilles, les feux & les exanthêmes qui affectent les différentes parties du corps. 11°. La formation des corps étrangers, comme les pierres & les graviers, eſt peut-être due auſſi à la préſence du vice ſcorbutique: il y a du moins pluſieurs raiſons qui portent à le croire.

1°. L'altération de la couleur, qui devient pâle, livide & jaune. Le mouvement ſpontanée & fermentatif qui commence dans les premières voies, & paſſe avec le chyle dans la maſſe des humeurs, communique un caractère alkalin & bilieux au ſang. Ce fluide altéré & à demi diſſous par les ſels que la fermentation dégage, eſt

dépouillé de ſa couleur rouge & vermeille. Au lieu de donner une belle carnation à la peau, il lui imprime une couleur pâle, livide & jaune, ſuivant qu'il eſt plus ou moins vicié & imprégné de matières putrides. D'après cela, il ne doit pas paroître étonnant que les gens, dont le ſang eſt ſcorbutique, perdent leur coloris.

2°. L'amaigriſſement, la conſomption & le maraſme. De la fonte & de la diſſolution du ſang, dérivent néceſſairement la maigreur & la conſomption. Une lymphe appauvrie, acrimonieuſe, coagulée, ou réduite en ſéroſité, ne peut pas réparer les pertes, & entretenir toutes les parties dans leur embonpoint naturel. Un ſuc nourricier de cette eſpèce ne ſauroit au contraire que fondre & atténuer les liqueurs, dépraver & corrompre les matières adipeuſes, au lieu de les renouveler. D'ailleurs, l'état ſcorbutique fait perdre l'appétit & dérange la digeſtion, nouvelle raiſon pour qu'il ſoit accompagné

de maigreur & de maraſme. Si on ajoute à cela les effervescences, les mouvemens fébriles & les véritables fièvres que des levains putrides occaſionnent, & qui ſont ſuivis de copieuſes ſueurs, on trouvera que le dépériſſement & la maigreur ſont des ſuites inévitables de l'alkaleſcence & de la purulence des humeurs.

3°. Pluſieurs eſpèces d'éruptions cutanées, comme taches, dartres, couperoſes, puſtules, gales, éryſipèles, &c. Preſque toutes les maladies de la peau, non-inflammatoires, ſont produites par le ſcorbut. La déſunion des principes du ſang, la diſſolution & l'acrimonie de ce fluide, auxquelles la fermentation donne lieu, cauſent tous ces déſordres. La nature, qui tend toujours à ſe débarraſſer de tout ce qui lui devient nuiſible, comme du pus, des ſels, des matières terreuſes & ſulfureuſes, chaſſe tous les principes étrangers à la circonférence. Ces principes âcres & mordans produiſent ſur les

tégumens l'effet du feu ; ils brûlent la peau, en détachent l'épiderme, & enflamment les glandes miliaires. Il s'établit dans ces glandes de petits ulcuſcules qui durent autant que la maladie ; à moins que, par des aſtringens & des répercuſſifs, on ne détourne le vice ſcorbutique qui les entretient, & qu'on ne l'oblige de ſe porter ailleurs.

4°. Des tumeurs, des abcès, des engorgemens & des ſtagnations d'humeurs à l'intérieur & à la ſuperficie du corps. Dans le ſcorbut, le ſang eſt décompoſé, comme nous avons eu déja pluſieurs fois occaſion de le faire obſerver. Sa partie concrète ou conſiſtante, s'eſt ſéparée de l'aqueuſe ou ſéreuſe, d'une manière aſſez ſemblable à la coagulation du lait. Dès que la fermentation a développé quelques principes putrides & alkalins, l'agrégation du ſang ſe détruit, parce que ces principes ſalins lui font perdre ſon baume ou ſon phlogiſtique. Sa ſéroſité & ſa partie concrète ceſſent d'être liées en-

ſemble & de faire corps, faute de principe agrégatif; elles ſe diviſent, & n'ont plus de cohéſion l'une avec l'autre. Voici quelles ſont les ſuites de cette ſéparation. La partie conſiſtante, qui n'eſt plus dans l'état de fluidité après cette diviſion, s'arrête dans des conduits où elle paſſoit librement, lorſqu'elle étoit étendue dans ſon véhicule; elle dilate, bouche, & rompt ſouvent ces conduits; ce qui occaſionne des ſtagnations & des engorgemens dans les parties voiſines. Elle ne ſauroit ſortir de-là qu'en ſubiſſant un nouveau degré de fermentation, qui l'atténue, la diſſout, & la réduit en matière purulente. La partie épaiſſe du ſang ayant été changée en pus, & redevenue par-là liquide, ſe fraye une iſſue, ſi on ne lui en pratique pas, ou repaſſe dans le torrent de la circulation. Telle eſt l'origine & la terminaiſon des abcès, des dépôts, des furoncles, des phlegmons, & de pluſieurs autres tumeurs de cette nature.

L'humeur blanche ou lymphatique,

eſt auſſi ſuſceptible que le ſang d'être décompoſée & coagulée par le vice ſcorbutique. C'eſt une eſpèce de lait que les matières alkalines dénaturent en déſuniſſant la partie épaiſſe de la ſéreuſe, de la même manière que cela arrive à l'égard du ſang. La partie concrète s'arrête dans les glandes, qui ſont les réſervoirs naturels de cette humeur. Comme elle n'eſt pas d'une nature auſſi chaude que le ſang, elle y ſéjourne quelquefois long-temps auparavant de ſe convertir en ſanie ou matière purulente; mais, après un eſpace de temps plus ou moins long, elle s'échauffe, s'enflamme & ſe diſſout : elle détruit alors l'organiſation des glandes, les ronge & les cautériſe, pour ſe pratiquer une ſortie. C'eſt ainſi que s'engendre & ſe termine la plupart des engorgemens lymphatiques, les tumeurs écrouelleuſes, les ſquirres, &c.

5°. Des éroſions dans les chairs, comme plaies, ulcères, fiſtules, chancres, cancers, & la carie des os. Ces

divers accidens ſont dus à la même cauſe, & produits par le même mécaniſme. Le ſang & la lymphe ayant été convertis en pus, en ſanie, ou en d'autres matières putrides, brûlent & rongent les chairs, même les os. Telle eſt l'origine des plaies, des ulcères, des fiſtules, des cancers, des chancres, & de la carie des os. L'organiſation des parties où ils s'établiſſent ſe détruit plus ou moins promptement, ſuivant le degré de cauſticité qu'a l'humeur peccante, & ſuivant auſſi la réſiſtance de ces mêmes parties. Par exemple, les os ſe rongent plus lentement que les glandes, ces dernières que les autres parties charnues.

6°. La plupart des affections nerveuſes, telles que la mélancolie, les vapeurs, les migraines ou maux de tête, les mouvemens ſpaſmodiques, les convulſions, la paralyſie, &c. Le vice ſcorbutique que la fermentation fait germer dans le ſang, en diſſipant ſa partie balſamique, & en mettant les

pointes ſalines à découvert, fait une vive impreſſion ſur les nerfs. Leur ſubſtance, qui ſe contracte & ſe replie ſur elle-même auſſitôt qu'elle eſt aiguillonnée pendant qu'elle jouit de ſon reſſort, perd bientôt cette propriété. L'agitation continuelle que les pointes des ſels font éprouver aux nerfs, les deſſèche, les fatigue & les épuiſe. Ces cordes, deſtinées à imprimer le mouvement dans toutes les parties, perdent leur qualité vibratile & extenſible, ou du moins cette qualité s'affoiblit conſidérablement. De-là réſulte un ſerrement & une inaction générale dans les ſolides; un défaut de tranſpiration, occaſionné par la tenſion du ſyſtême vaſculaire; un obſtacle dans la circulation des eſprits animaux qui ſont retenus dans la tête, où ils échauffent l'imagination & dérangent les fonctions animales. Les maux de nerfs ſont donc occaſionnés, ſuivant cette explication, par l'irritation que les ſels alkalins produiſent ſur le genre nerveux, par l'ar-

deur, l'érétiſme, l'atonie, & les autres déſordres qui ſuivent la décompoſition du ſang.

7°. Les maladies qui proviennent du relâchement de la fibre, telles que les obſtructions, les ictères & les hydropiſies, &c. Quand le ton de la fibre a été forcé, qu'elle a perdu ſon élaſticité, & qu'elle eſt tombée dans l'atonie, elle n'eſt plus propre à ſe contracter, à s'étendre, pour produire tous les mouvemens néceſſaires à la vie : c'eſt un reſſort uſé, qui tombe dans la détente & ne ſe rétablit plus. Lorſque la fibre ceſſe d'être propre à faire circuler le ſang, ce fluide qui ſéjourne dans ſes canaux, les bouche & les obſtrue. Sa ſéroſité, qui n'eſt plus qu'une eau ſaline, s'infiltre au travers des membranes des vaiſſeaux & des autres parties, tombe dans le tiſſu cellulaire ou dans les cavités, & engendre des hydropiſies. Si la partie concrète du ſang bouche les conduits de la bile, cette humeur reflue dans le ſang, & donne naiſſance aux ictères.

8°. Les maux qui ſont dus à la préſence de quelques levains ou humeurs étrangères, comme le rhumatiſme, la goutte, les douleurs vagues, les phthiſies, & toutes les ulcérations intérieures. Du défaut de tranſpiration, & du développement de matières alkalines dans le ſang, il doit néceſſairement réſulter des vices ou humeurs contre nature. Ces humeurs viciées ſe dépoſent dans une ou pluſieurs parties, & y cauſent divers accidens. Si elles ſe jettent ſur les tendons, ſur les ligamens & ſur les muſcles, elles cauſent des douleurs de goutte & de rhumatiſme : ſi elles s'arrêtent ſur les viſcères, elles les engorgent, les enflamment, & donnent lieu à des phthiſies & à des ulcérations de la plus grande conſéquence.

9°. Les maladies qui tirent leur origine de la diſſolution du ſang, comme les hémorroïdes, les vomiſſemens, les crachemens, les pertes & les flux de ſang. La fermentation, en développant

des matières putrides, alkalines & purulentes, opère la diſſolution du ſang. Quand ce fluide a perdu ſa conſiſtance naturelle, il parcourt les vaiſſeaux lymphatiques & capillaires. Comme il n'eſt plus qu'une eſpèce de ſaumure âcre & brûlante, il corrode ces petits conduits, qui ſont d'une délicateſſe & d'une ténuité extrême. C'eſt ainſi que le vice ſcorbutique donne lieu à toutes ſortes d'hémorragies.

10°. Enfin, toutes les infirmités qui reconnoiſſent pour cauſes des vices ou des principes étrangers dans la maſſe des fluides; telles que ſont les fluxions ſur les yeux, les dépôts ſur le nez & les oreilles, les feux & les exanthèmes qui affectent les différentes parties du corps; en un mot, tous les maux qui ſont connus ſous le nom de vices & de mauvaiſes humeurs. Les matières contre nature que produit la fermentation, attaquent la lymphe & le ſang en même temps: elles les dénaturent l'un & l'autre, les décompoſent, &

leur communiquent de l'acrimonie. Après avoir perdu leurs caractères réciproques, ils circulent confusément ensemble, & causent toutes sortes de désordres. Les vices dont ils sont imprégnés attaquent les organes des sens, la substance de la peau, & les parties les plus délicates ; ils en dépravent les sucs, y produisent des engorgemens, des inflammations, des érosions, des taches, des gales, &c.

11°. La formation des corps étrangers, comme les pierres & les graviers, est peut-être due aussi à la présence du vice scorbutique. Les parties du corps où l'on trouve le plus communément des concrétions pierreuses, sont celles où la bile abonde le plus, telles que le foie, la vésicule du fiel, les intestins, les reins & la vessie. La bile paroît donc être la matière qui constitue ces corps étrangers. Soit qu'on la considère comme savonneuse, sulfureuse ou sulfuréo-hépatique, il est certain que par la chaleur & le desséchement elle

doit être propre à les former : car, en exposant le savon & le foie de soufre à un feu médiocre, ils se dessèchent, & acquièrent de la consistance à mesure que leur phlegme s'évapore : ils finissent par former des corps durs. La bile, qui est une espèce de savon ou foie de soufre, est la liqueur la plus alkaline du corps, celle qui par conséquent approche le plus du pus, des matières putrides & du vice scorbutique.

Si la bile est propre à engendrer des corps durs & fermes, les matières en question doivent l'être encore bien davantage : elles dissolvent & coagulent le sang, séparent sa partie fluide de la consistante. Cette dernière, venant à trouver des molécules terreuses ou salines qui lui servent de base, s'accumule couche par couche, & se durcit par la chaleur ; du moins il nous semble que les concrétions peuvent se former de cette manière (1).

---

(1) On peut encore regarder la fermentation, & les produits alkalins qu'elle développe,

On reconnoît l'affection ſcorbutique par les ſignes & les ſymptômes qui viennent d'être rapportés. Comme ce genre de mal eſt une hydre qui ſe montre ſous toutes ſortes de formes & de figures, il eſt impoſſible de le décrire ſans détailler tous les accidens qui en dérivent : cela nous mèneroit trop loin, & ne ſauroit avoir lieu dans un ſimple précis. Au reſte, ſi on parvient à ſaiſir ſa première cauſe, on reconnoîtra facilement ſes effets.

Conſéquences.

Le ſcorbut eſt fort dangereux, &

---

comme la véritable origine de pluſieurs maladies ſexuelles. Par exemple, les fleurs-blanches qui rendent les femmes ſtériles, les font tomber dans la conſomption, & nuiſent de deux manières à la population, ſont de ce genre : elles annoncent la purulence & la dépravation du ſang. Les abcès, les ulcères, & les autres accidens de cette nature qui ont leur ſiège ſur les organes de la génération, doivent également être rangés parmi les affections purulentes & ſcorbutiques.

mérite toute l'attention de ceux qui en ſont atteints : il ſappe la machine par ſes fondemens, en agiſſant d'une manière deſtructive ſur les deux principes dont elle eſt formée ; il diſſout & corrompt les fluides ; il deſſèche, raccornit & déſorganiſe les ſolides. Quoi de plus propre à renverſer & à détruire l'ordre que la nature a établi ? Auſſitôt que les fluides & les ſolides ont perdu leur réciprocité ; que les premiers ſont décompoſés, viciés, hors d'état de nourrir & de vivifier les ſeconds, le corps languit & marche viſiblement vers ſa fin. Quand on apperçoit une ſemblable cauſe de deſtruction, on ne ſauroit donc s'appliquer aſſez à la détruire.

Traitement.

Les maladies purulentes & ſcorbutiques, celles qui reconnoiſſent des levains ou fermens pour cauſes ; celles qui ſont occaſionnées par la déſunion & la dépravation des principes du ſang, comme

ſont celles dont il a été fait mention, n'ayant pas été bien connues; il n'eſt pas ſurprenant que le choix des remèdes n'ait pas été parfait, & qu'on ait échoué dans le traitement de pluſieurs: car les principes ſur leſquels on l'établit n'étant pas bons, ce n'eſt qu'accidentellement & par haſard qu'on peut réuſſir.

Les uns penſant que l'agent ou le principe du mal étoit inflammable, ont employé les réfrigérens. Il ſont quelquefois parvenus par-là à tempérer & affoiblir la cauſe; mais ils ont auſſi bien ſouvent dérangé, ſans le vouloir, la coction des alimens, & donné lieu à des tranſports de matières ou de pus du dehors au dedans, c'eſt-à-dire, des parties peu eſſentielles à la vie, ſur celles qui le ſont le plus.

Les autres, croyant reconnoître l'origine de ces ſortes de maladies dans le défaut de tranſpiration, ont cru qu'il falloit les attaquer avec des remèdes ſudorifiques. Il n'eſt rien réſulté d'avantageux de cette opinion, qui a ce-

pendant quelque chose de vrai : car il faut convenir que si l'on pouvoit extraire les principes étrangers par leur moyen, à mesure qu'ils passent ou se développent dans le sang, il n'en résulteroit jamais de mal. Les sudorifiques, qui sont âcres, stimulans & desséchans, ne font que brider de plus en plus le genre nerveux, dessécher le sang, & aggraver les accidens, en concentrant davantage les matières morbifiques.

D'autres se sont imaginé que les infirmités dont il s'agit, provenoient d'un vice dans la lymphe, soit dissolution, soit coagulation, soit dépravation quelconque. En conséquence, ils ont cru trouver des spécifiques assurés dans les dépurans & purifians de cette humeur, sur-tout dans ceux qui opèrent de merveilleux effets à l'égard de certaines affections ou vices dans la lymphe, tels que les mercuriaux, les antimoniaux, &c.; mais les résultats n'ont pas été aussi heureux qu'ils s'en étoient flattés, & ces remèdes dissolvans n'ont

ſervi qu'à décompoſer & dénaturer davantage les ſaines humeurs.

D'autres enfin ſe ſont perſuadés que la cauſe, ou le vice qui fomente ces maladies, pouvoit s'extraire par certaines ouvertures connues ſur le nom de cautères ou fontanelles, de véſicatoires, de ſétons, & de toutes ſortes d'exutoires. Ils en ont pour cet effet établi plus ou moins, ſuivant l'intenſité du mal. J'avoue que j'ai été moi-même long-temps dans cette erreur. On ne ſauroit, à la vérité, diſconvenir que cette méthode ne ſoit fort prudente, & propre à prévenir bien des accidens: car, ſi on ne parvient pas par ſon ſecours à faire tarir la ſource de la mauvaiſe humeur, du moins en enlève-t-on une partie, & réuſſit-on par-là à arrêter les progrès du mal. D'après ce qui vient d'être dit, on ne doit enviſager cette méthode que comme palliative; encore ne parvient-on pas toujours à arrêter les progrès du mal en la pratiquant. Comme elle ajoute d'ail-

leurs une nouvelle infirmité à celles qui existent déja, on ne doit se déterminer à l'employer que dans les cas où elle est absolument nécessaire, & même indispensable.

Peut-on se flatter de rencontrer quelques spécifiques pour ces sortes de maladies? Les bains, dont on tire tant d'avantage dans une infinité de circonstances, y sont-ils appropriés? Est-ce dans les remèdes altérans, ou dans une nourriture convenable, prise à temps réglé & en quantité proportionnée, qu'on peut raisonnablement espèrer d'en trouver la guérison? Le public n'a-t-il pas en général trop de confiance dans ce qu'on appelle remèdes, & n'en attend-il pas plus d'effet qu'ils ne peuvent en produire, sur-tout dans la classe de maladies dont il est question?

1°. Peut-on se flatter de rencontrer quelques spécifiques pour ces sortes de maladies? Si on entend par un spécifique, un remède infaillible & assuré, on ne peut pas raisonnablement espé-

rer d'en découvrir pour les maladies les plus opiniâtres & les plus difficiles à guérir, puiſqu'il n'en exiſte pas même pour les plus légères & les plus aiſées. On guérit ces dernières, à la vérité, du moins le plus communément; mais c'eſt par divers procédés curatifs, & non par des ſpécifiques. La Médecine ne poſſède que trois remèdes, à qui on ait donné le nom de ſpécifique. Le premier eſt le *mercure* pour les maladies vénériennes, & quelques autres de la claſſe des cutanées. Le ſecond eſt le *quina*, dans les fièvres intermittentes. Le troiſième eſt l'*ipécacuanha*, contre la dyſſenterie. Ce dernier eſt bien éloigné d'être un ſpécifique parfait : car il y a des flux dyſſentériques où au lieu de guérir, il irrite & aggrave le mal. Le ſecond arrête à la vérité les accès de fièvres intermittentes, ſur-tout quand on le prend à forte doſe ; mais, outre qu'il donne lieu à divers accidens, comme à l'inflammation, aux fièvres aiguës, aux obſtructions, il ne guérit

pour

pour l'ordinaire que momentanément, le mal ayant coutume de revenir quand il n'a été diſſipé que par ce remède. J'enviſage plutôt le quina, dans ces ſortes de cas, comme un palliatif qui donne un intervalle de quelques jours pour faire prendre les véritables remèdes de la fièvre intermittente, que comme un ſpécifique. On ſeroit même en droit de refuſer ce nom au mercure, puiſqu'il y a bien des circonſtances, même dans la claſſe des maladies contre leſquelles il a le plus d'efficacité, où il ne réuſſit pas. Les recherches continuelles qu'on fait d'autres remèdes anti-vénériens, en ſont des preuves bien convaincantes. Si le mercure étoit un ſpécifique certain contre ce genre de mal, le public y auroit confiance, & ne s'adreſſeroit pas aveuglément à ceux qui promettent de guérir par d'autres ſecours. La Médecine ne poſſède donc point de ſpécifiques à proprement parler. Si on n'eſt pas parvenu juſqu'ici à en trouver contre les maladies les plus aiſées

à détruire, on ne doit pas ſe flatter d'être plus heureux à l'égard des plus difficiles.

2°. Les bains, dont on tire tant d'avantages dans une infinité de circonſtances, ſont-ils appropriés pour le genre de mal dont il s'agit ?

Il eſt certain que les bains ſont une des meilleures armes que poſſède la Médecine contre un grand nombre de maladies. Les bains ſont propres à en prévenir pluſieurs, & à en guérir beaucoup d'autres. Ils nettoient la peau, l'adouciſſent, la tendent ou la relâchent ſuivant le beſoin; ils donnent du ton aux ſolides, ou leur en ôtent s'ils en ont trop; ils purgent les fluides, & leur font recouvrer leur pureté naturelle quand ils l'ont perdue : voilà bien des effets, & des effets bien merveilleux. Ils ſont néanmoins inſuffiſans dans la claſſe de maladies dont il eſt queſtion, & quelquefois même dangereux. Les maladies purulentes & ſcorbutiques proviennent de la décompoſition des

fluides, & d'un défaut de reſſort dans les ſolides. Les bains ne ſauroient rendre au ſang la partie onctueuſe & balſamique qui s'eſt diſſipée, ni aux ſolides leur élaſticité qu'un défaut de nutrition & d'humeur lubréfiante leur a fait perdre. Ils peuvent même opérer des effets contraires dans certains cas; par exemple, quand les nerfs ſont détonnés & affoiblis, les bains peuvent les déterminer au relâchement, & cauſer par-là tous les maux qui en ſont les ſuites. Ainſi, quoique quelques bains pris à propos, & par intervalles, conviennent dans certaines affections ſcorbutiques, ſur-tout dans les cas où la fibre a trop de rigidité, il ne faut pas les regarder comme un moyen curatif de ces maladies.

3°. Eſt-ce dans les remèdes altérans ou dans une nourriture convenable, priſe à temps réglé & en quantité proportionnée, qu'on doit eſpèrer de trouver la guériſon des affections putrides, lentes ou ſcorbutiques? L'eſſence

de ces maladies gît dans la désunion & dans l'altération des principes du sang, dans l'irrégularité & le désordre de l'action des solides, occasionnés par l'acrimonie des fluides. Or, est-ce des remedes ou de bons sucs nourriciers qu'il faut pour rétablir l'ordre physique? C'est une question que tout le monde est en état de résoudre. Je ne prétends pas insinuer qu'il ne faille point du tout de remèdes. Je sais très-bien qu'ici l'action de l'estomac, des intestins, & généralement de tout le genre nerveux, doit être aidée & relevée; que les humeurs ont besoin d'être mondifiées de tous les principes étrangers qu'elles renferment, & ceux qui sont naturels & de bonne qualité, d'être ralliés; que toutes ces vues ne peuvent se remplir sans le secours de quelques remèdes. Mais en général on doit tâcher de les faire trouver dans la nourriture même, soit en indiquant l'espèce qui convient, soit en assignant la dose & la manière de la prendre. On ne

peut pas tenir la même conduite dans les maladies aiguës. Comme elles ſont preſque toujours d'une aſſez courte durée, & qu'elles ne permettent que fort peu de nourriture, on eſt obligé d'avoir recours à des moyens artificiels pour les guérir. Dans les chroniques, au contraire, il faut des ſucs qui changent peu à peu, & comme inſenſiblement, l'état des ſolides & des fluides. Les remèdes y font quelque choſe pendant un petit nombre de jours; mais bientôt la nature s'y accoutume, ou les rejette, & alors ils ne produiſent plus aucun bien. Nous tâcherons de preſcrire les règles générales du régime qu'il convient d'obſerver en pareil cas, après avoir ſatisfait à la queſtion ſuivante, & avoir détaillé les précautions à obſerver.

4°. Le public n'a-t-il pas en général trop de confiance dans ce qu'on appelle remèdes, & n'en attend-il pas plus d'effet qu'ils ne peuvent en produire, ſur-tout dans les maladies dont il s'agit

ici ? En général, ceux qui ne ſont point verſés dans l'art de guérir, lui attribuent plus de pouvoir qu'il n'en a réellement. Ils ajoutent ſur-tout beaucoup de foi à l'effet des remèdes, & peu au régime. La Médecine forme un corps de ſcience très-vaſte, dont le genre humain reçoit certainement de grands ſecours. Que ce ſoit par les remèdes ou par l'adminiſtration d'un bon régime, cela ne change rien au mérite & à la conſidération due aux Médecins. La Médecine eſt la partie de la Phyſique qui apprend à veiller à la conſervation de la vie. Elle trace les moyens propres à conſerver la ſanté, & ceux par leſquels on parvient à la rétablir, quand elle s'eſt dérangée. Ces moyens conſiſtent quelquefois dans des choſes qui ne peuvent ſervir à l'entretien & à la nourriture du corps ; mais plus ſouvent dans un ſage uſage des ſubſtances alimentaires, & dans une bonne direction des paſſions & des choſes non-naturelles. Je ſuis bien éloigné de cher-

cher à affoiblir la confiance du public envers les Médecins; je voudrois ſeulement que, plus éclairés par les lumières de la Phyſique, les hommes connuſſent davantage la marche de la nature, & ne ſe fiſſent pas tant d'illuſion dans leurs infirmités, en ſe flattant que des remèdes leur rendront la ſanté, ſans qu'il leur faille faire de grands ſacrifices & des efforts conſidérables, ſoit pour vaincre les dégoûts, ſe priver de ce qui fait le plus de plaiſir, ſurmonter l'inertie qui accompagne preſque toujours le mal, ſoit pour vaincre leurs habitudes, commander à leurs paſſions, &c.

Les précautions à obſerver dans le traitement des maladies purulentes & ſcorbutiques, ou putrides lentes, ſont 1°. qu'il y ait de la proportion entre le mouvement & le repos. 2°. Que le même rapport ſubſiſte entre la veille & le ſommeil. 3°. Que la diſſipation & la reſtauration ſoient égales. 4°. Que cette dernière ſoit combinée, c'eſt-à-

dire, que les ſucs nourriciers, deſtinés à réparer les pertes, ne ſoient d'une qualité ni trop froide, ni trop incendiaire, ni trop ténue, ni trop conſiſtante. 5°. Qu'on ſoit circonſpect ſur l'article des épiceries, & de toute eſpèce d'aſſaiſonnemens. 6°. Qu'on obſerve la même attention dans l'uſage du café, du thé, du chocolat & des liqueurs. 7°. Que le fluide inviſible dont le ſouffle nous anime, & ſans le ſecours duquel nous ne pouvons ſubſiſter, ſoit pur, ou au moins exempt de principes nuiſibles, & dans une température convenable. 8°. Que la chaleur extérieure ſoit, autant qu'il eſt poſſible, proportionnée à l'intérieure, ſoit naturellement, ſoit artificiellement. 9°. Qu'il y ait de la relation entre les vêtemens & le climat, ou la ſaiſon. 10°. Que la propreté, qui eſt un des plus sûrs préſervatifs de la ſanté, ne ſoit ni omiſe ni négligée. 11°. Qu'il ne règne ni apathie, ni véhémence dans l'exercice des paſſions. Telles ſont les conditions qui

ſont néceſſaires à la conſervation de la ſanté, & à ſon rétabliſſement quand elle s'eſt dérangée.

Pour que l'homme puiſſe jouir de toutes ſes facultés, il faut que l'action & la réaction des ſolides & des fluides ſoient réciproques ; que le cours du ſang & des autres humeurs ſoit réglé, uniforme & paiſible ; qu'il règne de l'harmonie entre les diverſes fonctions, ſans que les unes troublent les autres, & que celles-ci oppriment celles-là. Ce juſte équilibre eſt ce qui conſtitue la ſanté ; & pour en jouir, il faut le concours des diverſes conditions qui viennent d'être énoncées. Nous allons les diſcuter brièvement les unes après les autres, afin d'en faire connoître la conſéquence & la néceſſité.

1°. Il faut de la proportion entre le mouvement & le repos. Tout le monde ſait ce que c'eſt que le mouvement & le repos ; il ſeroit ſuperflu d'en donner des définitions. L'homme eſt deſtiné à

paſſer ſa vie dans l'un & dans l'autre. Une bonne règle, qui détermine la manière d'en uſer, forme une des principales conditions pour jouir de la ſanté & du bonheur.

Le mouvement eſt le principe de la force. C'eſt lui qui anime toutes les pièces qui compoſent la machine, qui déploie leur reſſort, & préſerve les fluides de la fermentation. Nous avons déja fait obſerver que nos humeurs étoient ſuſceptibles d'éprouver deux mouvemens ; l'un circulaire, & l'autre inteſtin ou ſur elles-mêmes. Le premier eſt celui que la nature a eu en vue en nous formant, & que l'exercice favoriſe très-efficacement. Le ſecond eſt contraire à l'ordre phyſique, & eſt ordinairement le fruit de trop de repos. C'eſt après la récolte, & non pendant les plus durs travaux, que les laboureurs ſont atteints de fièvres & d'inflammations. C'eſt à la fin des campagnes, & non pendant les pénibles exercices des armes, que les ſoldats ſont

travaillés de flux de ſang & de dyſſenteries. Les voyageurs ſont ſujets à être attaqués de fièvres putrides & malignes à la fin de leurs courſes, & non pendant les fatigues du voyage ; parce que les uns & les autres paſſent preſque ſubitement du plus grand mouvement à une eſpèce de repos parfait, qui fait entrer le ſang & les autres humeurs en fermentation. Cette dernière donne lieu à leur décompoſition, & il eſt ſouvent impoſſible d'arrêter ſon cours. Si les hommes qui ſe ſont livrés à de grands travaux, ou à de violens exercices, paſſoient graduellement du mouvement au repos ou au délaſſement, ce déſordre n'arriveroit pas (1).

Le mouvement, bien que néceſſaire

(1) Il y a deux eſpèces principales de mouvement. La première eſt celle que la nature a eu en vue en nous formant : c'eſt le travail. La deuxième eſt l'exercice qui y ſupplée, & auquel les hommes qui n'ont pas beſoin de travailler pour vivre, ſont obligés de ſe livrer pour ſe bien porter. Cette dernière eſpèce ſe diviſe en

au maintien de la ſanté, doit être ſuſpendu par des intervalles qui, loin de nuire, corroborent au contraire, & mettent en état de ſupporter de nouvelles fatigues. Ces interruptions ſont de pluſieurs eſpèces; les premieres ſont celles qui deviennent néceſſaires après les travaux pénibles, de peur que de trop grandes déperditions ne jettent dans l'épuiſement. Celles-là n'ont pas beſoin d'être longues. Les ſecondes ſont celles qui ſervent à élaborer des ſucs reſtaurateurs. Il ſeroit bien dangereux de s'exercer juſqu'à un certain point pendant ce temps : car on détourneroit les eſprits qui doivent faire agir l'eſtomac & les inteſtins, & la nutrition du corps

---

pluſieurs autres : l'exercice à pied, l'exercice à cheval, l'exercice en voiture, les jeux, & les différentes actions qui demandent beaucoup de mouvement. Tous ces exercices ſont bons, pourvu qu'ils ne ſoient point outrés. L'exercice à pied, & celui à cheval, ſont les meilleurs dans les maladies dont il s'agit, comme les plus favorables à la digeſtion.

deviendroit impoſſible. Les troiſièmes ſont celles qui favoriſent la filtration & la préparation des eſprits, agens de toutes les actions de la vie. Une quatrième éſpèce de repos eſt celle dont le corps a beſoin pendant & après certaines maladies. Il eſt évident que les unes & les autres ſont très-néceſſaires.

2°. Il faut du rapport entre la veille & le ſommeil. La veille eſt cet état où nous jouiſſons de l'uſage de nos ſens & de nos facultés motrices. C'eſt le ſeul temps où notre exiſtence ſoit entière : car le ſommeil eſt un repos parfait, & même une eſpèce d'abſence de la vie. C'eſt pendant la veille que nous agiſſons, & que nous rempliſſons les devoirs de la condition humaine.

Le ſommeil eſt cet état où nos ſens ſont aſſoupis, où toutes les cordes & & les leviers qui ſervent au mouvement ſont relâchés, où tous les reſſorts ſont détendus ; enfin, où l'exiſtence paroît anéantie, & n'eſt repréſentée que par la circulation du ſang &

la conſervation de la chaleur. C'eſt le temps où la machine ſe repoſe, répare ſes pertes, & ſe met en état d'agir de nouveau.

Un juſte rapport entre la veille & le ſommeil, conſtitue une des conditions eſſentielles pour que la ſanté puiſſe ſubſiſter dans toute ſon intégrité. Les muſcles & les autres agens du mouvement ſe deſſécheroient, ſe durciroient, & perdroient leur diſpoſition à s'étendre & à ſe contracter, ſi leur flexibilité n'étoit nourrie & entretenue; les nerfs deviendroient incapables d'animer la machine, ſi leur force élaſtique n'étoit ſoutenue par de nouveaux eſprits, propres à remplacer ceux que les exercices antérieurs ont fait diſſiper. Or une pareille reſtauration ne ſauroit ſe faire que dans le ſommeil; mais la ſomme doit en être tantôt plus, tantôt moins forte, ſuivant qu'on a plus ou moins agi & diſſipé, ſuivant l'âge, le ſexe, la ſaiſon, le climat, &c.

En général, ceux qui éprouvent une

grande diſſipation d'eſprits animaux, ſoit par les travaux du corps, ſoit par ceux de l'eſprit, ont plus beſoin de ſommeil que les autres, & la raiſon en eſt évidente; les enfans que les vieillards, parce qu'ils ſe développent & s'exercent en même temps; les femmes que les hommes, parce qu'elles ont la fibre plus molle & plus lâche. Il faut auſſi plus de ſommeil dans les pays chauds que dans les contraires, dans l'été que dans l'hiver, parce qu'on y diſſipe davantage. On ne doit donc pas s'étonner que les ouvriers & les laboureurs dorment dans l'après-midi pendant l'été; que les Eſpagnols & les Italiens faſſent la fieſte; que tous les habitans des climats chauds faſſent la méridienne. Ces uſages ſont conformes aux vues de la nature, qui veut qu'on répare à meſure qu'on diſſipe par la chaleur naturelle, par la force & la continuité des exercices.

3°. Que la diſſipation & la reſtauration ſoient égales. On entend par diſſi-

pation, les pertes que font éprouver les frottemens auxquels la machine eſt ſujette ; & par reſtauration, les ſucs nourriciers deſtinés à y ſuppléer. Il n'eſt pas ici queſtion des eſprits qui ſe filtrent dans le repos & pendant le ſommeil, mais ſimplement des ſucs nourriciers que fourniſſent les alimens.

Le corps humain éprouve des pertes dans tous les temps, même dans le repos le plus parfait : car, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de mouvement dans certains inſtans, il n'eſt pas moins vrai que le jeu du poumon fait mouvoir le cœur & tout le ſyſtême vaſculaire, le diaphragme, & un très-grand nombre de muſcles ; ce qui ne laiſſe pas d'occaſionner de grandes évaporations. Néanmoins les fluides ne s'appauvriſſent pas, à beaucoup près, autant alors, que lorſque les ſolides ſont livrés à de grandes ſecouſſes, & à des efforts qui ne ceſſent que pour recommencer.

La reſtauration doit être proportionnée à la diſſipation. Si les exercices ont

été longs ou vifs, il faut une nourriture abondante, ſans quoi la machine ne ſauroit ſupporter leur continuation. Par la même raiſon, ſi l'action a été foible, la réparation doit être peu conſidérable; ſans quoi il ſe trouveroit une ſurabondance de ſucs, qui donneroit lieu à divers accidens. On peut avancer à ce ſujet, que parmi les riches & même les gens ſimplement aiſés, il s'engendre autant, & peut-être plus de maladies par ſurabondance d'alimens, que chez les pauvres par le défaut de nourriture. En effet, les premiers, qui pour la plupart s'exercent peu, mangent d'autant plus, qu'ils y ſont excités par la délicateſſe de leurs mets. Il en réſulte que la ſomme des ſucs reſtaurateurs eſt beaucoup plus forte que celle des pertes. D'ailleurs, comme ils recherchent les ſubſtances ſucculentes, ſavoureuſes & incendiaires, leur nourriture n'a pas les qualités requiſes, elle eſt en général trop inflammable. La vraie meſure, eſt que la reſtauration

ſoit proportionnée à la diſſipation, tant pour la quantité que pour la qualité; le plus & le moins ſeroient également nuiſibles. Il faut encore que les ſucs reſtaurateurs ne ſoient ni trop épais ni trop liquides; c'eſt-à-dire, qu'il convient de boire convenablement, & plus ou moins, ſuivant ce que l'on mange.

4°. Que la reſtauration ſoit combinée & appropriée au tempérament. Pour que la nutrition ſoit parfaite, il faut avoir égard à l'age, au ſexe, au tempérament, au climat, aux ſaiſons, aux exercices & à l'habitude. En général, les femmes doivent prendre une nourriture moins forte que les hommes, parce que leurs exercices ſont moins pénibles, & leurs fibres plus délicates. Les vieillards ont beſoin d'alimens plus actifs & plus chauds que les enfans, parce que leurs nerfs, dont l'irritabilité eſt fort émouſſée, ne reçoivent pas ſi facilement les impreſſions que ceux des enfans, & auſſi parce que

les viſcères qui ſervent à la digeſtion, n'ont plus toute la mobilité néceſſaire pour extraire les ſucs de la maſſe alimentaire, & opérer une bonne digeſtion. Il faut auſſi avoir égard au tempérament. Il eſt clair que s'il eſt ardent, la nourriture ne doit pas être inflammable ; ni réfrigerante, ſi la conſtitution eſt froide.

Le climat & les ſaiſons doivent influer beaucoup ſur le choix des alimens. Si l'atmoſphère dans laquelle on vit eſt chaude, la nourriture doit être tempérante ; & elle doit être au contraire un peu active, ſi l'air qu'on reſpire eſt froid. Il faut encore avoir égard à la ſéchereſſe & à l'humidité. S'il règne de la ſéchereſſe, on doit la combattre par un régime humectant ; ſi au contraire l'humidité ſe fait trop ſentir, la nourriture doit être un peu sèche, & d'une qualité chaude pour faire évaporer le ſuperflu du flegme. Ces règles générales ſouffrent cependant quelques exceptions ; par exemple, dans les cli-

mats brûlans, où la diſſipation eſt ſi grande, qu'elle jette dans l'épuiſement, non-ſeulement les alimens ne doivent pas toujours être réfrigerans, mais quelquefois même échauffans. On éprouve de ſi grandes évaporations dans certaines contrées de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, qu'on eſt obligé de prendre une nourriture très-ſucculente. L'eſtomac, & les autres viſcères qui ſervent à la digeſtion, y ſont tellement relâchés par la quantité de boiſſons qu'on y prend, qu'on eſt ſouvent obligé d'en relever le ton par les aromates, les épiceries & les ſpiritueux. C'eſt un uſage preſque généralement reçu dans ces contrées, de prendre un verre de liqueur amère & ſtomachique, environ un quart d'heure avant de ſe mettre à table, ſur-tout au dîner. Si, dans ces ſortes de cas, on faiſoit trop uſage d'alimens froids ou tempérans, & point aſſez des toniques, la digeſtion ſe dérangeroit, & les déſordres qui en ſont les ſuites ſe manifeſteroient bientôt.

La nature de nos exercices doit encore plus que tout le reſte ſervir à régler notre nourriture. Il n'eſt perſonne qui ne ſente que les hommes qui mènent un vie peu active, ne doivent pas ſe nourrir comme ceux qui ſe livrent à des occupations pénibles ; qu'un chaſſeur peut digérer les alimens les plus indigeſtes ; qu'un laboureur peut manger impunément de l'ail, des oignons cruds, ſans qu'il en ſoit incommodé ; pendant que ceux qui ne font preſque pas d'exercice, ou qui ne diſſipent que par le travail de cabinet, ne ſauroient impunément prendre la même nourriture.

La dernière conſidération eſt celle qui ſe tire de l'habitude. On a bien raiſon de dire que l'habitude eſt une ſeconde nature. Quand notre corps eſt accoutumé à un genre de vie, à une ſenſation, à une jouiſſance quelconque, il n'eſt pas facile de l'en priver. Ce n'eſt que par des degrés inſenſibles qu'on peut parvenir à changer ſes goûts, &

à l'accoutumer à ſe paſſer des choſes même qui peuvent lui nuire. Ceux qui ſe ſont accoutumés au tabac, au thé, au café, au chocolat, & aux différentes jouiſſances, tant morales que phyſiques, ne connoiſſent que trop bien l'empire de l'habitude.

5°. Il faut être circonſpect ſur l'uſage des épiceries & de toute eſpèce d'aſſaiſonnemens. Accoutumés dès l'enfance à des ſaveurs plus fortes que celle que renferment les alimens que nous offre la nature, nous avons recours à des artifices pour en relever le goût, qui, pour la plupart, peuvent nous faire du bien dans certains temps & dans certaines circonſtances, mais qui, par l'abus que nous en faiſons, nous cauſent plus de préjudice que d'avantage. Les aſſaiſonnemens, dont nous nous ſervons pour relever les ſaveurs de notre nourriture, ſont des aromates, des ſubſtances âcres & amères, des eſprits ardens, des acides, des ſels neutres & des eſpèces d'alkalis. Les

aromates ſont, à proprement parler, les vraies épiceries : tels ſont le girofle, la noix de muſcade, la canelle, les écorces d'oranges & de citron, le laurier, & la plupart des plantes aromatiques. Toutes ces ſubſtances contiennent une huile eſſentielle & un eſprit recteur, qui affectent agréablement les nerfs ; mais qui les font trop travailler, & les conduiſent à l'atonie, ſi on en abuſe. Les aſſaiſonnemens âcres & amers ſont, par exemple, le poivre & le gingembre, le piment, la moutarde, &c. le ſafran, les écorces d'orange & de citron. La plupart des aromates ſont en même temps âcres & amers. Il y a pluſieurs plantes & des ſubſtances animales de ce genre, dont on ſe ſert auſſi pour relever le goût des alimens les plus fades : ce ſont des ſtimulans qui aiguillonnent les nerfs, & les font agir juſqu'à la fatigue & la perte totale de leur ton. C'eſt, fondés ſur ce principe, que quelques inſenſés prennent à l'intérieur la teinture ou la ſubſtance même des mouches can-

tharides, pour être des athlètes infatigables dans les luttes amoureuſes. Les eſprits ardens ſont des ſtimulans qui chatouillent, & font agir les nerfs outre meſure par un autre principe. Leur vertu gît dans la matière du feu, renfermée dans une certaine quantité de flegme ; elle échauffe & pointille les nerfs, à meſure qu'elle ſe dégage & ſe ſépare du flegme par la chaleur naturelle du corps (1). Les acides ſont des ſels froids deſtinés à diſſoudre & à entraîner les matières alkalines ; mais qui, pris en trop grande quantité, diminuent tellement la chaleur, que la coction des alimens & les autres fonctions s'interrompent, ſe ſuſpendent & ſe dérangent. Il y a un très-grand nombre d'acides répandus dans la nature. Ceux dont on ſe ſert le plus communément, ſont le jus de citron & de limon, le

(1) Tels ſont l'eſprit de vin, l'eau de vie, le rhum, l'arac, & les différentes eſpèces de liqueurs.

vinaigre,

vinaigre, l'acide des plantes potagères, comme l'oseille, de certains fruits qui sont acides avant de parvenir à leur point de maturité, comme le raisin, &c. Les acides sont d'une grande utilité; mais il faut en savoir faire usage : car leur excès & leur défaut sont également nuisibles. Les sels neutres sont le sel marin, le sel de roche, qui n'en diffère presque pas, & le salpêtre : ce sont les seuls dont on se serve pour saler & assaisonner les alimens. Ces sels sont utiles & même nécessaires pour aider la dissolution de la masse alimentaire; mais il n'en faut pas abuser. Ils sont naturellement âcres, stimulans & dissolvans. Si on en prend plus qu'il ne faut, ils irritent & agacent les nerfs, communiquent leur âcreté au sang, & dissolvent tous les fluides. Les substances alkalines qui servent à relever le goût de nos alimens, sont la moutarde, les champignons, les truffes, les œufs, les sucs ou jus de viande, les fromages qui ont long-temps fermenté, &c. Ces in-

grédiens, qui ſont pour la plupart alkalins ou alkaleſcens, relèvent très-efficacement les ſaveurs de notre nourriture, & en font naître de nouvelles; mais ils portent l'agitation & l'incendie dans le ſang. Quand on en uſe avec beaucoup de modération, peu ſouvent, & dans les temps où il convient d'animer, elles donnent quelquefois la ſanté & le plaiſir tout enſemble; mais ſi on y a trop ſouvent recours, & qu'on les prenne à forte doſe, elles deviennent fort nuiſibles. En général les ſubſtances qui, dans des circonſtances particulières, peuvent opérer de merveilleux effets, ne conviennent pas dans les affections purulentes & ſcorbutiques. Dans ces maladies, le ſang eſt décompoſé, & diſpoſé à l'alkaleſcence. Les alimens qui favoriſent & augmentent cette dipoſition, ne ſauroient guères convenir. Les autres ingrédiens qui ſervent à aſſaiſonner nos mets, ne ſont pas beaucoup plus ſalutaires dans ces ſortes de cas. Les eſſences, les aromates & les ſpiritueux,

agitent, échauffent & enflamment. Les toniques & ſtimulans amers conviennent quelquefois ; mais il faut bien ſe donner de garde d'en uſer juſqu'au point de faire trop monter le ton des nerfs : car ils ſe fatigueroient, & tomberoient enſuite dans l'atonie. Les ſels acides & neutres étant anti-putrides, on doit en uſer un peu ; mais ce doit être avec beaucoup de circonſpection ; car ils refroidiroient la digeſtion, ralentiroient l'action des ſolides, & donneroient lieu par-là à la décompoſition des fluides. D'ailleurs ils communiqueroient leur âcreté à ces derniers, & ils obligeroient par leurs aiguillons le genre nerveux à ſe contracter, & à ſe reſſerrer ; ce qui occaſionneroit bien des déſordres.

6°. La manière de faire uſage du thé, du café, du chocolat & des liqueurs. Le thé eſt un vulnéraire balſamique, produit par les ſommités d'un arbuſte qui ſe trouve ſeulement en Chine, qu'on fait ſécher au four ou dans des

étuves. Le thé eſt très-ſalutaire, en ce qu'il eſt apéritif, diſſolvant des matières craſſes & des réſidus des digeſtions, purifiant, ſudorifique & vulnéraire; mais il agit par des eſpèces de pointes âcres & ſtimulantes, qui échauffent, criſpent & irritent les nerfs. Pour en tirer avantage, il faut engaîner ſes aiguillons avec quelques mucilages ou adouciſſans, comme le lait. Quoique le thé ait de très-grandes propriétés, il faut en uſer bien modérément dans les maladies ſcorbutiques ou putrides lentes: les nerfs ſont déja échauffés, tous les ſolides tendus; un principe ardent & âcre ne pourroit que forcer leur ton encore davantage, pour les faire tomber enſuite dans l'atonie, d'où ils ſortiroient difficilement.

Le café eſt un tonique, un ſtimulant d'une qualité âcre & amère. C'eſt la fève d'un arbriſſeau qui croît dans tous les pays chauds, mais qui ſe plaît néanmoins davantage en Aſie, où il a des propriétés plus fortes qu'ailleurs. L'effet

du café eſt d'agiter & d'ébranler vivement les nerfs; par conſéquent de raréfier & d'échauffer ſingulièrement les humeurs. Il force dès-lors & fatigue le reſſort des ſolides, & en accélerant fortement le cours des fluides, il les altère, les décompoſe & les appauvrit. Le café convient beaucoup dans les pays fort froids, ou fort chauds; parce que, dans ces deux extrêmes, le principe de vie a également beſoin d'être ranimé. Il convient auſſi en général aux vieillards, aux conſtitutions froides & relâchées, & à beaucoup d'autres dans des climats ou des ſaiſons froides & humides. La vieilleſſe eſt une eſpèce d'hiver où il faut animer & échauffer. Les tempéramens flegmatiques ont beſoin du même ſecours. Les temps & les climats humides, le rendent néceſſaire dans beaucoup d'autres cas. Mais il eſt bien rare qu'il convienne dans les affections purulentes & ſcorbutiques; les ſolides n'y ſont que trop agités, & les fluides que trop appauvris.

Le chocolat eſt un aliment compoſé de beurre ou d'huile de cacao, de ſucre, de canelle, & de différentes épiceries. Le cacao eſt un fruit en forme de fève ou de noyau d'un arbre qui ſe trouve particuliérement en Amérique. Le beurre ou l'huile de cacao, a un peu d'amertume, & ne donne une ſaveur agréable que par l'addition du ſucre & des aromates avec leſquels on le combine. Quoique beaucoup de gens enviſagent le cacao comme froid, je crois que le chocolat eſt une nourriture fort chaude, non-ſeulement par le ſucre, la canelle, la vanille, &c. qu'on a coutume de faire entrer dans ſa compoſition; mais par la propre qualité du fruit qui eſt amer, tonique, & conſéquemment échauffant. Le chocolat fait beaucoup de bien, comme toutes les autres choſes dont on n'abuſe point; il convient ſur-tout le matin pour ranimer l'action de l'eſtomac, & chaſſer les réſidus des digeſtions précédentes. Mais il ne faut pas en prendre ſouvent, ſans quoi on

s'expose à agiter & à enflammer, tant les fluides que les solides. Il n'est pas en général fort approprié dans les affections scorbutiques, du moins dans celles qui sont d'une nature fort chaude, parce qu'il augmente l'ardeur du sang & la contraction des nerfs. Il n'est salutaire que dans les cas où les viscères ont besoin d'être réveillés, flattés, corroborés, & où ils seroient en danger de perdre leur action, si on ne venoit à leur secours.

Les liqueurs sont toutes les boissons, comme le vin, le cidre, la bière, &c. Mais on donne particuliérement ce nom aux esprits ardens qu'on retire par la distillation, & qu'on combine avec le sucre, les aromates, les essences, les amers, & une infinité d'autres principes. Il est certain que les boissons fermentées, sont d'un grand secours pour bien digérer. Le vin est sans contredit le meilleur de tous. Le cidre & la bière nourrissent davantage; mais ils ne donnent pas tant de chaleur & d'activité

aux viſcères. Les liqueurs proprement dites conviennent dans bien des cas ; par exemple, dans les ſaiſons & les climats froids ou humides, aux vieillards, aux conſtitutions flegmatiques, aux individus qui ont ſouffert de grandes fatigues ou éprouvé de vives frayeurs. Mais en général l'uſage du vin eſt bien meilleur ; il échauffe & corrobore comme les liqueurs, ſans enflammer, deſſécher & raccornir comme elles ; les liqueurs ſont quelquefois indiquées dans les affections ſcorbutiques, ſur-tout celles qui ſont huileuſes, & dont l'eſprit ne porte pas dès-lors immédiatement ſur les nerfs : c'eſt lorſque les ſolides ſont tellement épuiſés & les viſcères affaiſſés, que la tranſpiration, les ſécrétions & les excrétions ſont pour ainſi dire arrêtées. Mais en général il faut bien prendre garde d'enflammer ; ce qui arriveroit infailliblement, ſi on en abuſoit le moindrement.

7°. Il faut que l'air que nous reſpirons ſoit pur, ou du moins privé de principes nuiſibles, &, autant qu'il dé-

pend de nous, dans une température convenable. Pour que l'air ſoit ſalubre, il faut qu'il ne ſoit ni trop denſe, ni trop raréfié ; c'eſt-à-dire, ni trop froid ni trop chaud ; qu'il ſoit exempt d'exhalaiſons putrides, & de tous les principes nuiſibles. Nous ne pouvons pas prétendre à reſpirer un air parfaitement pur : le voiſinage de la terre fait paſſer dans l'atmoſphère des corpuſcules de différens genres, à la faveur de la chaleur & de l'agitation de l'air ; mais nous devons chercher à reſpirer un air qui ne renferme aucun mauvais principe, tel qu'il ſe trouve dans les lieux élevés, & dans ceux qui ne ſont environnés ni de marais, ni de lacs, ni d'eaux ſtagnantes quelconques. Nous devons auſſi éviter, autant qu'il eſt en notre pouvoir, le voiſinage de la plupart des mines, & des terres qui ſont empreintes de matières métalliques, ſur-tout des ſulfureuſes, des arſénicales, &c. Quand nous ſommes forcés à paſſer notre vie dans une atmoſphère mal ſaine,

nous devons nous appliquer à en purifier l'air par les moyens que la Physique indique, & employer les différentes précautions qui sont propres à enchaîner ou affoiblir sa malignité. Par exemple, sommes-nous nécessités de vivre dans un climat humide, il faut tâcher de priver l'air d'une partie de son flegme, & de dessécher celui que nous respirons dans nos habitations (1).

On parvient par ce moyen à établir une sorte de compensation qui ramène les choses à leur équilibre naturel;

(1) L'effet de l'humidité à l'intérieur du corps peut être comparé à celui qu'elle a coutume de produire dans nos appartemens. En privant l'air de son élasticité, elle empêche l'ascension de la fumée dans les cheminées; elle retient de même dans notre sang les vapeurs qui auroient dû sortir par la transpiration, en relâchant trop les solides, & en affoiblissant de cette manière la force centrale ou centrifuge. Il est donc d'une grande importance de chercher à s'opposer à ses pernicieux effets, par les correctifs qui sont indiqués.

par exemple, on écoule les eaux ; on fait de grands feux dans les endroits & dans les maiſons fort humides ; on porte ſur la peau des tuniques de laine qui abſorbent l'humidité, & des gillets de peau qui l'empêchent de pénétrer. On peut encore fumer du tabac, ou quelques plantes céphaliques & aromatiques. Si le ſort nous a placés dans une atmoſphère chargée de vapeurs putrides ou diſpoſées à ſe corrompre, ou bien dans le voiſinage de quelques mines dont les exhalaiſons peuvent nous nuire, nous devons nous attacher à purifier l'air extérieur & intérieur, non-ſeulement par le ſecours du feu, mais en faiſant évaporer des principes ſuſceptibles de s'unir à ceux que nous redoutons, & capables d'en enchaîner la malignité en ſe combinant avec eux, & en formant des neutraliſations qui ne puiſſent plus nuire. Quand les vapeurs ſont putrides, on brûle des bois réſineux & balſamiques, comme le pin, le ſapin, le térébinthe, &c. des plan-

tes aromatiques, comme la lavande, le romarin, le thym, le laurier, &c. les résines & les baumes, comme l'encens, la myrrhe, la térébenthine, le baume du Pérou, &c. Quand on a à se préserver de principes métalliques, on brûle du soufre ou des matières sulfureuses, qui se combinent avec presque tous les métaux. Si au contraire on veut enchaîner les exhalaisons sulfureuses, on fait évaporer du vinaigre, ou tout autre acide, en le jetant sur des fers ou des briques rouges. En employant ces différens procédés, on vient à bout de corriger les vices de l'atmosphère. Mais néanmoins on ne doit vivre dans un air semblable qu'autant qu'on y est forcé, & alors il faut passer de temps en temps dans un plus sain, afin de détruire les mauvais effets du premier, & de ne leur pas donner le temps de porter atteinte à la constitution.

Nous avons déja fait remarquer que le genre de vie, & la manière de se nourrir, contribuent beaucoup à se ga-

rantir de la maligne influence d'un air vicié. Nous avons dit que dans les pays ou les ſaiſons humides, il falloit faire plus uſage des ſpiritueux, des épiceries, en général des alimens ſecs & anti-putrides, que dans les climats & les ſaiſons oppoſés. A l'égard des endroits où il y a des mines, ou des ſubſtances métalliques de mauvaiſe qualité, il convient de ſe nourrir de lait, d'huile & de corps gras, de légumes agglutinatifs, comme la pomme de terre, le riz, les fèves, les pois, les haricots, les lentilles & les autres farineux; de boire une infuſion de graine de lin avec du vin ou d'autres boiſſons fermentées. On vient à bout, par ces différens correctifs, d'engaîner les pointes ou les aiguillons métalliques, qui, ſans ce ſecours, irriteroient le genre nerveux, le déſordonneroient, & cauſeroient les plus fâcheux accidens. Il nous reſte à parler de la température de l'air, pour finir cet article.

La température parfaitement conve-

nable à l'homme, feroit celle où il ne fentiroit ni l'impreffion du froid, ni celle du chaud. Mais il n'y a point de climat qui réuniffe tant d'avantages; tous ont des faifons plus froides ou plus chaudes les unes que les autres; & ceux à l'égard defquels le foleil eft toujours, ou à peu de chofe près, dans le même rapport, éprouvent encore de grandes différences. Si le ciel eft couvert de nuages, ce qui arrive néceffairement dans les temps de pluie, la chaleur eft moins forte, parce que les rayons du foleil font interceptés. Si l'air eft agité, & que les vents foufflent du coté du nord, l'atmofphère fe trouve incontinent rafraîchie; fi au contraire il règne du calme, ou que le vent vienne du midi, il fait une chaleur exceffive. Mais on corrige les excès de froid & de chaud, comme les vices de l'air. Dans le premier cas, on échauffe l'intérieur & l'extérieur du corps; on le rafraîchit dans le fecond. D'ailleurs, la manière de fe vêtir, de fe couvrir,

de ſe mouvoir, & la conſtruction des maiſons contribuent beaucoup à rendre le froid & le chaud ſupportables.

C'eſt ſur-tout dans les affections ſcorbutiques ou putrides lentes, qu'il ſeroit eſſentiel de vivre dans un air pur & tempéré. Le corps a beſoin de ſe délivrer d'une infinité de principes étrangers : une atmoſphère qui en contient, ne ſauroit lui convenir. Il a également beſoin d'une tranſpiration aiſée, pour faciliter la ſortie de ces principes. Il lui faut un air tempéré qui la favoriſe ſans la rendre trop forte, parce qu'alors il s'affoibliroit & tomberoit dans l'épuiſement. Un air élaſtique lui eſt auſſi fort eſſentiel, pour faire recouvrer aux ſolides leurs forces naturelles, & favoriſer la pureté des fluides. Les perſonnes affectées de ce genre de mal doivent donc, autant qu'il eſt en leur pouvoir, chercher à vivre dans des lieux ſecs & élevés, du moins pendant un temps ſuffiſant pour réparer leurs forces & leur ſanté.

8°. Il eſt néceſſaire qu'il y ait du rapport entre la chaleur extérieure & intérieure du corps. Pour ſe bien porter, il faut que la chaleur externe, ſoit naturelle, ſoit artificielle, s'éloigne peu de l'interne; autrement l'équilibre, ſi néceſſaire au maintien de la vie, ſe dérange, & les diverſes fonctions ſont bientôt troublées.

La chaleur interne de notre corps eſt ordinairement de trente-deux degrés: l'externe doit être de quinze à vingt, pour que nous nous trouvions à notre aiſe. Dans les contrées brûlantes, la chaleur externe eſt quelquefois portée au-delà de trente-deux degrés; alors on eſt dévoré par la chaleur, comme ſi on étoit dans une fournaiſe ardente, & le principe de vie eſt preſque ſuffoqué. Dans les contrées glaciales, au contraire, le froid eſt quelquefois ſi exceſſif, qu'il fait deſcendre le thermomètre juſqu'à vingt degrés au-deſſous de la congélation. Dans ce cas, les ſolides ſont tellement comprimés, &

les fluides condenſés, que les mouvemens qui entretiennent la vie ne pourroient s'exécuter long-temps ſans le ſecours du feu artificiel. Le principe de vie eſt donc, comme dans le cas précédent, fort mal à ſon aiſe.

L'âge, le ſexe, le tempérament, la manière de ſe mouvoir, de ſe vêtir & de ſe nourrir, apportent là-deſſus de grandes différences. Les enfans & les vieillards ſupportent mieux le chaud & moins bien le froid que les adultes, par la raiſon que leur chaleur naturelle eſt moins forte. Les femmes ſupportent ces deux extrêmes avec plus de peine que les hommes, parce que la ſomme de leurs forces, & conſéquemment de leur chaleur, eſt moindre. A l'égard des tempéramens, les ſanguins & les bilieux ſupportent mieux les excès de froid que les mélancoliques & les pituiteux, parce qu'ils ont plus d'énergie, & dès-lors plus de chaleur naturelle. Ceux-ci s'accommodent mieux du chaud.

Le travail ou l'exercice, la manière de ſe nourrir & de s'habiller, rendent le froid & le chaud plus ou moins ſenſibles. Les exercices du corps ayant la propriété de développer les principes ignés contenus dans les liqueurs qui circulent dans notre corps, ſuppléent à la chaleur artificielle ; elle eſt même contraire à ceux qui ſe livrent à de pénibles travaux : elle accélère leur fatigue, parce qu'elle concourt, avec le mouvement, à raréfier les fluides, à dilater les pores, & à exciter de trop fortes déperditions. Il eſt évident que le contraire doit arriver à ceux qui reſtent dans le repos, & que ces derniers ont un beſoin abſolu de chaleur extérieure. La nourriture produit des effets analogues à ceux du mouvement : ſi elle eſt chaude & active, on eſt peu incommodé du froid, & on l'eſt beaucoup quand elle eſt d'une qualité tempérante & réfrigérante. Il en eſt de même des vêtemens : ſi on ſe couvre

bien, on eſt peu ſenſible au froid; ſi on s'habille légèrement, on eſt peu incommodé du chaud.

Une des précautions eſſentielles pour jouir de la ſanté, conſiſte à ſavoir établir une relation convenable entre la chaleur interne & l'externe, à compenſer le froid par le chaud, & au contraire. On ne doit pas ſe conduire le matin comme le ſoir : en ſortant du lit, époque où les pores ſont ouverts, il ne faut pas s'expoſer tout de ſuite à l'impreſſion de l'air extérieur, qui les fermeroit & intercepteroit la tranſpiration. Il y a encore une autre raiſon qui doit nous empêcher de reſpirer dans ce moment l'air extérieur, c'eſt que l'eſtomac, qui n'a pas reçu de nourriture depuis la veille, eſt vide; que les forces centrales & expulſives ſont peu conſidérables ; & qu'en pareil cas, la répercuſſion de la matière tranſpirante eſt fort à craindre. Nous ſommes bien plus en état de ſupporter la fraîcheur & l'action de l'air exté-

rieur après avoir pris de la nourriture ; le chyle qui eſt verſé dans le torrent de la circulation, reſtaure & anime toute la machine.

Une des choſes auxquelles nous ne faiſons point aſſez d'attention, par rapport aux effets de l'air, c'eſt ſa circulation & ſes courans. Ce fluide étant inviſible, il ne nous eſt pas poſſible d'obſerver ſes mouvemens bien exactement ; cependant ſon impreſſion eſt très-dangereuſe lorſqu'il eſt fort agité, & qu'il frappe vivement & inégalement les différentes parties de la ſurface de notre corps. Cette action ſubite & inégale condenſe & arrête nos fluides dans certains points : c'eſt ce qui donne bien ſouvent lieu à la goutte, au rhumatiſme, à la paralyſie, aux rhumes, aux catharres, aux fluxions de poitrine, &c. Ce n'eſt qu'en proportionnant les vêtemens au froid, & en échauffant aſſez l'intérieur, qu'on peut éviter ces ſortes d'accidens, quand on eſt obligé de s'y expoſer. Lorſque l'atmoſphère eſt vio-

lemment agitée, le mieux eſt de ne pas s'expoſer à ſon impreſſion, ſi on le peut.

9°. Il faut qu'il y ait du rapport entre les vêtemens & le climat ou la ſaiſon. L'amour-propre a pour l'ordinaire plus de part au choix de nos vêtemens que la ſanté. Quand nous faiſons l'emplette d'un habit, l'éclat & la fraîcheur de l'étoffe nous fixent bien davantage que ſa bonté réelle. Nous nous laiſſons preſque tous ſubjuguer par l'empire des modes; de manière que nous portons ſouvent en hiver ce qui eſt propre pour l'été, & au contraire. De ces caprices & de ces fantaiſies, il réſulte ordinairement des rhumes, des catharres, des douleurs, des rhumatiſmes, de la goutte, la paralyſie, des maladies de poitrine de grande conſéquence, &c.

On a en général le défaut de s'habiller trop légèrement dans toutes les ſaiſons, ſur-tout les femmes. Les hommes s'en ſont un peu corrigés depuis quel-

ques années, & ils commencent à ſacrifier l'agréable à l'utile. Un autre inconvénient dans lequel on tombe preſque géneralement dans les grandes villes, c'eſt que, quand on a pris les habits d'une ſaiſon, on ne revient point aſſez à ceux de la précédente, quoique le temps le néceſſite. Par exemple, s'il fait fort froid dans le printemps où l'on a quitté les habits d'hiver, il y a fort peu de monde qui les reprenne. Il ſeroit néanmoins bien plus prudent & plus conforme aux vues de la nature de ſe régler ſur le temps, & de prendre des habits épais ou légers, ſuivant qu'il fait froid ou chaud.

On court moins de riſque à s'habiller chaudement, même dans les ſaiſons & les climats où le froid ſe fait peu ſentir, qu'à porter des vêtemens minces lorſqu'il fait frais. Le ſeul inconvénient qui puiſſe réſulter dans le premier cas, c'eſt un peu trop de diſſipation ; mais, comme on s'apperçoit bientôt que les forces diminuent, on travaille & on

s'exerce moins. Le ſecond, au contraire, donne lieu à une infinité d'accidens, ſur-tout à ceux qui proviennent de la ſuppreſſion ou diminution de tranſpiration, dont nous avons déja eu occaſion de parler.

Comme il eſt inutile de chercher à réformer l'élégance des vêtemens, il faut tâcher d'indiquer une manière de s'habiller, qui ſoit en même temps légère & chaude : elle conſiſte, pour les hommes, à porter des gillets ou des camiſoles d'étoffes très-minces, même de ſoie ou de toile, mais doublées de peau ou de taffetas gommé. A l'égard de ceux dont la digeſtion eſt lente, & qui ont des diſpoſitions aux maladies ſcorbutiques, ou qui en ſont déja atteints, il convient qu'ils portent immédiatement ſur l'eſtomac, & ſur tout le bas-ventre, une peau d'agneau, le poil en-dedans, ou quelques autres analogues. Ils feront auſſi très-ſagement de porter des caleçons de peau, & même des bas, quand ils tranſpireront diffi-

cilement. Les femmes peuvent également doubler leurs corſets ou camiſoles, de peau ou de taffetas gommé; porter ſur la gorge des fourrures de cygnes, de lapin, &c. Elles doivent auſſi porter une peau ſur l'eſtomac, ſi elles digèrent mal; des caleçons & des bas de peau, ſi elles ont de la difficulté à tranſpirer. Cela n'empêche point de s'habiller auſſi élégamment qu'on le veut, en conſervant néanmoins aſſez de chaleur; parce que le cuir & les tiſſus gommés empêchent l'air extérieur de pénétrer juſqu'à la peau, & la chaleur du corps de ſe diſſiper.

10°. Combien la propreté influe ſur la ſanté. La propreté eſt une des précautions les plus néceſſaires pour que l'équilibre & la réciprocation qui doivent régner entre les ſolides & les fluides puiſſent ſubſiſter. En effet, nous ne pouvons nous bien porter qu'autant que la tranſpiration, fonction de la plus grande importance, ainſi que nous l'avons déja fait obſerver bien des fois,

s'exécute

s'exécute avec facilité. Or, quand nous manquons de propreté, nos pores se bouchent; & une partie des matières dont nos humeurs auroient dû se purger, se trouve retenue dans notre corps, où elle occasionne des maladies, soit en circulant avec la masse des fluides, & les altérant, soit en se fixant sur les viscères ou sur d'autres parties.

La propreté consiste à se laver & se mondifier; changer souvent de linge; à nettoyer & purifier soigneusement les appartemens qu'on habite; à les aérer, & n'y souffrir aucune mauvaise odeur; à renouveler souvent ses bas, ses souliers, & les autres vêtemens; à se peigner & se décrasser la tête; à se nettoyer les dents, se laver la bouche; à ne manger que des alimens proprement préparés; à laver & purifier les fruits, les légumes, & la plupart des autres substances qui servent de nourriture.

Quoique l'usage des bains soit devenu beaucoup plus commun qu'il ne l'étoit

chez nos aïeux, il s'en faut bien qu'il le ſoit ſuffiſamment pour qu'on ſoit exempt de toutes les maladies dont ils peuvent préſerver. Hors l'été, où tout le monde peut ſe baigner à peu de frais, il en coûte trop cher dans les autres ſaiſons pour prendre des bains chez les Etuviſtes, pour que l'uſage en ſoit général. Je ſuis ſurpris que dans un ſiècle éclairé comme le dix-huitième, où l'on manifeſte ſans ceſſe des traits de bienfaiſance, on n'ait pas cherché à procurer à l'humanité un ſecours ſi ſalutaire & ſi conforme aux vues de la nature. C'eſt cependant l'unique moyen de rendre l'uſage des bains général pour toutes les claſſes de citoyens : il faudroit au moins que l'édifice fût public, & qu'on n'eût qu'à pourvoir aux frais des baigneurs. De ſemblables établiſſemens devroient être au nombre de ceux dont les corps municipaux ſont chargés ; il ſeroit également avantageux qu'ils procuraſſent de l'eau pour l'extérieur que pour l'intérieur du corps.

Pour ſe convaincre de l'efficacité & de la ſalubrité des bains, il ne faut que jeter un coup-d'œil ſur les nations chez qui les bains ſont un article de religion, ou d'un uſage paſſé en habitude. Par exemple, les Turcs & les Péruviens qui ſe lavent & ſe baignent ſans ceſſe, ſont exempts du mal vénérien, & de preſque toutes les maladies cutanées. Ce n'eſt ni par le défaut de communication, ni par la bonté de l'air, qu'ils jouiſſent de cet avantage; ils traitent & commercent avec des nations qui ſont ſouillées de ce mal; & à l'égard de l'air, il y a pluſieurs contrées dont les habitans ſont auſſi-bien partagés.

Les autres articles de la propreté ne ſont pas moins eſſentiels. Si on ne ſe lave pas la bouche, ſi on ne nettoie pas les parties qui en ont beſoin, on s'expoſe à faire rentrer dans le ſang des matières à demi corrompues, qui ne ſauroient qu'y nuire. Il en eſt de même de la nourriture que l'on prend:

ſi elle n'eſt pas ſuffiſamment purifiée, elle porte dans la maſſe des humeurs, des principes étrangers dont les effets ſont toujours contraires. Les mêmes ſoins doivent avoir lieu pour les vêtemens : il faut ſur-tout renouveler ſouvent ſon linge, & tout ce qui touche immédiatement la peau, afin que les pores ne ſe bouchent pas, & que la tranſpiration ne ſoit point empêchée. Il convient auſſi que nos habitations ſoient fort propres, qu'il n'y règne aucune mauvaiſe odeur, & que l'air y ſoit ſouvent renouvelé.

11°. Il ne doit y avoir ni apathie ni véhémence dans l'exercice des paſſions. Nous ſommes formés de deux principes ; l'un moral, qui a rapport à notre ame ; & l'autre phyſique, qui a rapport à notre corps. De l'action réciproque de ces deux principes, il réſulte de grands mouvemens, tantôt gais, tantôt triſtes, tantôt violens, qu'on nomme paſſions. Elles doivent donc ſe diviſer en trois genres : celles

du premier ſont la joie, & tous les actes de plaiſirs ; celles du ſecond, ſont le chagrin, la crainte, la frayeur, &c. ; celles du troiſième, ſont la colère, la haine, &c. Les paſſions ſont pour ainſi dire la ſource du bien & du mal. Il eſt donc d'une grande conſéquence de les ſavoir bien gouverner pour le bonheur de la vie.

Il eſt de l'eſſence de l'homme d'avoir des paſſions. Nous en avons tous ; & celui qui n'en auroit pas, ſeroit un être manqué. N'agiſſant que d'après nos goûts & nos inclinations, qu'eſt-ce qui détermineroit nos mouvemens, ſi nos paſſions ne nous les faiſoient entreprendre ? L'individu de notre eſpèce le plus parfait, eſt celui chez qui les paſſions n'agiſſent que conformément à la volonté éclairée par la raiſon ; le plus vicieux de tous eſt celui qu'elles dominent entièrement, & qui ſe laiſſe entraîner par les mauvais comme par les bons penchans. Du régime des paſſions dépend donc notre bonheur ou notre

malheur : ſi nous ſavons les bien gouverner, nous ſommes heureux ; & malheureux, ſi nous nous ſoumettons à leur joug.

Les paſſions n'influent pas ſeulement ſur le bonheur moral ; elles affectent auſſi le corps en bien ou en mal, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal dirigées. Pour jouir de la ſanté, il faut que nous ſoyons continuellement en garde contre nos goûts & nos inclinations : ſi nous nous ſoumettons à leur empire, l'harmonie du corps eſt bientôt renverſée.

C'eſt ſur-tout pendant la digeſtion que nous devons être en garde contre nos paſſions. Ces ſecouſſes violentes agitent toutes les parties, mais principalement celles où ſe prépare la liqueur reſtaurante. D'ailleurs, comme c'eſt ſurtout à la tête, le ſiège de l'ame, qu'eſt le théâtre de leurs ſcènes, elles y retiennent les eſprits, & empêchent que ceux qui étoient deſtinés à d'autres parties n'y ſoient portés. Si on doit chercher à ſe contenir dans tous les temps, il

faut redoubler ses efforts pour y réussir pendant la digestion. On devroit aussi avoir l'attention de ne point annoncer de fâcheuses nouvelles, & de ne point causer de frayeur à ceux chez qui la digestion s'opère. Quelquefois on rend en badinant de bien mauvais services à ses meilleurs amis ; parce qu'on les connoît appréhensifs, on cherche à les surprendre, à leur causer des frayeurs qui ont souvent des suites fâcheuses. Le meilleur temps pour annoncer une mauvaise nouvelle, c'est lorsque l'estomac est vuide. Si l'impression en est fort vive, on donne un léger cordial, comme du vin & de l'eau, ou du café : on fait prendre ensuite un peu de nourriture, de celle sur-tout qui est la moins corruptible, mais en fort petite quantité : on l'augmente à mesure que l'impression s'efface. Quand elle est longue & difficile à passer, le meilleur parti est de faire un voyage. Le mouvement, le changement d'air & d'objets, viennent

à bout de ranimer, & de faire oublier la cauſe du chagrin.

C'eſt ſur-tout dans l'état de maladie, particulièrement dans les affections ſcorbutiques, qu'il faut être en garde contre les paſſions. Les principes du ſang y ſont altérés & déſunis; ce fluide eſt déja dénaturé & décompoſé. Si les affections de l'ame viennent à déranger la digeſtion, à faire paſſer de mauvais ſucs dans le torrent de la circulation, & à déſordonner les ſolides, le mal ne ſauroit manquer de s'accroître, & de devenir plus difficile à déraciner. Ainſi, ceux qui entourent de ſemblables malades, doivent bien prendre garde de commettre la moindre inadvertance capable de les affecter; & les malades doivent eux-mêmes être très-attentifs à ſe diſſiper, à éloigner tout ce qui les affecte déſagréablement, & à ne ſe pas trop livrer aux paſſions vives, leurs forces étant inſuffiſantes pour en ſupporter l'exercice. Après avoir indiqué

les précautions à obſerver dans le traitement des maladies ſcorbutiques ou putrides lentes, nous allons preſcrire les règles générales qu'on doit y garder.

Les moyens propres à détruire ce genre de mal ſont de deux eſpèces : les uns conſiſtent dans le choix de la nourriture, dans la manière de la prendre, & en général dans l'adminiſtration d'un bon régime : les autres, dans des remèdes ſimples ou compoſés. Ce ſont les premiers qui font ici la baſe du traitement ; les ſeconds ſont des auxiliaires dont on ne laiſſe pas de retirer beaucoup d'avantage ; mais ils ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi indiſpenſables que les autres.

Dans les affections ſcorbutiques, la nourriture doit-elle être animale, végétale ou combinée ? doit-elle être sèche ou humide ? doit-elle incraſſante ou délayante ? Les épiceries, les différens aſſaiſonnemens, les boiſſons fermentées, le thé, le café, le chocolat, y con-

viennent-ils, & jusqu'à quel point? Enfin, la nourriture doit-elle être froide ou chaude, cuite ou crue? C'est en discutant & décidant ces questions, qu'on pourra établir un bon régime.

1°. La nourriture doit-elle être animale, végétale, ou combinée; c'est-à-dire, participer de l'un & de l'autre règne? Les substances animales étant celles qui ont le plus de tendance à la corruption, il est évident que ce sont celles en même temps dont il faut user le moins dans l'affection scorbutique. D'un autre côté, les végétaux étant ou trop froids, ou pas assez substanciels pour des personnes accoutumées dès leur enfance à se nourrir également de productions tirées du règne animal & du végétal, on ne doit pas les soumettre entièrement au régime végétal, ou, si on y est quelquefois obligé, ce ne doit pas être pour long-temps. La nourriture des scorbutiques doit donc être partie animale, partie végétale, excepté dans certaines circonstances qui exigent la

privation totale de la viande. Mais il eſt bien important d'établir des règles qui déterminent la quantité & la qualité de cette dernière, & qui preſcrivent la manière de la prendre. Celle qui donne le moins de travail à l'eſtomac, qui porte peu d'ardeur dans le ſang, dont la préparation n'eſt point incendiaire, mérite ſans contredit la préférence : telle eſt en général la viande blanche rôtie & grillée, comme le veau, la volaille & le lapin. Le mouton, quoique du genre des viandes noires, convient dans les maladies ſcorbutiques : il contient un peu d'acide, qui le tempère & l'empêche d'enflammer comme les autres. Le gibier, & toutes les viandes faiſandées, ſont très-contraires : le principe alkalin y eſt déja à demi développé ; comment une nourriture ſemblable pourroit-elle être appropriée dans un cas de corruption & d'alkaleſcence ?

Parmi les ſubſtances animales, les poiſſons ſont les meilleurs dans la claſſe

de maladies dont il s'agit. D'abord, ils ſont légers & faciles à digérer. En ſecond lieu, ils contiennent une huile propre à lubréfier & à détendre les nerfs ; à rallier les parties intégrantes du ſang, en leur fourniſſant un principe aggrégatif, ou leur véritable phlogiſtique ; à rétablir la tranſpiration, à faciliter le cours des ſelles & des urines ; enfin, à mettre le ſang dans le cas de ſe purger & de ſe mondifier de tout ce qui lui eſt étranger. Tous les poiſſons ne ſont pas également bons : ceux dont la chair eſt groſſière & peſante, dont l'huile eſt craſſe & indigeſte, doivent être rejetés : ceux au contraire dont l'huile eſt ténue & légère, dont la chair eſt fondante, ſont à rechercher. La préparation la plus ſimple eſt la meilleure : ils ſont bons cuits dans l'eau, ou grillés avec des farces d'oſeille, de poirée & de cerfeuil, à la ſauſſe blanche, ou à l'huile & au vinaigre. Ils ſont très-appropriés de cette dernière manière : car, dans ce genre de

mal, on doit toujours avoir en vue de détendre les nerfs pour rétablir les ſécrétions & les excrétions, de rallier les principes du ſang & de faire ceſſer leur déſunion, qui conſtitue eſſentiellement le vice ſcorbutique. Le poiſſon frit convient auſſi, en y ajoutant un peu de vinaigre; mais les ſauſſes noires ſont nuiſibles. Les poiſſons de mer & d'eau douce ſont également ſalutaires, pourvu qu'ils n'aient été ni fumés ni ſalés. Il eſt clair qu'un trop grand uſage de ſel dans une eſpèce de mal où le ſang eſt en quelque façon réduit en ſaumure, ne ſauroit qu'être fort préjudiciable. Avant de finir l'article de la viande & du poiſſon, il eſt à propos de faire remarquer qu'il faut un peu de vinaigre avec toute eſpèce de nourriture animale, ne fût-ce que cinq à ſix gouttes : on en répand dans les ſauſſes, ou bien on y trempe la viande ou le poiſſon avant de les faire rôtir ou griller. Mais il convient de faire en même temps obſerver qu'on ne doit

point en abuſer, ſans quoi on refroidiroit l'eſtomac, on dérangeroit la digeſtion, on picoteroit les nerfs, on donneroit lieu à des coliques & à d'autres dérangemens.

Les ſubſtances végétales qui doivent ſervir à alimenter les ſcorbutiques, ſont preſque toutes celles que renferme le ſecond règne : cependant il en eſt quelques-unes qu'il faut excepter, & d'autres dont on doit uſer avec beaucoup de modération. Par exemple, les productions végétales qui ſont inflammables & diſpoſés à la putridité, comme les truffes & les champignons, ſont fort contraires ; celles qui ſont incraſſantes, agglutinatives & épaiſſiſſantes, telles que les farineux groſſiers, conviennent peu. Les légumes échauffans, comme le cardon d'Eſpagne, l'artichaut, l'aubergine, doivent être pris avec beaucoup de circonſpection. Il en eſt de même des plantes & des fruits acides : on ne doit en faire uſage que lorſqu'ils ſont bien mûrs, en petite

quantité, quoique ſouvent & avec des correctifs, de peur de déranger l'eſtomac en le refroidiſſant, & d'agacer les nerfs. Les meilleurs correctifs des fruits acides, ſont le ſucre, le vin & le lait. Les correctifs des plantes acides, telles que l'oſeille, ſont celles qui ſont fort douces, comme la laitue, la poirée, &c.

A ces exceptions & ces modifications près, on doit faire uſage de tous les légumes, des herbes & des fruits. La meilleure manière de préparer les légumes, conſiſte à les manger cuits à l'eau, & préparés à l'huile & au vinaigre; quelquefois auſſi à la ſauſſe blanche & à la friture, avec un peu de vinaigre. Il faut manger en ſalade tout ce qui en eſt ſuſceptible. Les fruits ſont fort ſalutaires après les repas ou dans leurs intervalles, mais il ne faut pas en abuſer. Les fruits fondans, comme les fraiſes, les ceriſes, le melon, la prune, la pêche, la poire, le raiſin, la pomme cuite, ſont ceux qu'on doit préférer.

C'eſt ici le lieu de dire notre ſentiment ſur le lait & les œufs, qui ſont des ſubſtances alimentaires du règne animal, dont les propriétés diffèrent de celles des viandes.

Le lait eſt une émulſion animale produite par les ſucs de la nourriture que prend la femelle qui le fournit, & une matière animale de la nature de la bile qui tient les parties onctueuſes, huileuſes & mucilagineuſes de ces mêmes ſucs en diſſolution. C'eſt un chyle qui n'a pas été converti en ſang, & qui s'eſt ſéparé de la maſſe des humeurs en enfilant les vaiſſeaux ſécrétoires des mamelles. Le lait eſt une liqueur à demi animaliſée, qui contient trois principes bien diſtincts; le beurre, qui eſt une huile concrète; le *caſéum*, ou la partie qui ſert à faire le fromage, laquelle eſt muqueuſe & mucilagineuſe; la ſéroſité, qui eſt du flegme chargé d'un peu de ſel. Ces trois parties conſtitutives du lait participent plus des ſubſtances végétales qui les fourniſſent, que des

viandes dont elles n'ont pas encore contracté les qualités : cependant on y reconnoît déja des propriétés qui dérivent du règne animal. Par exemple, le beurre eſt en partie huile & en partie graiſſe ; il acquiert même toutes les propriétés de cette dernière en vieilliſſant, & perd en même temps l'eſpèce de baume végétal qu'il contenoit dans ſa fraîcheur.

La bile, & les autres liqueurs diſſolvantes de la digeſtion, ſont ce qui donne au lait ſa couleur blanche, en combinant enſemble les différens principes, ſur-tout les corps gras dont il eſt formé. Nous avons dit plus haut que ces diſſolvans avoient la propriété de diſſoudre les matières graſſes, onctueuſes, huileuſes & mucilagineuſes, de les mélanger avec toutes ſortes de ſubſtances & de fluides, même avec l'eau. Cette mixtion a lieu dans la confection du lait. Les auxiliaires de la digeſtion diſſolvent les alimens & en extraient les ſucs, auxquels ils ſe joignent pour faire

une véritable émulſion qu'on appelle du chyle ; & du lait, ſi elle pénètre la ſubſtance des mamelles avant de ſubir la ſanguification. Il eſt évident qu'une pareille liqueur participe plus des alimens dont elle eſt tirée, que de la nature de l'animal qui la fournit ; mais néanmoins elle en a quelques caractères, puiſqu'il entre de la bile & d'autres matières animales dans ſa compoſition, qui ſont même ce qu'il y a de plus chaud & de plus alkalin dans les corps animés. Cette théorie de la confection du lait étoit néceſſaire pour faire comprendre que le lait ne convient pas autant dans les maladies purulentes & ſcorbutiques, qu'on ſe l'imagine ordinairement. Cette nourriture eſt chaude & active, capable par conſéquent d'agiter & d'enflammer. On en eſt ſi perſuadé, que, toutes les fois qu'on ſoupçonne de la fièvre ou des diſpoſitions à l'effervescence, on ne fait point prendre de lait, parce qu'il eſt d'une nature fermenteſcible.

Le lait ne convient en général, dans l'état morbifique, que lorſque la fibre eſt aſſez relâchée pour que cette liqueur active & balſamique puiſſe chaſſer, par la voie de la tranſpiration, tout ce qu'il y a d'impur dans les ſecondes voies. Si cette ſoupleſſe n'a pas lieu, le lait ne peut que faire du mal, ſur-tout dans des affections d'un caractère putride & alkalin, parce qu'il tire lui-même à l'alkaleſcence. Le lait doit être pris en bien petite quantité, & coupé d'eau ou de quelques infuſions émollientes, pour faire du bien dans les maladies ſcorbutiques, & généralement dans toutes celles où le ſyſtême nerveux eſt ſerré. Il n'en eſt pas de même de la partie ſéreuſe du lait, connue ſous le nom de petit-lait, qui eſt tempérante & rafraîchiſſante; ainſi que du caſéum ou du fromage, qui eſt également frais quand il n'a pas trop fermenté. Si l'eſtomac les ſupporte & les digère, on en peut faire uſage à diſcrétion.

Les œufs ſont compoſés de deux parties ; l'une blanchâtre & lymphatique, qui a quelque analogie avec le lait, quoique plus ſubſtancielle ; l'autre jaune, ſulfureuſe, & fort inflammable. C'eſt cette dernière qui renferme les parties organiques fournies par la femelle pour donner naiſſance à un nouvel être de ſon eſpèce. Ces parties ſont fort ardentes, & participent beaucoup de la nature de la bile & du foie de ſoufre. En effet, le jaune d'œuf a à peu près les mêmes propriétés ; comme eux, il eſt fort fétide quand il a ſubi la fermentation ; comme eux, il tache & noircit les métaux blancs ; comme eux, il agit ſur les matières graſſes qu'il fond & réſout.

Une ſemblable nourriture ne peut guère convenir dans les maladies putrides & purulentes : ce n'eſt qu'en la combinant avec des alimens frais & tempérans, qu'on peut en faire uſage pour aider la coction de ces derniers. Par exemple, les œufs qu'on mêle avec

les ſalades rafraîchiſſantes, comme celles de laitue, de mâches, de raiponces, de betteraves, ſervent à faire digérer ces végétaux. Les œufs qu'on emploie pour faire la préparation de pluſieurs autres alimens du même règne, réchauffent l'eſtomac & les autres viſcères digeſtifs, animent la digeſtion, & empêchent les végétaux de refroidir. D'après ce qui vient d'être dit ſur les qualités de la nourriture qui eſt appropriée dans les maladies ſcorbutiques, il réſulte qu'elle ne doit être ni trop animale, ni entièrement végétale, mais combinée & tirée des deux règnes qui fourniſſent les ſubſtances alimentaires; de manière néanmoins qu'elle ſoit beaucoup plus végétale qu'animale, afin de tempérer & d'adoucir ſuffiſamment.

2°. La nourriture doit-elle être sèche ou humide ? Les maladies qui proviennent de la fermentation ſont des effets du feu & de la chaleur. Les fibres y ſont tendues, & les humeurs appauvries. Il eſt vrai que l'éréthiſme des

nerfs ſe change quelquefois en relâchement, & donne lieu à l'hydropiſie, ainſi qu'aux autres maladies de la fibre relâchée, dans leſquelles il ſe trouve trop d'humidité; mais ce ſont des ſuites du vice ſcorbutique, & non les produits immédiats de la fermentation.

Tout le monde ſait que pour éteindre les incendies il faut avoir recours à l'eau. La fermentation eſt un feu inviſible, qui demande le même ſecours que le feu élémentaire. Il ne faut pas cependant ſurcharger les viſcères de boiſſons aqueuſes dans les affections purulentes & ſcorbutiques; ce ſeroit s'expoſer à les mettre hors d'état d'agir, & aggraver le mal : on doit au contraire humecter & tempérer peu à peu, faire paſſer autant qu'il eſt poſſible le principe détendant avec les alimens mêmes, afin d'élaborer un chyle fluide & propre à éteindre la fermentation. La nourriture des perſonnes affectées du vice ſcorbutique doit donc être humectante.

3°. Doit-elle être incraſſante ou délayante ? Dès qu'il convient qu'elle ſoit humide & aqueuſe, il doit convenir de même qu'elle ſoit délayante. En effet, une nourriture craſſe & épaiſſe ne ſerviroit qu'à rendre le cours de la bile & des ſelles difficile, à mettre des entraves à l'écoulement des urines & à la tranſpiration. Les fluides ſe renouvelleroient alors avec moins de promptitude ; ils croupiroient, & ſubiroient un mouvement ſpontanée qui développeroit du pus ou des matières purulentes. D'après ces principes, on peut avancer que les farineux ne ſont pas fort appropriés dans les affections ſcorbutiques. Outre qu'ils ralentiſſent les ſécrétions & les excrétions, ils donnent un chyle épais dont les principes n'ont point de liaiſon. Ce chyle produit un ſang grainé ou grumelé & filandreux, qui s'arrête facilement dans les vaiſſeaux capillaires, où il cauſe des embarras. Le ſang qui réſulte des ſucs des farineux, manque du principe ag-

grégatif qui forme le lien & la cohésion des autres. Ce principe est, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le baume ou le phlogistique du sang. Quand on parviendroit à donner ce principe aux farineux par les assaisonnemens, il n'en seroit pas moins vrai qu'ils feroient un chyle & un sang trop crasse. Ainsi, les scorbutiques doivent en faire rarement usage.

4°. Les épiceries & les autres assaisonnemens, les boissons fermentées, le thé, le café & le chocolat, conviennent-ils dans le traitement des maladies dont il s'agit ? Les épiceries, & la plupart des assaisonnemens, sont des substances incendiaires, qui ne sauroient être indiquées dans des maladies de feu. Celles qui contiennent des esprits ardens & des huiles essentielles, sont sur-tout fort contraires, ainsi que les stimulans qui agissent par le principe salin & les aromatiques. Je ne prétends pas insinuer par-là qu'il faille entièrement proscrire le sel, & les

autres

autres ingrédiens dont on se sert pour relever les saveurs : accoutumé à leur usage, on ne sentiroit aucun goût pour des alimens insipides ; & le mal qui résulteroit du défaut de nutrition, seroit plus grand que celui auquel l'usage modéré du sel & des autres assaisonnemens peut donner lieu. Ce qui doit en général servir à relever la saveur des alimens dans les affections purulentes & scorbutiques, c'est le vinaigre & les autres acides. Ces antiputrides se marient merveilleusement bien avec les matières alkalines, & forment avec elles des neutralisations qui les dépouillent de leurs plus pernicieuses qualités ; mais on doit employer les acides avec beaucoup de modération, sans quoi ils refroidiroient la digestion, irriteroient le genre nerveux, causeroient des coliques & d'autres désordres. Un autre assaisonnement qui convient quelquefois, sur-tout lorsque la nature est foible, & qu'elle a besoin de secours pour jeter à la

peau les matières purulentes qui cherchent à ſe dépoſer à l'intérieur, c'eſt la moutarde, & les autres ſubſtances végétales qui renferment de l'alkali volatil, comme le creſſon, l'oignon, le porreau, & toutes les plantes âcres de la claſſe des crucifères. Il ne faut pas en abuſer, car on s'expoſeroit à éréthiſer les nerfs & à enflammer le ſang; mais cet aſſaiſonnement, employé avec précaution, rétablit le ton des nerfs par une légère titillation, & chaſſe les miaſmes putrides à la circonférence, en accélérant la circulation des liqueurs.

Je ne prétends pas inſinuer que les vraies épiceries, telles que la canelle, la muſcade, le gérofle, l'écorce de citron, d'orange, & les autres aromates, ſoient toujours contraires dans les affections ſcorbutiques. Je ſais très-bien qu'il y a des cas où la foibleſſe & l'inaction des fibres demandent ce ſecours; mais on ne doit les employer que dans ces ſortes de circonſtances, encore faut-il en uſer avec la plus grande cir-

conſpection, & à la plus petite doſe poſſible.

Les boiſſons fermentées récentes ſont propres à ſeconder le rétabliſſement des ſcorbutiques. Autant les boiſſons de ce genre, qui ſont fortes & anciennes, ſont nuiſibles, autant celles qui ſont douces & fraîches ſont appropriées. Ces dernières poſſèdent encore le principe muqueux & agrégatif, qui a la propriété d'entretenir l'union des principes du ſang : les autres l'ont perdu ; & le principe ardent y étant entièrement développé & à découvert, elles deſſèchent, corrodent & raccorniſſent les nerfs.

Les boiſſons fermentées qui méritent la préférence ſont le cidre & la bière, qui ne ſont ni âpres ni ardens, les vins huileux & acidules. Les vins généreux, communément appelés vins de liqueurs, tels que la plupart de ceux d'Eſpagne, de Portugal, ceux de France de ce genre, comme les vins du Languedoc, du Rouſſillon, de Bourgogne, ceux d'Italie

& du Levant, ceux des isles Asiatiques, &c. conviennent rarement dans cette classe de maladies. On ne doit s'en servir, comme des épiceries & des autres cordiaux, que lorsque le ressort des solides a besoin d'être réveillé. Les boissons fraîches doivent, au contraire, faire partie de la subsistance; encore convient-il de les tremper d'un quart, d'un tiers ou d'une moitié d'eau, & même quelquefois d'une plus grande quantité.

Le café, le thé & le chocolat, sont du nombre des choses qui sont contre-indiquées dans les maladies qui proviennent de l'alkalescence des humeurs; mais qui cependant peuvent faire du bien, & être nécessaires dans certaines positions. Le café est un amer tonique & échauffant. Le thé est un vulnéraire balsamique qui raréfie aussi les humeurs. Le chocolat est à la vérité une véritable nourriture, mais une nourriture amère & incendiaire, principalement par le sucre & les autres épiceries

qui entrent dans ſa compoſition. Un aliment ſemblable ne ſauroit guères convenir dans les affections purulentes, où il faut continuellement chercher à tempérer, à adoucir & à rafraîchir. Ce n'eſt que dans des momens de foibleſſe & d'épuiſement qu'on peut y avoir recours; encore convient-il d'uſer alors de chocolat léger, comme de celui qu'on appelle vulgairement chocolat de ſanté. Le thé eſt moins contraire, en ce qu'il eſt apéritif & ſudorifique; mais il doit être très-foible, & adouci avec un peu de lait, pour qu'il n'agite pas trop & ne criſpe point les nerfs. Cependant ſon uſage doit être rare; car il finiroit par tendre & criſper le genre nerveux. Le café eſt le plus contraire des trois dans ces ſortes d'affections; il brûle & déphlogiſtique le ſang, deſſèche & raccornit les nerfs, par conſéquent il cauſe l'affection ſcorbutique. Il vaut infiniment mieux faire uſage de quelque vin de liqueur de bonne qualité, ſur-tout de celui de Rota, d'Ali-

cante, des Canaries, de Chypre, de Malvoisie, de Madère, &c., lorsqu'on a besoin de cordiaux & de fortifians, que de prendre du café. Ces vins, en corroborant les viscères, chassent les principes nuisibles à la peau : il ne faut pas néanmoins s'y accoutumer, de manière qu'on soit nécessité à en prendre tous les jours. Le temps le plus favorable est le matin à jeun en se levant : par ce moyen, on soutient la chaleur du lit, & on entretient la transpiration. C'est pendant l'hiver, dans les temps humides, dans les saisons ou les pays froids, qu'ils conviennent sur-tout.

5°. La nourriture doit-elle être froide ou chaude, cuite ou crue ? Il faut distinguer deux sortes de chaleur dans nos alimens : la première est celle qu'ils tiennent d'eux-mêmes, & qui est dans leur essence : la seconde est factice, & leur est communiquée par le feu auquel on les soumet pour les amollir, les préparer. La première espèce de chaleur est contraire, puisque ce qui est

d'une nature chaude eſt, en général, propre à engendrer le ſcorbut & la purulence des humeurs, qui ſont des effets du feu. La ſeconde ne l'eſt pas quand elle ne fait qu'entretenir la chaleur naturelle du corps ; mais ſi elle étoit portée au point de deſſécher les ſolides, d'agiter & d'appauvrir les fluides, on pourroit la mettre au rang des cauſes qui déterminent la fermentation & l'alkaleſcence, par conſéquent l'affection ſcorbutique.

Cependant on peut hardiment avancer que notre manière de vivre eſt évidemment trop artificielle. La nature paroît nous avoir fait, comme la plupart des animaux, pour vivre d'herbes, de légumes, de racines, de fruits, de poiſſons, de volatiles, de quadrupèdes, &c. : elle nous a donné, comme à eux, la force de digérer toutes ces ſubſtances alimentaires ſans le ſecours du feu, pourvu que nous nous y accoutumions dès l'enfance, & que nous nous livrions ſuffiſamment au travail &

à l'exercice. C'eſt l'état de ſociété, & conſéquemment l'état de pareſſe pour ceux qui ne ſont pas obligés de ſe mouvoir pour vivre, qui a introduit l'uſage de cuire la plupart des alimens; on a ſenti que lorſqu'on n'agiſſoit pas aſſez pour les digérer crus, il falloit les ſoumettre à l'action du feu, & leur faire ſubir un principe de digeſtion. Cette manière de vivre a été par la ſuite adoptée par ceux qui travaillent & s'exercent, comme par ceux qui mènent une vie oiſive & ſédentaire; de ſorte qu'elle eſt devenue générale dans la ſociété.

Quoique nous agiſſions conformément aux intentions de la nature, quand nous attendriſſons par le feu ceux de nos alimens qui ſont trop durs, quand nous dépouillons de leur crudité les fruits & les légumes trop acerbes par le même moyen, quand nous diſſolvons les matières graſſes, & que nous les mettons en état d'être pénétrées par les ſucs auxiliaires de la digeſtion, il eſt néanmoins très-vrai que nous abuſons de ce

ſecours. En effet, nous étendons cette pratique juſqu'aux fruits & aux herbes les plus faciles à digérer, & nous la rendons pour ainſi dire générale. Il arrive de-là que nous affoibliſſons l'eſtomac & les autres viſcères digeſtifs, par la raiſon que, moins on fait travailler une partie, moins elle a de force. Cet inconvénient n'eſt pas le plus grand. En faiſant ſubir à preſque tous nos alimens l'action du feu, nous les dépouillons des principes tempérans & réfrigérans dont nous avons continuellement beſoin, pour empêcher notre ſang de s'échauffer & de fermenter; nous introduiſons dans notre corps une grande quantité de matière ignée, étrangère aux ſubſtances dont nous nous nourriſſons; nous portons par-là le déſordre & l'agitation dans les fluides & ſur les ſolides; nous faiſons éprouver de la fermentation aux premiers; nous privons les ſeconds de leur propriété élaſtique, en les deſſéchant & les brûlant; nous faiſons germer des prin-

cipes putrides, & nous donnons naiſſance à l'affection ſcorbutique. Pour ramener les choſes au but de la nature, il faudroit donc manger la plupart des fruits ſans les faire cuire, les herbes potagères en ſalade, ainſi que les légumes, après les avoir ſoumis à l'action du feu & les avoir laiſſé refroidir. Les viandes, ſur-tout les blanches, préparées de cette manière, ſont auſſi fort ſalutaires. On devroit s'abſtenir de manger tant de ſoupe, de viande en ragoûts, aſſaiſonnée avec ce qu'il y a de plus échauffant; cette nourriture porte l'ardeur & développe l'alkaleſcence dans l'économie animale. Ces précautions ſeroient ſur-tout eſſentielles à l'égard de ceux qui ont déja contracté le vice ſcorbutique; ce ſeroit le moyen d'empêcher le ſang de ſe décompoſer, & de ſe déphlogiſtiquer davantage. En mangeant les herbes & les légumes en ſalade, les fruits dans leur maturité & ſans cuiſſon, on parviendroit à tempérer les humeurs, à humecter & régé-

nérer pour ainſi dire les ſolides ; on rétabliroit avec le principe huileux le baume du ſang ; on éteindroit la putridité avec le vinaigre & les ſucs acides; on arrêteroit en même temps l'élaboration du pus & des autres matières alkalines, & on feroit ceſſer le ſcorbut.

Il nous reſte à parler des remèdes. Cet article ſera le plus court, tant parce que réellement il en faut peu dans ce genre de maladies, que par la raiſon qu'il faudroit les détailler toutes, pour preſcrire ceux qui conviennent à chacune d'elles. En traitant du ſcorbut en général, on ne peut que faire mention des remèdes généraux.

La ſaignée & les purgatifs, qui ſont les ſecours les plus uſités dans les autres maladies, ne conviennent nullement dans celles-ci; il faut des complications ou des accidens étrangers au mal principal pour les employer, & ce ne doit être qu'avec toutes les précautions imaginables. La ſaignée ne ſauroit que diminuer la chaleur naturelle & affoi-

blir l'action des nerfs ; ce qui forme une cause de scorbut & de purulence. Les purgatifs irritent, tendent & crispent les nerfs, qui, à leur tour, agitent, échauffent & brûlent le sang. Ils tombent ensuite dans l'atonie ; la fermentation s'empare alors des humeurs, & les déprave d'autant plus facilement, qu'elles ont été échauffées, raréfiées, & disposées à la corruption.

Les autres secours d'importance, qui produisent dans certains cas des effets merveilleux, tels que sont les fondans, les toniques, les sudorifiques, &c. ne réussissent pas mieux dans les affections scorbutiques : ils ne font que désunir & dissoudre de plus en plus la masse des humeurs, agiter, ébranler & irriter les solides. Les seuls remèdes qui conviennent réellement dans ce genre de mal, sont les émolliens, les adoucissans, quelques légers détersifs, & les apéritifs frais. On parvient, par leur secours, à restituer aux solides leur flexibilité, à rallier les principes du sang, à régé-

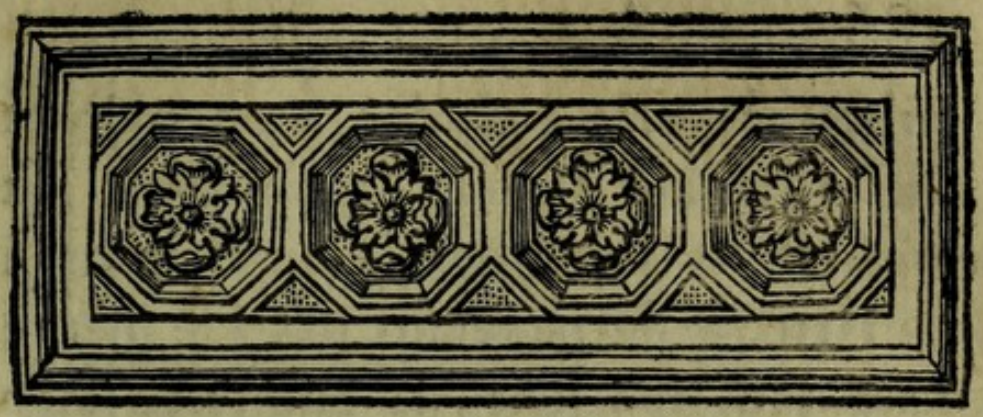
nérer ce fluide, & à lui rendre toutes ſes qualités. L'eſſence du ſcorbut conſiſte dans la décompoſition, l'altération & la dépravation des fluides, qui irritent & déſordonnent les ſolides. Or, ce qui eſt propre à rétablir les uns & les autres dans leur état primitif, doit néceſſairement faire ceſſer ce mal. Les émolliens & les adouciſſans tendent à cette fin, en ce qu'ils rendent au ſang le principe agrégatif qui lie tous les autres : c'eſt ce que nous avons appelé, dans le cours de cet Ouvrage, ſon baume & ſon phlogiſtique. On doit auſſi adminiſtrer quelques remèdes compoſés, dans le traitement des maladies purulentes & ſcorbutiques ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en faire l'énumération. Comme je l'ai dit plus haut, on ne ſauroit détailler le traitement de cette eſpèce de mal, ſans analyſer les différens accidens auxquels il donne lieu. En général, on doit s'attacher à adoucir les fluides & à détendre les ſolides.

Il y a deux points de vue eſſentiels à remplir : le premier conſiſte à rendre au ſang le principe balſamique & agrégatif qu'il a perdu en partie : le ſecond, à empêcher que ce principe ne ſe volatiliſe & ne ſe perde de nouveau. Les huileux & les mucilagineux rempliſſent le premier objet ; les humectans & les tempérans, les acides, les acidules, &c. rempliſſent le ſecond.

Je vais finir les généralités du traitement des maladies purulentes & ſcorbutiques, par une remarque bien importante ; c'eſt qu'il faut avoir l'attention de ne jamais ſe charger l'eſtomac, mais de prendre ſouvent de la nourriture ſolide ou fluide. Dans ces ſortes de cas, on doit déjeûner, dîner, goûter & ſouper, légèrement à la vérité, de manière que la digeſtion ne ſe trouve jamais interrompue, & que les derniers alimens faſſent place à temps aux nouveaux : c'eſt l'unique moyen d'empêcher qu'il ne ſe développe de la putréfaction ; car, en faiſant ſuccéder

aſſez rapidement la nourriture ſans s'en ſurcharger, on ne s'expoſe pas à lui faire ſubir un mouvement inteſtin ou ſpontanée.

Il eſt clair que pour que cette marche rapide puiſſe avoir lieu dans les premières voies, il eſt indiſpenſable que la nourriture ſoit fraîche, tempérante, humectante, légère, & peu copieuſe, ſans quoi il ſe dégageroit de la fermentation & de la chaleur, qui fixeroient la maſſe alimentaire aux parois de l'eſtomac & des inteſtins.



ANALYSE
DU
SCORBUT DE MER.

L'ÉPOQUE d'une guerre maritime, qui fait périr beaucoup plus de monde par le ſcorbut que par les armes, ſeroit bien favorable pour analyſer exactement cette maladie, indiquer les moyens de s'en préſerver, & apprendre à la détruire quand elle s'eſt engendrée. Celui qui y parviendroit dans une telle circonſtance, rendroit un ſervice bien important à l'humanité.

Quoique je ſente toute l'étendue & toute la difficulté d'une pareille entre-

prise, je vais hasarder mon opinion sur le scorbut de mer, après avoir fait mes efforts pour faire connoître celui de terre. Si je ne réussis pas à le mettre dans tout son jour, la pureté de mon intention ne pourra manquer de rendre mon travail agréable aux personnes qui aiment véritablement leurs semblables, & qui tiennent compte des peines qu'on se donne pour affranchir le genre humain de ses misères.

Le scorbut de mer ne diffère que par ses causes du scorbut de terre : il consiste, comme ce dernier, dans une désunion, une altération & une décomposition des principes du sang. Ses effets sont à peu près les mêmes; ce sont des taches sur le corps, des gales, des croûtes, des dartres, des érysipèles, des engorgemens lymphatiques, des abcès, des plaies, des ulcères, &c.; à l'intérieur, des embarras, des obstructions, des dépôts, des épanchemens, des phthisies, des fistules & des ulcérations de tous les genres; des maux de

nerfs, des douleurs vagues, la goutte, le rhumatiſme, les affections des os, même la carie. Enfin, cette eſpèce de ſcorbut eſt une hydre qui varie ſes formes à l'infini, & ſe préſente ſous toute ſorte d'aſpects, ainſi que la précédente.

Ici, comme dans le ſcorbut de terre, on reconnoît l'impreſſion d'un vice ou humeur étrangère, qui ne peut être que le produit d'un mouvement fermentatif. Cet être contre nature déprave les fluides & ronge les ſolides. Examinons les cauſes qui lui donnent naiſſance, & tâchons de ſaiſir leur manière d'opérer tant de dérangemens, afin de pouvoir les prévenir, ou y remédier s'ils exiſtent déja.

Les cauſes du ſcorbut muriatique, ſont 1°. la malpropreté à laquelle les matelots ſont fort ſujets; 2°. le défaut d'action & de mouvement, du moins dans bien des inſtans; 3°. le défaut de tranſpiration inſenſible; 4°. les mauvaiſes qualités de la nourriture, tant fluide que ſolide; 5°. les vices de l'air

qu'on reſpire dans les vaiſſeaux ; 6°. le défaut de ſociété, ou du moins de la ſociété naturelle à l'homme, & la triſteſſe qui s'enſuit.

1°. Le défaut de propreté. Les gens d'équipage ſont en général fort mal pourvus de linge, & cependant ils en ont le plus grand beſoin. Notre corps exhale ſans ceſſe, en mer comme à terre, les principes aqueux, ſalins, huileux, terreſtres, &c. provenans des vieilles humeurs qui ont été décompoſées par le frottement. Si on n'a pas ſoin de tenir les pores ouverts par la propreté de la peau, pour que ces principes devenus étrangers à l'économie puiſſent trouver une iſſue à meſure qu'ils ſe ſéparent, on les force à ſéjourner, & même à reſter dans la maſſe des fluides, qu'ils corrompent en lui communiquant un germe de putridité. Le moyen de prévenir cet inconvénient, conſiſte à changer ſouvent de linge, & à ſe laver tout le corps avec une éponge imbibée d'eau douce : car, l'eau de mer étant ſaturée

de ſel, criſpe les houppes nerveuſes par ſes pointes ſalines, diminue par-là le calibre des vaiſſeaux, & rend dès-lors la tranſpiration plus difficile.

Les matelots ont ordinairement deux ou trois mauvaiſes chemiſes qu'ils lavent une fois par mois, ou au plus une fois en quinze jours, dans l'eau de la mer. Ils n'ont point pour la plupart des draps de lit dans leurs hamachs, où ils couchent enveloppés dans leurs vêtemens ſur un matelas fort ſale. Les pieds & les jambes ne ſont aucunement garantis de la malpropreté par leurs chemiſes; auſſi ces parties ſont-elles les premières attaquées pour l'ordinaire. Le reſte du corps n'eſt guère plus à l'abri de l'ordure que les extrémités inférieures. En effet, une chemiſe ſale, ou lavée dans de l'eau chargée de ſel dont elle reſte empreinte, n'eſt pas fort propre à mondifier la peau, à tenir les pores ouverts, & à entretenir la tranſpiration. Pendant qu'on ne réformera pas ce mauvais uſage, il eſt donc

à préſumer qu'il y aura du ſcorbut muriatique. Voici, à ce qui me ſemble, le changement qu'on pourroit faire à ce ſujet.

Il s'agiroit de faire chauffer de l'eau douce dans de grandes chaudières, deux ou trois fois la ſemaine ; d'en délivrer environ une pinte à chaque homme, pour s'en bien étuver & laver tout le corps avec une éponge, & s'eſſuyer enſuite avec un linge, ou un morceau de flanelle qui ſeroit encore meilleure, parce que la laine eſt plus propre à réchauffer les papilles nerveuſes & à réveiller le ton des nerfs, qui ſont plus diſpoſés à tomber dans l'affaiſſement en mer qu'à terre. Quand on navigue dans des climats chauds, on eſt diſpenſé de faire chauffer l'eau. Pour que cette pratique fût fidèlement obſervée, le Chirurgien major, ou un autre Officier, ſeroit prépoſé pour y veiller attentivement. Je penſe qu'il conviendroit auſſi de faire porter aux gens d'équipage un gilllet de peau de mouton, ou d'un autre

animal, ſous leur chemiſe, & un caleçon ſemblable, afin que les pointes ſalines qui reſtent dans leur linge après qu'il a été lavé dans l'eau de la mer, ne puſſent pas irriter les houppes nerveuſes de la peau & rétrécir les pores. Je ſuis perſuadé qu'en adoptant cette méthode, & en les forçant à changer de bas au moins une fois la ſemaine, on viendroit à bout de rendre leur corps tranſpirable, & de prévenir bien des accidens ſcorbutiques. Tout conſiſteroit à fixer l'équipage d'un matelot comme l'eſt celui d'un ſoldat, & de le faire inſpecter à l'entrée du vaiſſeau.

2°. Le défaut d'action & de mouvement dans certains inſtans. Les matelots ſont excédés de fatigue dans bien des momens, par exemple, dans les gros temps, dans les tempêtes, dans les combats, lorſque les vents ſont contraires; mais il s'en trouve beaucoup d'autres où ils n'ont preſque rien à faire, comme dans les temps calmes, quand les vents ſont favorables, &

qu'on fait beaucoup de chemin ſans rien changer dans les manœuvres. Il eſt certain que, dans le premier cas, les gens d'équipage travaillent beaucoup ; mais en revanche, ils n'ont preſque rien à faire dans le ſecond, & ils reſtent conſtamment aſſis ou couchés. Il eſt cependant vrai qu'on leur donne alors à faire des cordages, & quelques autres ouvrages analogues aux beſoins du vaiſſeau ; mais ces ouvrages ne les exercent point aſſez, & ils n'ont pas beſoin, pour l'ordinaire, de s'agiter, d'aller & de venir, pour remplir leurs tâches.

Cependant des hommes qui, dans certains inſtans, ſont livrés à des travaux pénibles, ne ſauroient reſter longtemps dans une inaction totale, ou dans une eſpèce de repos, ſans qu'il en réſulte des préjudices pour leur ſanté. Il faut qu'il y ait de la régularité dans le cours des fluides & dans l'action des ſolides : ſi leur mouvement réciproque eſt forcé dans des momens, & preſque

nul

nul dans d'autres, ces alternatives, d'une extrémité à l'autre, renverſent l'ordre phyſique, & donnent lieu à divers accidens. Les fluides ſont très-diſpoſés à ſubir un mouvement de fermentation, quand, après avoir été vivement agités, ils tombent tout-à-coup dans une eſpèce de ſtagnation ; parce qu'ayant été échauffés, raréfiés & appauvris, ils tendent naturellement à l'alkaleſcence. Ce mouvement inteſtin achève de les corrompre & de les diſſoudre.

Les gens accoutumés à travailler n'ont point contracté, comme ceux qui ſont dans le cas contraire, l'habitude de ſe livrer à un exercice volontaire, qui ſupplée au travail & ſe renouvelle tant qu'on le veut. On voit les Officiers ſe promener ſur le pont quand le temps le permet, & ſur-tout dans les calmes, parce qu'ils ſentent qu'alors, leur corps n'étant point agité par les mouvemens du vaiſſeau, ils ont doublement beſoin de ſe livrer à l'exercice volontaire.

Mais les matelots ne ſe promènent jamais ; ils s'imaginent qu'il ſuffit de ſe mouvoir quand le travail le demande.

Cet abus eſt du nombre de ceux qu'il conviendroit de réformer. Quand il règne des calmes qui durent un certain eſpace de temps, ou que le vaiſſeau vogue à l'aide d'un vent favorable, ſans qu'il faille manœuvrer pour ainſi dire, on peut exercer les matelots de différentes manières : on fait l'exercice de l'artillerie, on répète les ſignaux, on monte & on deſcend les ancres, ou bien on a de petits moulins ſur les vaiſſeaux pour moudre du bled : on peut auſſi les faire promener ſur l'avant les uns après les autres ; on parviendroit par-là à empêcher les humeurs de croupir, de fermenter, de ſe décompoſer, & d'engendrer le ſcorbut.

3°. Le défaut de tranſpiration inſenſible. La tranſpiration qui ſe fait ſans que nous nous en appercevions, eſt plus abondante & meilleure que celle que nous éprouvons quand nous nous

livrons à des travaux ou à des exercices pénibles. Après les fortes ſueurs dont ils ſont ſuivis, nous nous trouvons affoiblis, fatigués, affaiſſés, & nous ſommes quelque temps ſans rien perdre par la peau. Cette interruption eſt dangereuſe, en ce qu'elle ſuſpend une fonction eſſentielle, & retient des principes étrangers, faits pour être chaſſés au dehors à meſure qu'ils ſe dégagent. La tranſpiration inſenſible ne s'arrête point de cette manière; elle purge ſans ceſſe le ſang de tout ce qui lui devient nuiſible, entretient l'ordre & conſerve l'équilibre.

Faiſons l'application de ces principes aux hommes qui ſont ſur les vaiſſeaux; nous verrons que dans certains temps ils ſont livrés à de forts travaux qui ſont ſuivis de copieuſes tranſpirations; & que dans d'autres ils ſont dans une telle inaction, que la tranſpiration inſenſible ne s'exécute pas même comme il faut. Ces deux extrêmes ſont également contraires: le premier appauvrit

les fluides, & donne lieu à un relâchement dont l'affection ſcorbutique eſt la ſuite : le ſecond retient dans le ſang des principes étrangers qui y développent de la fermentation, & engendrent le même mal.

Le moyen de rendre la tranſpiration uniforme chez les gens de mer, & de l'empêcher de s'arrêter, conſiſte à remédier à leur mal-propreté, & à leur créer des exercices quand ils manquent de travail : ils auront à la vérité de fortes ſueurs dans les grandes fatigues; mais il ne s'enſuivra rien de fâcheux, s'ils ont l'attention de ſe vêtir & de ſe couvrir immédiatement après, s'ils prennent un verre de vin ou de quelque autre boiſſon fermentée.

4°. Les mauvaiſes qualités de la nourriture, tant fluide que ſolide. L'article, ſans contredit, le plus eſſentiel à la conſervation de la ſanté, eſt une nourriture appropriée, qui donne des ſucs analogues à ceux qu'on perd, & qui répare en proportion de ce qu'on diſ-

ſipe. Il s'en faut bien que celle des matelots ait les qualités requiſes pour opérer une bonne nutrition : elle conſiſte dans du biſcuit bien ſec, qui eſt une eſpèce de *caput mortuum* de la farine du bled dont il eſt formé, & qui ne contient preſque pas de parties nutritives ; en viande & poiſſon ſalé, en fèves, haricots, & autres farineux ſecs & groſſiers ; en vin ou autre boiſſon fermentée de la plus inférieure qualité, & le plus ſouvent en eau de vie ou eſprit ardent qui brûle, deſſèche & racornit.

Le biſcuit eſt une eſpèce d'éponge qu'on fait entrer dans le corps des matelots pour abſorber leur boiſſon, dilater l'eſtomac & les inteſtins, qui, ſans cela, s'affaiſſeroient & rendroient l'aſcenſion du chyle impoſſible dans les ſecondes voies, parce que l'ouverture des veines lactées ſe trouveroit fermée. C'eſt, en quelque façon, un corps étranger dont on ſe ſert pour faire

paſſer une nourriture preſque entiérement fluide & preſque toujours ſpiritueuſe, qui, ſans cette précaution, brûleroit & deſſécheroit encore bien plus qu'elle ne fait. Cette ſubſtance sèche contient une bien petite quantité de ſucs nourriciers.

On ne ſauroit diſconvenir que la viande & le poiſſon ſalé ne ſoient une mauvaiſe nourriture quand on en uſe long-temps. Le corps muqueux qu'elle contient eſt rance & âcre; le chyle qui s'en élabore n'eſt donc qu'une eſpèce d'huile empyreumatique ſaturée de ſel. De pareils ſucs ne ſont guères propres à réparer les pertes, & à fournir un mucilage capable de lubréfier les parties qui en ont beſoin. D'un côté, la partie ſaline ſtimule & aiguillonne les nerfs, fatigue leur ton, & les fait tomber dans l'atonie; de l'autre, l'huile rance ne rend point au ſang ſon baume & ſon phlogiſtique, qu'il ne ceſſe de perdre par les différentes actions de la

vie, & que l'impreſſion des pointes ſalines ſur les fibres nerveuſes fait même évaporer plus promptement.

Les fèves, les haricots, & autres farineux groſſiers qui font partie de la ſubſiſtance des équipages des vaiſſeaux, ne produiſent guère de meilleurs ſucs, quand on les mange ſans addition d'huile, de beurre, de graiſſe ou d'autres ſubſtances onctueuſes, que les viandes & le poiſſon ſalés. Ces alimens ne renferment pour ainſi dire que des parties terreuſes qui vont former des flocons ou globules dans le ſang, ou d'autres corps étrangers, & hâter ſa décompoſition quand ils ne ſont pas délayés dans un véhicule onctueux ou huileux. Toutes les fois que cette condition a lieu, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont mariés avec un corps gras, ils font une fort bonne nourriture. Leur principe terreſtre, mêlé & délayé avec un phlogiſtique quelconque, forme une mixte qui a les qualités néceſſaires pour bien alimenter & remplacer les déperditions;

mais, ſans cette incorporation, ils fatiguent les viſcères ſans preſque rien fournir de ſubſtantiel. Les matelots mangent les farineux ſans aucune préparation, & ſouvent même ſans une coction ſuffiſante. Cette nourriture groſſière & venteuſe obſtrue les conduits, gonfle les viſcères, & donne du chyle dénué de parties balſamiques, qui, bien loin de fournir au ſang le principe d'agrégation qui lie les autres, diſpoſe au contraire ce fluide à ſe décompoſer, en interpoſant dans ſes réſervoirs de petites maſſes déſunies. D'ailleurs, le réſidu des farineux eſt ſi dur & ſi groſſier, que l'expulſion en eſt fort difficile, & qu'il fait lentement place à une nouvelle nourriture, d'autant plus qu'il s'en dégage beaucoup d'air qui diſtend les inteſtins, & affoiblit leur mouvement ſpiral ou périſtaltique.

La boiſſon de la claſſe des gens de mer les plus à plaindre, conſiſte en vin ou autres liqueurs fermentées de la plus mauvaiſe qualité, & plus ſouvent

encore en eſprit ardent & en eau vermineuſe à demi corrompue. Les matelots ne ſont pas mieux traités du côté de la nourriture liquide, que de celui de la ſolide ou conſiſtante. Ce qu'il y a de moins cher, & par conſéquent de plus inférieure qualité, eſt aſſez bon pour eux. Je ne les enviſagerois pas comme fort à plaindre, ſi on ſe contentoit de leur donner du vin, de la bière, du cidre, de l'hydromel, âpres & rapeux; mais l'artifice dont on ſe ſert pour leur donner des forces momentanées & du courage, qui leur fait tout entreprendre aux dépens de leur conſtitution, les rend tout-à-fait dignes de pitié. Cet artifice eſt l'eau de vie qui, en faiſant vibrer fortement les nerfs par les parties ignées qu'elle renferme, les deſſèche & détruit leur reſſort. Cette boiſſon produit à peu près le même effet ſur les hommes, que le vin dont on nourrit un cheval pour lui faire faire plus de chemin. Dans l'un & l'autre cas, une nourriture chaude

& active fait produire plus de mouvement que la nature n'en permet. L'eau de vie, quoique pernicieuſe à tout le monde, l'eſt d'une façon particulière aux gens de mer, qui, obligés de vivre d'alimens ſecs, auroient beſoin d'une boiſſon huileuſe & mucilagineuſe pour délayer & adoucir leur nourriture. Un diſſolvant contraire ne fait que brûler, deſſécher & racornir les fibres, détruire leurs forces élaſtiques, & rendre leur extenſion & leur contraction impoſſibles. Néanmoins cette boiſſon fatale, qui a coûté la vie à tant de milliers d'hommes depuis qu'elle eſt connue, a tant d'attrait pour ceux qui en ont contracté l'habitude, qu'ils ne peuvent plus s'en paſſer : elle produit à peu près la même ſenſation ſur le palais, l'œſophage & les premières voies, que le ſoleil & le feu ſur les papilles nerveuſes de la peau ; elle échauffe & chatouille agréablement. Une fois qu'on a commencé d'en boire, on eſt comme néceſſité à continuer, & on ſent une

grande privation, si on en est privé.

Je ne prétends pas insinuer, par tout ce qui vient d'être dit, que l'eau de vie ne produise que de mauvais effets sur les matelots. Je sais très-bien qu'elle peut leur être favorable dans les temps froids & de brume, dans la navigation du nord, après avoir travaillé & transpiré pendant la nuit en sortant du lit. C'est un cordial qui pousse à la peau, & soutient les forces; mais c'est seulement dans des circonstances semblables qu'elle peut convenir, & non journellement, sans distinction de temps, de climat, de saison, comme on la donne.

Les matelots ne peuvent pas remédier aux dégâts de l'esprit ardent, en se tempérant avec de bonne eau. Celle qu'on embarque ne reste pas plus de huit jours sans s'altérer; elle se trouble d'abord, puis elle fermente & se corrompt; elle fait éclore les œufs d'insectes qui y ont été déposés, & devient par-là la source de la pourriture. Pour être médiocre, elle auroit besoin d'être

bouillie & filtrée ; mais cette pratique n'eſt guère admiſſible ſur les vaiſſeaux. Tout ce qu'on pourroit faire, ce ſeroit d'y infuſer à froid du genièvre pendant quelques jours avant de s'en ſervir. On pourroit en jeter deux ou trois livres ſur chaque pièce d'eau, deux ou trois jours avant de commencer à en boire. Le principe amer étant ſtomachique, & ennemi des inſectes, cet uſage produiroit deux avantages ; celui de fortifier l'eſtomac & d'aider la digeſtion ; celui d'empêcher les inſectes d'éclore, ou de les détruire.

Le ſcorbut provenant d'un défaut d'agrégation & d'union dans les principes du ſang, on en trouve bien des cauſes dans la nourriture, tant ſolide que fluide, des gens de mer. D'abord le biſcuit, dont le mucilage & le corps muqueux ont été en grande partie diſſipés par le feu, ne donne aucunement du baume au ſang, & n'entretient point par conſéquent la liaiſon de ſes parties intégrantes, ou de ſes principes

élémentaires. En ſecond lieu, la viande & le poiſſon ſalés ne fourniſſent qu'un chyle âcre & irritant, qui tient de l'empyreume ; lequel, bien loin d'adoucir les fluides, & d'arroſer convenablement les ſolides, deſſéche & racornit ceux-ci, aigrit & diſſout ceux-là. En troiſième lieu, les farineux ſecs & groſſiers, dont on fait uſage ſans préparation & ſans mélange de ſubſtances graſſes, font un ſang épais, dont les principes n'ont pas de cohéſion les unes avec les autres. De plus, ils introduiſent dans le torrent de la circulation des flocons ou filamens détachés, qui s'arrêtent dans les petits vaiſſeaux, y forment des obſtructions, & mettent des entraves au mouvement circulaire du ſang. En quatrième lieu, l'eſprit ardent, l'eau vermineuſe, & les boiſſons fermentées de mauvaiſe qualité, altèrent les fluides, & énervent le reſſort des ſolides. Tous ces effets tendent à déphlogiſtiquer le ſang, à le dépouiller de ſa partie bal-

ſamique, à déſunir ſes autres principes, à élaborer des vices ou humeurs étrangères, enfin à engendrer l'hydre ſcorbutique. Ce ſera en traçant le régime qui me ſemble convenir aux gens de mer, que j'indiquerai la manière de s'affranchir de ce genre de mal, par le moyen de la nourriture.

5°. Les vices de l'air qu'on reſpire à bord des vaiſſeaux. Les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres dans ces maiſons flottantes, ſur-tout pendant la nuit. Les émanations putrides qui ſortent de leurs corps par la voie des pores, ſouillent l'air qu'ils reſpirent. La mal-propreté qui règne ſur les vaiſſeaux, & les mauvaiſes qualités de la nourriture qu'on y prend, ne contribuent pas peu à vicier l'air; elles fourniſſent des miaſmes, que ce véhicule fait repaſſer dans la maſſe des humeurs, par la reſpiration & par la déglutition. Ces miaſmes ſont de véritables fermens putrides, qui engendrent la fermentation, & font ſubir au ſang une grande alté-

ration ; il s'appauvrit, se dissout, & devient incapable de fournir de bons sucs nourriciers. La désunion du principe du sang, & l'affaissement général des solides, dont elle est suivie, sont ce qui constitue essentiellement le scorbut muriatique.

On ne peut empêcher l'air de produire de si fâcheux effets, qu'en le purifiant, qu'en faisant cesser la mal-propreté, & en réformant la nourriture. On parvient à purifier l'air en lui donnant beaucoup d'issues, en établissant différens courans par le moyen des ventilateurs, en corrigeant ses mauvaises qualités par le moyen de vapeurs acides qui puissent se combiner avec les molécules putrides, & former avec elles des neutralisations incapables de nuire.

6°. Le défaut de société, & la tristesse qui en est la suite. Quoiqu'il se trouve beaucoup de monde rassemblé sur les vaisseaux, on peut dire qu'on y manque de société, du moins de cette so-

ciété qui fait les délices de la vie. La ſociété naturelle à l'homme eſt celle de la compagne de ſes peines & de ſes plaiſirs, de ſes enfans, de ſes pères, de ſes parens, de ſes amis & de ſes compatriotes. Non-ſeulement les gens de mer ſont privés de cette ſociété douce qui fait le charme & le bonheur de la vie, mais ils ſont ſouvent dans le cas de vivre avec des hommes de mœurs, d'uſage, de religion, de langages même différens. Quel contraſte n'y a-t-il pas alors dans les goûts & les opinions ? Les uns fuient ce que les autres recherchent; d'un autre côté, la vue uniforme & monotone de la mer n'eſt pas fort propre à récréer. Ce ne ſont plus des fleurs, des fruits, des plantes, des arbres, de la verdure, des montagnes, des perſpectives & des animaux de toutes eſpèces qu'on a ſous les yeux : c'eſt un plane de couleur & d'aſpect de glace, qui ne varie dans les différens temps que par ſon plus ou moins d'agitation. Dans le commence-

ment d'un voyage, on ſupporte facilement toutes ces privations ; mais quand les navigations ſont longues, l'imagination repaſſe & deſire tous les objets qui l'ont frappée : alors l'ennui & la triſteſſe commencent ; on ne dort plus comme à l'ordinaire ; on eſt agité par des ſonges qui repréſentent ce qu'on deſire ; on eſt abattu & accablé ; on n'a preſque plus d'appétit ; on aſpire après l'inſtant où l'on ſera aſſez heureux pour découvrir la terre, & où l'on pourra ſe flatter de revoir ce qu'on a de plus cher.

Le temps qui ſe paſſe pendant qu'on ſent tout le poids de l'abſence & de la privation, n'eſt pas un temps bien favorable à la ſanté. L'imagination tend & fatigue les nerfs, agite & échauffe le ſang. A cet état, il en ſuccède bientôt un autre : c'eſt le relâchement des ſolides & le croupiſſement des fluides : car, quand on fatigue un reſſort, on lui fait bientôt perdre ſa propriété élaſtique, & on le fait tomber dans

une détente dont il ne ſe relève plus. Le mouvement circulaire des humeurs ne ſe trouve pas plutôt ralenti, que le mouvement ſpontanée ou fermentatif ſe développe. Ce dernier produit des matières purulentes & putrides, ainſi que nous avons eu pluſieurs fois occaſion de l'obſerver, & voilà comme s'engendre le ſcorbut. Il n'y a pas moyen d'y obvier, autrement que par la fin du voyage & la jouiſſance de ce qu'on deſire depuis long-temps; toute autre choſe ne peut que pallier le mal ſans le déraciner.

A ces différentes cauſes ſcorbutiques, il faut encore ajouter la privation qu'éprouvent les marins, pendant l'été, des productions de la nature, deſtinées à rafraîchir & à tempérer les humeurs. Ces productions ſont les fraiſes, les ceriſes, les prunes, les pêches, les pommes, les poires, les figues, les raiſins, les melons, &c. Tous ces dons nous ſont accordés pour purifier la maſſe de nos humeurs, empêcher les cha-

leurs de l'été de les alkaliser & de les déphlogiſtiquer. Les gens de mer ſont d'autant plus à plaindre d'en être privés, que leur nourriture & tout leur genre de vie portent à l'alkaleſcence.

D'après cette courte expoſition des différentes cauſes qui concourent à engendrer le ſcorbut muriatique, il eſt aiſé de juger qu'il ne différe que par ſes cauſes de celui de terre. Les caractères de l'un & de l'autre ſont à peu près les mêmes. Ce ſont toujours des taches, des dartres, des éryſipèles, des gales, des croûtes, des abcès, des plaies & des ulcères à l'extérieur: à l'intérieur, ce ſont des embarras & des obſtructions, tant dans le ſyſtême glanduleux que dans les viſcères, des œdèmes & des hydropiſies locales ou générales, des phthiſies & toutes ſortes d'ulcérations, le maraſme & la conſomption, des douleurs vagues, la goutte, le rhumatiſme, des maux de nerfs, la paralyſie, des dépôts, des tumeurs, des tubercules, des fièvres,

des inflammations, des flux de ventre, la dyſſenterie, la lienterie, &c. On reconnoît dans toutes ces affections la préſence d'un vice ou humeur étrangère, qui ne peut être qu'un produit de la fermentation.

Le ſcorbut muriatique eſt également dangereux que celui de terre. L'un & l'autre ſappent la machine par ſes fondemens, puiſqu'ils tendent à déſunir, décompoſer & diſſoudre les fluides, à deſſécher, racornir & déſorganiſer les ſolides.

Le ſcorbut de mer eſt plus facile à guérir que celui de terre, en faiſant ceſſer la cauſe qui y donne lieu. Quand ceux qui en ſont atteints peuvent être débarqués, & régénérer leurs humeurs par une bonne nourriture, ils ſe rétabliſſent très-promptement, pourvu toutefois que le mal n'ait pas été porté à ſon comble; car alors ils ne peuvent ſupporter le changement d'air & d'alimens, & périſſent plus vîte à terre qu'en mer.

Ici, comme dans le ſcorbut de terre,

les ſucs aqueux, délayans, humectans, tempérans & adouciſſans des végétaux, doivent faire la baſe de la nourriture; mais comme le ſang eſt acrimonieux, appauvri & dépouillé de ſon mucilage, il faut un peu plus de ſubſtances animales. On doit les prendre ſans ſel pendant quelque temps, & pour ainſi dire ſans aucune eſpèce d'aſſaiſonnement. La viande de boucherie, ſur-tout le veau & le mouton, le lapin, la volaille, le poiſſon de rivière ou de mer, frais & léger, donnent la meilleure nourriture animale. La façon de les préparer conſiſte ſimplement à les bouillir, les rôtir & les griller. On les mange avec des ſauces acidules, ou ſimplement à l'huile & au vinaigre. Les végétaux qui méritent la préférence, ſont les racines, telles que les carottes, les panais, les navets, les betteraves, les ſalſifis, les aſperges, les raiponces, &c.; preſque toutes les plantes potagères, comme la laitue, la chicorée, les épinards, la poirée, le pourpier, les choux, le

cerfeuil, &c.; les fruits légumineux, tels que le concombre, la citrouille ou calebaſſe, le melon, &c.; les fruits acidules ou fondans, comme ſont les fraiſes, les ceriſes, les groſeilles, les pêches, les figues, les pommes, &c. On mange les racines, les herbes potagères & les autres légumes, avec un peu de bouillon, à l'huile & au vinaigre, à la ſauce blanche. Le lait eſt auſſi une nourriture qui convient beaucoup à ceux qui ſont attaqués du ſcorbut muriatique : c'eſt un grand adouciſſant, qui contient des parties huileuſes & balſamiques, propres à rallier les principes du ſang ; mais il faut quelquefois le manger froid, de peur qu'il n'agite & n'échauffe trop. On le coupe auſſi avec de l'eau, ou quelque boiſſon adouciſſante, quand il ſe digère difficilement. Son uſage eſt beaucoup plus approprié dans le ſcorbut muriatique que dans celui de terre, parce qu'on a plus de pointes ſalines à engaîner, & qu'il y a moins de diſ-

position à l'inflammation dans le premier que dans le dernier. La boisson doit être de bon vin, avec moitié ou trois quarts d'eau. La bière & le cidre récens sont aussi fort appropriés, quand ils passent bien.

L'article des remèdes est fort court dans le scorbut de mer. Quand il y a de la foiblesse, & qu'on craint que les humeurs viciées ne se déposent, on fait prendre les sucs ou les autres préparations des plantes crucifères, vulgairement appelées anti-scorbutiques. On donne, pendant quinze ou vingt jours, quelques baumes, comme celui du Pérou, de la Mecque, du Canada, à la dose de huit à dix gouttes, ou simplement l'eau de goudron, une décoction de miel, de bourgeons de pin & de sapin. Si les forces ne sont point épuisées, & qu'il n'y ait point de dépôts à craindre, on fait prendre des potions huileuses, le sirop de mercuriale, l'eau infusée de buglose & de bourrache, des bouillons de veau, de

poulet, de grenouilles, de tortue, & autres coquillages, avec la laitue, la poirée, l'oseille, le cerfeuil, & les autres herbes légumineuses propres à purifier. Si l'appétit manque plusieurs jours de suite, on purge avec la manne & le tamarin. Ces remèdes sont à peu près les seuls qui conviennent dans le scorbut de mer.

Il vaudroit bien mieux prévenir ce mal, que de se mettre dans le cas de le guérir : ce à quoi on ne réussit pas toujours, sur-tout quand les voyages sont longs, & qu'on ne fait point de relâches. Tout consiste à empêcher que les causes qui l'engendrent aient lieu. Nous avons indiqué de quelle manière on peut remédier à la mal-propreté, au défaut d'exercice & de transpiration, à l'impureté de l'air. Il nous reste à tracer un genre de vie applicable sur les vaisseaux, qui empêche la nourriture de vicier le sang.

Je pense qu'il conviendroit de donner à déjeûner aux gens d'équipage avec

du

du biſcuit, un peu de beurre ou de fromage, & un verre de vin, ou le double de cidre, de bière, d'hydromel; de les faire dîner avec une ſoupe à l'huile, ou au beurre & aux oignons, dans laquelle ils tremperoient leur biſcuit; avec de la viande ou du poiſſon ſalé & des pommes de terre. On leur donneroit à ce repas la moitié plus de vin qu'au déjeûner. On les feroit ſouper avec des fèves, des haricots, des pois à l'huile & au vinaigre, ou au beurre, ou bien avec de la bouillie de froment, de mil, de maïs, de bled noir. Ils n'auroient pas plus de boiſſon au ſouper qu'au déjeûner (1).

---

(1) Une pratique qu'il feroit bien important d'introduire ſur les vaiſſeaux, ce feroit de faire, au moins deux fois la ſemaine, de la ſoupe aux herbes. Pour cet effet, on embarqueroit pluſieurs grands pots remplis de farce d'oſeille, de poirée, ou de laitue & de cerfeuil confits. Cette confection pourroit auſſi s'amalgamer avec les pois, les fèves, les haricots, & faire des purées rafraîchiſſantes.

Si on étoit forcé de donner de l'eau de vie aux matelots, on la rendroit huileuſe & liquoreuſe avec des noix qu'on pileroit, & qu'on feroit infuſer dans les pièces au moins quinze jours avant de s'en ſervir. Il en faudroit au moins mille pour chaque barrique. Cette eau de vie ne pinceroit pas les nerfs, ne les brûleroit & ne les deſſécheroit point comme l'eau de vie ordinaire; elle contiendroit un principe lubréfiant, qui les mettroit à l'abri de l'impreſſion des parties ignées de la liqueur. Il conviendroit de ne la diſtribuer qu'à la fin des repas, afin qu'elle ſervît à ſeconder la digeſtion, & non à ſtimuler & racornir les nerfs, comme elle fait quand on la boit avant de manger. En adoptant ce genre de vie, qui me paroît admiſſible ſur les vaiſſeaux, je ſuis perſuadé qu'on réuſſiroit à garantir les gens de mer de l'hydre ſcorbutique.

DISSERTATION
SUR
LA NATURE ET L'ORIGINE
DES
MALADIES NERVEUSES.

LA moitié du genre humain ſe plaint plus ou moins des maux de nerfs ; & l'autre moitié, qui ne conçoit pas comment on peut être malade pendant qu'aucune fonction ne paroît dérangée, les traite d'imaginaires. Cette eſpèce d'infirmité exiſte-t-elle réellement, ou bien eſt-elle ſuppoſée ? S'il eſt vrai qu'elle doive être miſe au rang des tourmens qui affligent l'humanité, a-t-elle été dé-

montrée avec aſſez de clarté pour qu'on puiſſe ſavoir par quelle voie on parvient à s'oppoſer à ſes ravages ? C'eſt ce que je me propoſe d'éclaircir dans cette diſſertation.

Auparavant de chercher à approfondir les accidens qui affectent les nerfs, il faut prendre connoiſſance de leur ſtructure, & tâcher de ſaiſir leur influence dans l'économie animale. Il ſeroit bien difficile d'appercevoir l'eſſence d'une maladie, ſans avoir préalablement reconnu ſon ſiege, & examiné l'importance de la fonction qu'elle dérange : c'eſt à peu près comme ſi un navigateur vouloit parcourir les mers ſans l'uſage des cartes & de la bouſſole. N'eſt-il pas plus que problable qu'il tomberoit dans bien des écueils, & traceroit ſouvent des lignes courbes, circonflexes & indirectes ? Celui qui prétendroit connoître les affections nerveuſes ſans le ſecours de l'anatomie & de la phyſique du corps humain, tomberoit dans des inconvéniens à peu

près ſemblables. Il eſt donc indiſpenſable d'étudier la compoſition des nerfs & le mécaniſme de leur action, avant de chercher à comprendre leurs déſordres.

Les nerfs ſont des filamens blanchâtres & élaſtiques, qui impriment le mouvement & le ſentiment dans toutes les parties du corps. Ce ſont les organes de la volonté, c'eſt-à-dire, les miniſtres qui exécutent les ordres de l'ame. Il y a deux choſes à conſidérer dans la contexture des nerfs, la partie contenante & la partie contenue. La première eſt la membrane qui ſe remarque à la ſuperficie, & forme à l'intérieur de petites cellules pour loger une pulpe, ou une eſpèce de moëlle qui a beaucoup d'analogie avec la ſubſtance cervicale. Cette partie membraneuſe eſt une continuation des enveloppes du cerveau, qui s'amincíſſent à meſure qu'elles ſe diviſent, & n'en font qu'une bien diſtincte dans les ramifications nerveuſes. La ſeconde, eſt une pulpe, ou

une eſpèce de moëlle comme il vient d'être dit, qui dérive du cerveau, & n'en diffère preſque pas. Telle eſt en peu de mots l'organiſation interne & externe des nerfs. Il s'agit maintenant d'examiner leur uſage.

Le premier moteur de nos actions, eſt un eſprit, ou une matière très-ſubtile qui s'élabore dans la tête, & ſe diſtribue dans les autres parties par le miniſtère des nerfs. La ſubſtance du cerveau renferme une infinité de petites filières imperceptibles, qui ſervent à ſa ſécrétion. Cet eſprit eſt-il de la nature du feu, de celle de l'air, de la terre, de l'eau, ou tous les élémens concourent-ils à le former, quoiqu'un d'eux en ſoit la baſe? C'eſt une queſtion à laquelle il eſt bien difficile de répondre. Quoique l'exiſtence du fluide nerveux ſoit démontrée par des effets ſenſibles, qui ne reconnoiſſent point d'autres cauſes que lui, on ne ſauroit prononcer affirmativement ſur ſa nature, ne pouvant le ſoumettre à l'expérience

& à l'analyſe, les ſeuls moyens qui faſſent ſûrement connoître les principes conſtitutifs des corps. On eſt donc forcé de ſe borner à certaines conjectures, qui ne peuvent donner que des probabilités, & non l'évidence elle-même.

Les uns aſſurent que l'eſprit qui circule dans les nerfs, n'eſt autre choſe que la matière ignée. Il n'eſt guère poſſible que ce principe brûlant & deſſicatif, qui eſt très-nuiſible à leur organiſation, ainſi que l'uſage des eſprits ardens, des ſubſtances inflammables, & généralement de tout ce qui contient une grande quantité de feu, le démontre, ſoit la cauſe première de l'action des nerfs. Comment pourroient-ils conſerver leur ſoupleſſe, leur propriété élaſtique, leur irritabilité, s'ils étoient endurcis, deſſéchés & racornis par l'impreſſion continuelle de la matière électrique? L'expérience journalière, & tous les effets naturels, ſemblent démontrer le contraire.

Les autres veulent que l'agent primitif des actions & des ſenſations humaines, ſoit une matière éthérée, ou de l'air très-ſubtil : cette opinion ne paroît pas plus fondée que la première. Cet élément étant ſuſceptible d'une très-forte dilatation quand il éprouve de l'augmentation de chaleur, il tendroit & déchireroit même les cellules ou conduits nerveux dans certaines circonſtances, puiſqu'il lui arrive aſſez ſouvent de diſtendre, & de moleſter d'une manière très-déſagréable, des canaux d'un calibre infiniment plus grand. On ne l'éprouve que trop dans les coliques venteuſes.

Perſonne n'a imaginé d'aſſimiler la nature des eſprits animaux à celle de la terre. La conſiſtance & la denſité de ce principe élémentaire, ſont ſans doute ce qui en a empêché. En effet, quel rapport pourroit-on trouver entre une matière ſi fine qu'elle eſt inviſible, & une maſſe groſſière telle que la terre ?

Il n'en eſt pas de même de l'élément aqueux : des têtes ſaines & bien organiſées, l'ont regardé comme le véritable moteur du mouvement & du ſentiment que les nerfs impriment dans toutes les parties du corps : c'eſt ce que les anciens ont ſûrement prétendu déſigner par le nom d'humide radical. Ce ſentiment eſt, à mon avis, le plus probable. L'eau réduite en vapeurs très-ſubtiles, paroît être l'ame de la végétation & de la vivification. Je conviens qu'elle a beſoin du ſecours du feu pour paſſer dans cet état, & parcourir les ramifications imperceptibles des végétaux & des animaux ; mais elle n'eſt pas moins la cauſe efficiente de la conſervation du principe de vie dans les uns & les autres. Qu'on répande de l'eau ſur une pouſſière & un ſable arides, ils acquièrent auſſitôt la propriété de faire végéter. Qu'un animal quelconque ceſſe de prendre, ſéparément ou avec ſa nourriture, la quantité de flegme qui lui eſt néceſſaire, il languit,

& ſa vie ne tarde pas à s'éteindre. Que conclure de-là, ſinon que l'eau eſt le principe actif de la modification de la matière, & en même temps le conſervateur des corps organiſés?

Cependant il ne faut pas croire que les anciens, en donnant le nom d'humide radical au fluide nerveux, aient cru que le flegme fût l'unique élément qui animât les nerfs. Ils l'ont ſeulement envisagé comme la baſe de l'eſprit animal, & n'ont pu douter que le feu, l'air & la terre, ne concouruſſent à ſon élaboration, ainſi qu'ils ſe mélangent tous les quatre dans des proportions différentes, pour former les autres mixtions & compoſitions qui ſe trouvent dans la nature. L'eau a beſoin d'un certain gluten ou mucilage, qui eſt ce qu'on appelle le corps muqueux, pour vivifier & maintenir la vie des animaux. Il faut donc admettre le concours des quatre principes primitifs dans la compoſition du fluide nerveux, &, en adoptant le ſyſtême des anciens, re-

garder l'eau comme le fondamental.

Après avoir tracé une foible esquisse de la formation des nerfs & des esprits animaux, je vais tâcher d'expliquer leur action réciproque, & de faire connoître le mécanisme par lequel ils animent & font mouvoir le corps humain dans l'état naturel : on sera ensuite plus à portée d'appercevoir leurs dérangemens, & de saisir les vrais moyens d'y remédier.

Les nerfs sont, comme il a été dit plus haut, des filamens blanchâtres & élastiques, qui se trouvent répandus dans toutes les parties, pour y produire les sensations & les mouvemens nécessaires. Les esprits animaux sont une espèce de flegme onctueux & balsamique, réduit en vapeurs imperceptibles qui circulent dans les nerfs. De l'action & de la réaction des unes sur les autres, il résulte un choc qui alonge & raccourcit alternativement, & suivant le besoin, les cordes de l'action humaine : c'est ce qui constitue l'élasticité des

nerfs ; propriété ſans laquelle ils ne ſauroient opérer leur effet.

Les nerfs ſont-ils de petits tubes que les eſprits animaux parcourent avec rapidité depuis leur origine juſqu'à leurs ramifications ultérieures, ou bien ſont-ils de petits cylindres ſpongieux, remplis d'une infinité de cellules que les globules du fluide animal rempliſſent ſucceſſivement ? Comme l'analyſe & l'expérience n'apprennent rien de certain ſur ce point, il eſt fort difficile de le réſoudre. Le plus grand nombre des Auteurs a cru juſqu'ici que ce fluide circuloit dans de petits conduits inſérés dans la ſubſtance des nerfs, à peu près de la même manière que le font le ſang & la lymphe dans les vaiſſeaux qui leur ſont propres. Cependant on ne les apperçoit point, & une matière pulpeuſe ou moëlleuſe rempliſſant exactement les interſtices que forme la partie membraneuſe, des probabilités qui approchent de la certitude, portent à croire que les nerfs ſont plutôt ſpon-

gieux que vaſculaires. En effet, la diſſection anatomique nous démontre que leur ſubſtance eſt un composé de pulpe & d'enveloppes, & non un ſimple tiſſu membraneux, comme les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques. Leur ſtructure eſt donc différente, &, l'œil armé du meilleur verre n'y découvrant point de vaiſſeaux, il eſt probable qu'il n'en exiſte réellement point. Ce qui ſembleroit le prouver preſque démonſtrativement, c'eſt la propriété élaſtique dont ils ſont doués. Leur compoſition doit certainement avoir du rapport avec celle de tous les corps qui jouiſſent de cette vertu; car la manière d'opérer de la nature, eſt réglée & uniforme: or, tous les corps élaſtiques ſont plus ou moins poreux ou ſpongieux, & le vide qui ſe trouve dans les intervalles de leur ſubſtance ſolide, eſt occupé par un fluide quelconque; par exemple, le bois vert, qui eſt fort élaſtique, eſt un corps ſolide, diviſé par une infinité de pores que le ſuc végétal, ou un

flegme muqueux remplit. Pendant que ce bois conſerve ſon humidité, il ſe tend & ſe détend facilement; mais il perd cette propriété en ſe deſſéchant, & il devient fort caſſant. Il eſt évident qu'ici le flegme eſt le principe & la cauſe première du reſſort. Certains bois fort poreux, comme le jonc ou la canne, conſervent, en ſe deſſéchant, leur propriété élaſtique; ſans doute parce qu'ils abſorbent ſans ceſſe l'humidité de l'atmoſphère, & l'air qui eſt fort élaſtique, quand ſes globules ne ſont point ſéparés: car le contraire arrive s'ils ne ſe touchent pas, comme lorſqu'il eſt principe conſtitutif d'un corps, ou que les pores de ce corps ſont trop étroits pour loger pluſieurs globules enſemble. Dans l'acier, le principe du reſſort paroît être ſon phlogiſtique, puiſque le fer, qui en a moins, eſt auſſi moins élaſtique; & qu'à meſure qu'il s'appauvrit de ce principe, il devient plus rigide. Or, le phlogiſtique n'eſt rien autre choſe que la matière du feu condenſée: c'eſt donc

toujours un fluide comprimé, & qui tend à se rétablir, qui constitue la vertu élastique.

On ne sauroit disconvenir que l'eau ne soit douée de cette propriété à un degré éminent. L'emploi qu'on en fait dans la pompe à feu, pour produire la plus grande force connue par sa dilatation, ne laisse là-dessus aucun doute : c'est le fluide le plus approprié à la contexture fine & délicate des nerfs, pour conserver leur souplesse, & s'opposer à la rigidité : c'est d'ailleurs l'ame de la végétation & de la vivification. Il est donc plus que probable que c'est la base du fluide nerveux, & la cause efficiente du ressort des nerfs.

S'ils ne renferment pas, comme le bois & le fer, une partie ferme, dure & résistible, ils ne sont pas moins pourvus pour cela d'une véritable élasticité. Leur partie membraneuse qui la remplace, & qui est flexible, répond bien mieux aux vues de la nature : car un corps véritablement solide, ne peut

produire ſon reſſort qu'autant qu'on le ploie en rapprochant ſes deux extrémités ; & un corps mou & flexible de la nature des nerfs, opère cet effet en ſe repliant, & en rentrant, pour ainſi dire, en lui-même ; ce que ne ſauroit faire le premier. La marche des reptiles, qui n'ont point de pieds, en donne un exemple bien frappant. Les ſerpens, dont la courſe eſt très-rapide, produiſent leurs mouvemens en fléchiſſant & en étendant alternativement leurs fibres nerveuſes & muſculaires : c'eſt un véritable reſſort qui ſe tend & ſe détend ſans ceſſe. L'action & la réaction du fluide nerveux ſur les parties ſolides, & de ces dernières ſur le premier, en eſt la cauſe motrice.

Ces principes préliminaires étant poſés, voici comme il me ſemble qu'on peut rendre compte du mécaniſme qui fait agir les nerfs. Quand la volonté, ou l'ame qui préſide à tous les mouvemens, veut déterminer une action dans une partie, elle comprime la branche

de nerfs qui y correſpond, à peu près comme quand on tire la corde d'une ſonnette d'une pièce de ſa maiſon où l'on veut donner des ordres, ou bien comme on pèſe ſur une corde d'inſtrument quand on veut la vibrer & lui faire produire un ſon. Dans ce dernier cas, la corde eſt alongée ; & en s'étendant, elle comprime les globules du fluide qui occupe les pores, les cellules ou les interſtices, dont ſa partie ſolide, les fils ou les membranes ſe trouvent parſemés. Ce fluide comprimé réagit, & produit un choc qui occaſionne le raccourciſſement, le reſſort & l'action. Cet effet a lieu pendant que la puiſſance ou l'impulſion ſe fait ſentir. Voilà la flexion & l'extenſion des nerfs, c'eſt-à-dire, leur reſſort. Il n'eſt donc pas néceſſaire de ſuppoſer des vaiſſeaux, & un cours plus rapide que celui de l'air de la part des eſprits animaux, pour expliquer l'action des organes du mouvement & du ſentiment.

Plus les nerfs ſont capables de s'étendre & de ſe fléchir, c'eſt-à-dire, de s'alonger & de ſe raccourcir, plus ils possèdent d'élaſticité. Alors, toutes les fonctions s'exercent avec vigueur & liberté. La reſpiration eſt forte, parce que le poumon, étant dans le cas de ſe dilater beaucoup, aſpire une grande quantité d'air, & imprime un mouvement rapide au ſang. Cette action ſe communique au cœur, qui répète vivement ſon mouvement de ſyſtole & de diaſtole, & anime les pulſations de tout le ſyſtême vaſculaire. La digeſtion eſt prompte & parfaite, parce que le diaphragme & les muſcles de l'abdomen agitent convenablement l'eſtomac & les inteſtins. Les ſécrétions & les excrétions s'exercent avec célérité, parce que la force centrifuge, qui dépend de la ſoupleſſe & du reſſort des nerfs, expulſe ſans interruption tout ce qui devient étranger à l'économie, & ſépare de la maſſe des fluides, les ſucs qui ſont néceſſaires pour des

uſages particuliers. Telle eſt la poſition heureuſe du corps humain, pendant que le genre nerveux jouit de toute ſon élaſticité.

Après avoir fait nos efforts pour expliquer l'action des nerfs dans l'état naturel, nous allons tâcher de développer l'eſſence & l'origine des accidens qu'ils éprouvent. Pour procéder avec méthode, & nous rendre intelligibles, nous allons auparavant faire mention de ce qu'on appelle leur ton, leur atonie & leur irritabilité.

Le ton naturel des nerfs eſt cet état où ils ne ſont ni trop rigides ni trop relâchés, où ils ſe fléchiſſent & s'étendent avec facilité, en un mot, où ils jouiſſent librement de leur propriété élaſtique. Leur atonie, au contraire, eſt cet état où leur reſſort ne ſe détend & ne ſe rétablit pas facilement. Il y a deux eſpèces d'atonie; l'une, où ils ſont montés ſur un ton de rigidité trop conſidérable, pour qu'ils puiſſent ſe détendre & exciter une réaction ſur

les esprits animaux ; l'autre, où ils sont trop relâchés, pour qu'ils puissent se restituer. Ces deux points extrêmes d'érétisme & de relâchement sont également contraires à l'action des nerfs qu'ils empêchent d'agir, & qu'ils dérangent de différentes manières. L'irritabilité des nerfs consiste dans la propriété qu'ils ont de se contracter, & de produire des vibrations à la moindre impulsion. Plus leur contexture est fine & délicate, plus ils sont irritables : c'est ce qui fait que les personnes foibles, que celles qui se fatiguent par la contension & le travail de tête, ont plus d'irritabilité que les autres.

Le premier accident que les nerfs éprouvent quand ils sont détonnés, c'est-à-dire, quand ils sont sortis des bornes de leur flexion & de leur extension naturelles, c'est de la confusion & de l'irrégularité dans leurs mouvemens ; ils n'obéissent plus avec la même exactitude aux commandemens de la volonté. L'ordre donné à telle paire de

nerfs, eſt ſouvent exécuté par un autre, ou ne l'eſt pas du tout; pendant qu'ils agiſſent, d'autres fois, ſans que l'ame ait rien preſcrit. Cet état de déſordre & d'irrégularité dans les mouvemens des nerfs, ne tarde pas à être ſuivi d'un autre du même genre, mais qui eſt bien plus grave : c'eſt le ſpaſme ou la convulſion, accident ſi ordinaire dans les affections nerveuſes, qu'on les a nommées ſpaſmodiques, du terme ſpaſme, qui ſignifie convulſion ou ſecouſſe violente. Dans ce cas, les nerfs ſe dérangent & ſe déſordonnent tout-à-fait. Leur action eſt tellement bleſſée, qu'elle ſe renverſe & s'exécute de bas en haut; ce qui fait refluer tous les eſprits à la tête, & ſuſpend toutes les fonctions. Dailleurs, ils ſont travaillés de tiraillemens & de ſaccades ſi violens, qu'ils ſe fatiguent & ſe rompent même quelquefois. Cette eſpèce de déſordre attaque donc en même temps l'organiſation & le mécaniſme des nerfs. Ce genre d'accident eſt général & propre à toutes les par-

ties du corps. Je vais exposer fort succintement ceux qui sont particuliers aux différentes parties, en commençant par la tête, & en suivant progressivement jusqu'aux extrémités.

Des vapeurs ou des idées confuses échauffent l'imagination. La tête est étonnée, sensible, & facile à effrayer; des songes affreux troublent le sommeil, & causent même de fortes appréhensions pendant la veille. Les terreurs les plus alarmantes que puissent éprouver ceux qui ont le genre nerveux attaqué, sont la crainte de s'endormir pour ne plus se réveiller, de voir des gouffres, des précipices, la mort, & toutes sortes de spectres hideux; d'être réveillés brusquement, agités & tourmentés par toutes sortes d'inquiétudes. La nature, en suscitant ces images effrayantes, a un but fort sage. L'inertie des nerfs a occasionné un empâtement & un engorgement dans les viscères & dans les vaisseaux capillaires: il faut une crise pour purger & chasser la ma-

tière des excrétions. La nature l'excite par une frayeur, en ranimant le ton des nerfs, & leur faisant reprendre leur propriété extensible & vibratile; aussi ces scènes alarmantes sont-elles suivies de crises copieuses de sueur, & d'autres évacuations qui rétablissent pour quelque temps l'harmonie des fonctions : car, quoique après ces violentes secousses on se trouve accablé & abattu, on ressent du soulagement pendant quelques jours; mais si on ne remédie pas à la cause du mal, ces accidens reviennent bientôt, & opèrent de nouvelles révolutions.

Ce qu'on pratique à l'égard des hydrophobes qu'on soumet aux immersions de la mer, prouve bien clairement la nécessité où se trouve la nature de susciter des appréhensions, pour provoquer des crises, & veiller à la conservation de l'individu chez qui cette scène se passe. On les plonge dans la mer de la manière la plus propre à les effrayer, afin que le genre nerveux se détende,

& qu'il s'enſuive des criſes de ſueur, capables de chaſſer tout le levain ou le virus de la rage. Cette précaution eſt ſi eſſentielle, que, quand on ménage un malade, ou lorſqu'on a affaire à des gens qui ne craignent pas l'eau, comme les matelots, ils ne guériſſent point, parce que les criſes & les révolutions néceſſaires n'ont pas lieu.

Le levain, ou la matière qui cauſe les maladies nerveuſes, n'eſt certainement pas ſi dangereux que le virus de la rage; mais il l'eſt cependant aſſez pour que la nature doive provoquer des criſes, afin de s'en délivrer : elle en excite auſſi chez les hydrophobes, en leur donnant la crainte de l'eau & en ſuſcitant des accès; mais la criſe n'eſt pas aſſez forte, pour que tout le levain qui eſt formé puiſſe être chaſſé; la portion qui reſte en régénère bientôt de nouveau encore plus actif que le premier; & comme les nerfs ne ſauroient réſiſter long-temps à une fatigue qui ſe répète ſouvent, & devient de plus en

plus

plus violente, les malades ſuccombent néceſſairement.

D'après cette explication, on ne ſauroit nier que la rage ne ſoit une maladie du genre de la manie & de la folie, c'eſt-à-dire, une maladie de nerfs : car, ces dérangemens doivent certainement être mis au rang des maux qui affectent les organes du mouvement. Ils ont leur ſiège dans l'origine des nerfs, où ils occaſionnent de telles ſecouſſes, que toutes les paires ſe trouvent ébranlées & livrées à des mouvemens qui ne ſont nullement éclairés par la raiſon. L'épilepſie eſt encore un autre accident nerveux, qui a beaucoup de rapport avec la rage : comme elle, ce mal ſe fait ſentir par des paroxiſmes, qui ne finiſſent que pour recommencer, quand la cauſe qui les déterminent a eu le temps de ſe reproduire. Il eſt évident que dans ces différens cas il y a des criſes qui diſſipent la plus grande partie du vice ou levain morbifique, mais qui en laiſſent cependant aſſez pour

qu'il puiſſe s'en régénérer de nouveau; lequel produit à ſon tour le même effet, & ainſi de ſuite, pendant que la maladie ou le corps qui en eſt le ſiège ſubſiſtent. Il eſt pareillement manifeſte que l'impreſſion de cette matière morbifique ſe fait ſentir ſur les nerfs qui opèrent des criſes & délivrent l'économie, ſinon en totalité, du moins en grande partie de ſon ennemi. Ces ſortes de maux doivent donc être mis au nombre de ceux qui affectent les nerfs.

Les accidens nerveux qui attaquent la poitrine ſont de deux eſpèces; ceux du poumon & ceux du cœur. Les premiers ſe font ſentir par des ſerremens de poitrine, des angoiſſes & des ſuffocations; les ſeconds, par des palpitations, des défaillances & de véritables ſyncopes. Dans tous ces cas, les nerfs ſont agités & ébranlés par l'impulſion d'une cauſe quelconque.

Le dérangement des nerfs influe beaucoup ſur l'eſtomac & les inteſtins; ces parties, dont les fonctions ſont très-

pénibles, ont une contexture presque entièrement nerveuse; la moindre irritation, le moindre picottement, s'y fait vivement sentir. Il n'est donc pas surprenant que tous les accidens de la tête, qui est le principe des nerfs, se communiquent à ces viscères. Il en est qui leur sont particuliers, tels que le gonflement du bas-ventre, les borborygmes, des tensions douloureuses, &c. occasionnés par la dilatation de l'air, le défaut de coction, ou le dérangement de la digestion.

Enfin, les nerfs sont affectés sur l'habitude générale & dans les extrémités, par des serremens & des crispations qui suspendent la transpiration & deviennent fort sensibles. Ceux qui les éprouvent croient avoir la goutte, le rhumatisme, & même la paralysie. Comme, dans ces sortes de maladies, l'imagination est affectée, elle est très-disposée à grossir les objets & à enfanter des monstruosités.

Il faudroit entrer dans de bien plus

grands détails pour décrire tous les dérangemens auxquels les nerfs ſont ſujets ; mais je ne prétends ici que les indiquer, afin d'en faire appercevoir l'eſſence & l'origine première. Les cauſes des accidens nerveux ſont les mêmes que celles qui donnent lieu aux affections ſcorbutiques ; ils doivent être rangés par conſéquent dans cette claſſe de maladies.

La cauſe première & immédiate eſt la préſence d'une matière impure, putride & purulente, qui fait impreſſion ſur le genre nerveux par ſes caractères irritans & ſtimulans. Cette matière provient primordialement de corruption dans les premières voies, & d'un dérangement dans la digeſtion, qui a fait paſſer des principes nuiſibles dans les ſecondes. Ces principes putrides & purulens pincent & agacent les nerfs, montent leur ton, les portent juſqu'à la rigidité, & rendent leur action preſque nulle ; alors la matière la plus groſſière de la tranſpiration ne peut ſortir,

& on reſſent des douleurs dans différentes parties. Les ſécrétions & les excrétions ne peuvent s'exercer librement, & une infinité d'embarras en ſont les ſuites.

La cauſe prochaine eſt la fermentation qui dégage ces principes nuiſibles & étrangers dans les premières voies : elle a lieu quand on ſe nourrit d'alimens trop incendiaires, quand on trouble la digeſtion par les affections triſtes de l'ame, quand on travaille de corps & d'eſprit trop promptement après avoir mangé ; lorſqu'on ne fait pas ſuffiſamment d'exercice pour extraire un bon chyle de la nourriture qu'on prend, ou lorſqu'on s'excède de fatigue ; lorſqu'on ne ſe livre pas aſſez au ſommeil, ou qu'on dort trop ; lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe vêtir chaudement & de ſe couvrir au lit, afin de bien tranſpirer ; de ſe laver & de ſe mondifier le corps pour la même fin ; lorſqu'on ſe livre trop tôt à l'exercice des paſſions, ſur-tout à l'amour, après les repas, ce qui donne

lieu aux mêmes accidens. Telles ſont les cauſes ſecondaires ou déterminantes des maux des nerfs.

Je ne conçois pas comment beaucoup de gens, même de la claſſe des érudits, peuvent douter de l'exiſtence de ces ſortes d'infirmités, qui ſont auſſi réelles, auſſi viſibles pour qui veut les approfondir, & auſſi bien démontrées que les autres. Les ſignes qui les décèlent annoncent des accidens dans les organes du mouvement & du ſentiment, d'autant plus dangereux qu'ils attaquent la vie dans ſa baſe & dans ſon principe. Non-ſeulement ces maladies ne ſont que trop réelles pour le malheur du genre humain, mais elles ſont plus graves, quoique lentes dans leurs progrès, que beaucoup d'autres d'un cours plus rapide. En effet, elles bleſſent toutes les fonctions à-la-fois, en attaquant les premiers moteurs de nos actions & de nos ſenſations.

L'objet principal dans le traitement des affections nerveuſes, conſiſte à em-

pêcher que l'imagination ne ſoit échauffée, & les eſprits animaux retenus à la tête par trop de ſerrement, ou un défaut d'action dans toutes les paires de nerfs, & particuliérement dans celles où le mal a établi ſon ſiège. On parvient à rétablir la ſoupleſſe & l'élaſticité des nerfs, à détruire par conſéquent leur érétiſme ou leur relâchement, en procurant la tranquillité d'eſprit, le calme des paſſions, en faiſant prendre la nourriture la moins ſuſceptible de ſe corrompre, en rendant au ſang le principe agrégatif ou balſamique qu'il a perdu, en ralliant ſes autres principes, & en expulſant toutes les matières putrides & immondes qui s'y ſont développées. Les moyens propres à remplir ces différens points de vue, ſont les ſuivans.

1°. Il faut que ceux dont le genre nerveux eſt affecté, ſoient très-circonſpects ſur l'exercice des paſſions. Les affections véhémentes de l'ame leur font beaucoup de mal, puiſqu'elles ébranlent & agitent les nerfs, qu'elles met-

tent du désordre & de l'irrégularité dans le cours des esprits animaux, qu'elles montent & fatiguent le ton des nerfs. Tous ces désordres constituent l'essence des affections nerveuses. Les causes qui les produisent ou qui les aggravent ne peuvent donc qu'être très-contraires à ceux qui ont le genre nerveux attaqué, soit en augmentant les accidens qu'ils ressentent déja, soit en leur en faisant éprouver de nouveaux. Ainsi l'emportement, la colère, la haine, l'amour, &c. leur sont préjudiciables. Je n'entends pas parler ici de l'amour de sentiment qui réveille le ressort des nerfs, dilate le cœur & ranime toutes les actions, bien loin de tendre les solides & de troubler les fluides, comme le matériel, faire tomber ensuite les premiers dans le relâchement, & faire subir un mouvement spontanée aux derniers. Les affections tristes sont encore plus nuisibles dans les affections nerveuses, que les véhémentes; elles affaissent & anéantissent, pour ainsi dire, l'action humaine;

elles achèvent de détruire le reſſort ou le principe de la vie ; elles livrent les fluides à la fermentation, qui opère promptement leur décompoſition. Rien n'eſt donc ſi pernicieux, dans ces ſortes de cas, que le chagrin, la crainte, l'appréhenſion, la douleur, &c.

2°. La nourriture de ceux qui éprouvent des accidens de nerfs, doit être la moins corruptible. Il eſt évident que dans une maladie où la maſſe entière des humeurs eſt diſpoſée à s'altérer & à ſe dénaturer, on doit faire uſage des ſubſtances les plus propres à arrêter les progrès de ce déſordre, & à faire ceſſer le mal qui exiſte. Or, ces ſubſtances ſont en général celles qu'on tire du règne végétal, comme les herbes, les légumes & les fruits. Ceux qui ſont atteints d'affections nerveuſes doivent en faire leur principale nourriture, & bien choiſir dans ce règne ce qui leur convient le plus : car tous les végétaux ne leur ſont pas également propres ; il en eſt même pluſieurs qui

ſont contraires. Par exemple, les truffes, les champignons & autres de ce genre, ſont diamétralement oppoſés, comme étant très-fermenteſcibles & diſpoſés à s'alkaliſer. Les végétaux irritans & ſtimulans, tels que l'ail, l'oignon, & pluſieurs autres de la même qualité, ne ſont pas auſſi contraires que les précédens; mais ils le ſont cependant aſſez pour qu'on doive les éviter : ils fatiguent & épuiſent les nerfs par des pointes, ou eſpèces d'aiguillons qu'ils renferment. Ceux qui méritent la préférence, ſont les aqueux ou humectans, les acidules ou réfrigérans, les apéritifs ou déterſifs. Les premiers ſont la laitue, les épinards, les cardes-poirées, les melons, les concombres, les citrouilles, &c. Les ſeconds ſont l'oſeille, & preſque tous les fruits fondans, comme fraiſes, ceriſes, groſeilles, prunes, pêches, raiſins, &c. Les troiſièmes ſont la plupart des racines, comme aſperges, carottes, ſalſifis, panais, betteraves, navets, raiponces,

la chicorée, & plusieurs autres. Tels sont les alimens qui doivent faire, conjointement avec le pain, la base de la subsistance des gens dont les nerfs sont affectés. Les farineux, autres végétaux qui sont très-bons dans bien des cas, ne conviennent nullement ici; ils épaississent & agglutinent les fluides, de manière à retarder les sécrétions & les excrétions, qui ne sont déja que trop lentes; ils donnent par-là des ailes à la fermentation, & favorisent l'accroissement du mal.

Quoique la nourriture prise dans le règne végétal soit la plus appropriée; & celle qu'on doit principalement rechercher dans les affections nerveuses, il ne faut pas néanmoins y bannir toutes les espèces de viandes. Les blanches, telles que le veau & la volaille, le mouton même, quoique du genre des noires, comme étant doué d'un peu d'acide qui le tempère, le poisson frais de mer & de rivière, doivent aussi y être employés. Il est vrai qu'outre

le pain, il faut au moins trois parties de légumes contre une de viande ou de poiſſon. La meilleure façon de les préparer, conſiſte à les bouillir, les rôtir, les griller, ou à en faire des ragoûts blancs.

La boiſſon la plus ſaine dans ces ſortes de maladies, eſt celle qui a le moins fermenté, qui renferme encore une certaine quantité d'huile & de corps muqueux, où les eſprits ardens ſont conſéquemment engaînés, & non développés. La bière & le cidre frais, le vin de ſix mois ou d'un an au plus, ſont ſans contredit les meilleurs. Il faut les tempérer d'eau plus ou moins, ſuivant que le demande l'état de l'eſtomac & la conſtitution entière.

Quoique les œufs & le lait ne ſoient pas en général indiqués dans ces ſortes d'accidens, on peut cependant les préparer de la manière qu'ils deviennent très-ſalubres; pour cet effet, on brouille les œufs avec des fruits acidules, comme le verjus, les aromates, &c. on fait

tourner légèrement le lait avec la préſure. Préparés ſuivant cette méthode, les œufs & le lait deviennent frais, tempérans, & très-bons pour nourrir ceux qui ſont atteints d'affections nerveuſes.

Les choſes qu'il faut ſoigneuſement éviter, ſont le café, le thé & le chocolat, ſur-tout le premier; les épiceries & les aromates, les liqueurs & les vins de liqueurs, le bœuf, le jambon, les jus de viande & les ragoûts au jus, doivent auſſi être évités avec le plus grand ſoin. Ce genre de nourriture agite les humeurs, échauffe les nerfs, & provoque tous les effets morbifiques auxquels on cherche à s'oppoſer.

Auparavant de finir ce qui concerne le régime, je ferai obſerver qu'il eſt dangereux de prendre beaucoup de nourriture à-la-fois, & de n'en prendre que de loin en loin; qu'ainſi, la méthode de ceux qui dînent copieuſement pour ne point ſouper, eſt mauvaiſe. En ſurchargeant l'eſtomac, on le rend in-

capable de bien opérer ſa fonction ; & en ne renouvelant point aſſez ſouvent les fluides, on fait développer de la fermentation.

On doit adminiſtrer des remèdes dans ces ſortes d'affections, comme on le pratique à l'égard des autres ; mais elles n'en demandent que de fort ſimples & en petit nombre. Il ne faut ici ni ſaignée ni purgation ; de ſimples humectans, quelques légers purifians & déterſifs, des adouciſſans & des détendans, voilà les ſecours auxquels il convient de ſe borner.

Les boiſſons nitrées, telles que l'eau infuſée de bourrache & de bugloſe, la décoction d'orge avec addition de ſel de nitre, le petit-lait, les potions huileuſes, les préparations déterſives & apéritives, comme le ſirop de mercuriale, & pluſieurs autres du même genre, ſont les remèdes qui conviennent le plus dans ces ſortes de maladies.

Les bains froids & la glace, y ſont-ils auſſi appropriés que quelques Au-

teurs modernes le prétendent ? C'eſt en examinant leurs effets, qu'on peut ſe convaincre du pour ou du contre. L'eau froide, ſur-tout celle de mer, eſt fort tonique, propre par conſéquent à réveiller l'action des nerfs, à détruire les ſtagnations & tous les embarras, à s'oppoſer à la fermentation, à la décompoſition du ſang, & au développement de tous les principes étrangers qu'elles dégagent. L'eau de mer, qui agit ſur les houppes nerveuſes par des pointes ſalines, de la même manière, quoique bien moins vivement, que l'ortie ou les cantharides, a beaucoup plus d'efficacité pour rappeler le ton & le reſſort des nerfs que l'eau douce. Elle produit merveilleuſement cet effet, quand on y plonge ſubitement les malades, ou qu'on la fait tomber ſur leurs corps d'une certaine hauteur par le moyen des douches. La ſecouſſe & l'ébranlement qu'elle excite, réveille auſſitôt l'action des nerfs, & les rend propres à opérer les travaux attachés à la condition humaine.

Nonobſtant ces merveilleux effets des bains & des immerſions d'eau froide, même de celle de mer, on ne peut enviſager ce genre de remède que comme un palliatif, qui n'eſt même pas applicable dans une infinité de circonſtances ; il ne ſuffit pas de le dire, il faut le prouver. La cauſe des maladies nerveuſes eſt une conſtitution ardente & bilieuſe, que les affections de l'ame, & une nourriture trop fermenteſcible, ont tournée tout-à-fait à l'alkaleſcence. Les bains froids, & les immerſions d'eau froide, remédient à la vérité à ce déſordre; mais ce n'eſt que momentanément, ou pour fort peu de temps ; car, la maſſe des fluides n'étant point corrigée & renouvelée par des ſucs ou des principes capables de détruire la putridité des humeurs, & d'empêcher qu'elles ne contractent par la ſuite un pareil caractère, la maladie ne tarde guères à revenir & à recommencer ſes ravages. Si on la combat de nouveau par ce moyen, le même inconvénient a lieu

peu de temps après ; & insensiblement le corps s'accoutumant à ce remède, ou le mal faisant des progrès, les bains & les immersions ne produisent plus ou presque plus d'effet.

J'ai avancé que les bains n'étoient pas applicables dans une infinité de cas. En effet, quand les sujets sont foibles & délicats, quand le mal est ancien & qu'il a fait de grands progrès, on ne sauroit les employer ; parce qu'alors la force & la chaleur naturelles ne sont pas suffisantes pour en supporter l'effet: ils arrêtent la transpiration, répercutent ou retiennent à l'intérieur les matières impures & putrides destinées à sortir par cette voie, & aggravent les accidens qui existent, ou en font naître de nouveaux. Or, ces sortes de circonstances arrivent très-souvent.

Les bains tièdes, quoique utiles dans bien des cas pour détruire la rigidité & l'éréthisme des nerfs, sont en général moins appropriés que les bains froids dans les affections nerveuses. On

ne ſauroit donc les enviſager les uns & les autres comme des ſecours bien puiſſans contre ces ſortes de maladies; c'eſt l'intérieur qu'il faut baigner & changer par les ſucs tempérans, humectans, déterſifs & réfrigérans des végétaux.

La glace qui force le ton des nerfs, qui les criſpe & les tend, qui affoiblit ou augmente la chaleur naturelle, qui bleſſe la digeſtion & empêche la coction des alimens, qui, par la condenſation qu'elle opère ſur les fluides, retient à l'intérieur les matières étrangères & purulentes, en ſuſpendant les ſécrétions & les excrétions, qui, après avoir produit une eſpèce de friſſon & tous ſes effets, excite enſuite une forte effervescence & une violente chaleur, ne peut pas convenir dans les maux de nerfs : elle eſt ſur-tout contraire quand on prend avec elle des ſucs actifs & incendiaires, qui, après avoir agi comme tempérans, embraſent les fluides & les ſolides, & mettent tout le corps en combuſtion.

L'uſage habituel des viandes & autres

alimens froids, qui a été également fort recommandé, ne peut pas non plus être adopté dans ces ſortes de cas. La digeſtion en eſt trop difficile pour qu'ils puiſſent fournir un bon chyle. Pris par intervalles, ſur-tout pendant l'été, où la force & la chaleur centrales ont plus d'intenſité, ils peuvent faire du bien, ſi on a la précaution d'y ajouter un peu d'huile pour réchauffer & lubréfier l'eſtomac, & du vinaigre pour aider à les diviſer & empêcher la fermentation.

Un autre remède fort vanté pour les maladies de nerfs, ce ſont les eaux minérales. Eſt-il auſſi bon qu'on le croit communément? Pluſieurs eſpèces d'eaux minérales renferment certainement des principes fort propres à purifier le ſang, à faire charier l'excès de la bile, & toutes les matières putrides ou purulentes, par les urines & la tranſpiration; ce ſont des apéritifs, de légers fondans, des déterſifs. Ainſi, les eaux minérales ſont très-recommandables dans ces ſortes de maladies : on en

retireroit bien plus d'avantages qu'on ne le fait, si on réformoit son régime, & si on les empêchoit de se régénérer par un genre de vie différent. Les eaux acidules qui contiennent quelque portion d'acide vitriolique, étendu & mélangé avec d'autres principes, sont les meilleures pour ce genre de mal.

RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE ET LA GUÉRISON DES DARTRES.

Les affections dartreuſes ſont du nombre de celles qu'on nomme l'opprobre des Médecins, parce qu'on parvient rarement à les guérir; ou, ſi on y réuſſit quelquefois, c'eſt ordinairement pour avoir le déſagrément de les voir reparoître peu de temps après. Les maladies contre leſquelles l'art ne fournit que de foibles ſecours, ſont en général les moins connues, celles par conſéquent qui donnent le plus ſouvent lieu

à des hypothèſes haſardées & à des préjugés. Les dartres ne ſont pas celles qui en ont le moins produit. On a enfanté des idées bizarres pour expliquer leur origine ; & le public en a conçu une ſorte d'appréhenſion, qui lui fait éviter la ſociété des perſonnes qui ont le malheur d'en être atteintes. Cependant rien n'eſt plus ſimple & plus facile à comprendre que le développement de cette maladie : une portion de ſang décompoſé par un excès de chaleur, dont les principes ſalins, qui ont été dépouillés de leur partie onctueuſe, brûlent & cautériſent la peau : telle eſt l'eſſence des affections dartreuſes. Qu'eſt-ce qui détermine cette chaleur, & la diſſipation du principe balſamique du ſang ? Si on peut ſaiſir la cauſe de ces déſordres, on aura une connoiſſance exacte de l'origine & de la nature des dartres.

La fermentation produit l'excès de chaleur qui fait évaporer le principe agrégatif du ſang, & opère la décompoſition de ce fluide. Une conſtitution

bilieuſe & fort inflammable, une nourriture incendiaire, ſur-tout les ragoûts au jus & la pâtiſſerie, l'uſage immodéré du café, du thé & du chocolat, des liqueurs & des vins généreux; les paſſions triſtes & véhémentes de l'ame, le défaut de ſommeil ou ſon excès; le défaut d'exercice, ou des travaux trop pénibles, &c. ſont les cauſes qui dégagent la fermentation. J'ai tâché d'expliquer, dans la théorie générale des maladies purulentes & ſcorbutiques, comment elle décompoſe les fluides, & les convertit dans une matière putride. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit plus haut ſur la formation du pus; je tâcherai ſeulement de rendre compte des effets qu'il produit ſur la peau, & de faire connoître la génération des dartres.

Le pus eſt une matière âcre & mordante qui réſulte de la compoſition des humeurs. Il eſt évidemment d'une qualité alkaline, puiſqu'il eſt le produit du mouvement ſpontanée qui tend toujours

à l'alkalescence, quand il agit sur des substances animales. L'acrimonie & la causticité du pus proviennent des principes salins qu'il renferme. Ces principes sont de la nature des alkalis, c'est-à-dire, des sels primitifs, & non de celle des sels neutres. L'impression du feu qu'ils font sur la peau, ne laisse là-dessus aucun doute. Voici de quelle manière ces sels se développent & engendrent des dartres.

Quand un individu d'un tempérament bilieux & ardent, adopte un genre de vie stimulant & échauffant, ses nerfs se tendent & se contractent outre mesure. Les voies sécrétoires & excrétoires se trouvent fort rétrécies; le calibre des pores est diminué, & la transpiration s'exécute imparfaitement; il ne transude au travers des tégumens que la partie aqueuse de la matière transpirante. Les principes crasses & épais, tels que les terreux, les salins, les huileux, ne peuvent trouver d'issue; ils séjournent dans la masse des humeurs,

&

& y produiſent l'effet d'un mauvais levain; de-là, des mouvemens inteſtins & ſpontanées, des effervesſcences, & de véritables fermentations; de-là, le développement du pus, de toutes ſortes de matières putrides & alkalines. Ces matières, qui renferment un principe ſalin de l'eſpèce des alkalis, ſont fort âcres, même cauſtiques & brûlantes. Pendant qu'il y a aſſez de force centrale & expulſive pour les chaſſer à la circonférence, elles n'agiſſent que ſur la peau, où elles engendrent le mal qu'on appelle dartre; elles y font l'impreſſion d'un feu couvert ou enveloppé; elles déſorganiſent cette partie en racorniſſant les ſolides & en volatiliſant les fluides. L'épiderme ſe détache, & tombe par écailles ou en farine. Les houppes nerveuſes qui ne ſont plus défendues du contact de l'air & du frottement des corps durs par cet intermédiaire, deviennent ſenſibles & douloureuſes; la peau s'enflamme, ſe gonfle & rougit. La matière qui donne lieu à

ces désordres est quelquefois si corrosive, qu'elle ronge la peau : il s'y établit une infinité de petites plaies ou ulcuscules. Telle est la formation des dartres vives, rongeantes & suppurantes. Les sèches ou farineuses, c'est-à-dire, celles qui ne se manifestent que par des taches ou de simples exfoliations de l'épiderme, sont produites par le desséchement de la peau, une trop grande dissipation du principe onctueux & lubréfiant, & des pointes salines qui rongent les tégumens : elles ne reconnoissent point pour cause la présence d'une humeur viciée, rongeante & étrangère, comme les humides ou humorales. Le siège des dartres ne change rien à leur nature : qu'elles affectent la tête, le tronc ou les extrémités, c'est toujours le même mal.

D'après ce qui vient d'être dit sur le principe & le caractère des dartres, il est aisé d'appercevoir les suites & les conséquences de ce genre de mal, de juger si la crainte qu'on a de le gagner

par la communication, eſt fondée ou non.

Il eſt certain que, pendant que les perſonnes affectées de dartres ſont aſſez robuſtes pour que le vice qui les engendre & les entretient puiſſe être expulſé à meſure qu'il ſe développe, la vie ne court aucun riſque ; mais auſſitôt que les forces diminuent, & que le levain dartreux, au lieu d'être pouſſé à la peau, eſt dépoſé ſur quelques viſcères, ou même ſur des parties internes de peu d'importance, on a bien des accidens, & des accidens graves, à redouter ; tels que les dépôts, les abcès, les ulcères, les fiſtules, la fièvre lente, le maraſme, la conſomption, & ſouvent des déſordres dont la marche vers la ruine eſt très-rapide. Les ſuites des dartres doivent donc être conſidérées comme très-conſéquentes.

La communication n'en eſt à appréhender qu'autant qu'on touche immédiatement ceux qui en ſont atteints ſur les parties affectées ; qu'on ſe ſert de leur linge, ou de tout autre vêtement

ſouillé du vice dartreux. Il eſt certain qu'une liqueur cauſtique & corroſive, comme celle qui produit les dartres, doit agir ſur tout le monde, avec la ſeule différence du plus ou du moins, ſuivant l'âge, le ſexe & le tempérament; qu'ainſi cette liqueur doit produire ſes effets ſur ceux à qui elle eſt communiquée, comme ſur ceux chez qui elle ſe développe. Auſſi obſerve-t-on à l'égard des dartres ſuppurantes, que lorſqu'une goutte de matière tombe ſur une partie qui n'eſt point affectée, ſoit du ſujet qui la fournit, ſoit d'un autre qui la reçoit, il s'y forme auſſitôt une dartre; mais c'eſt à tort qu'on craint d'en gagner en buvant & en mangeant avec les perſonnes qui ſont attaquées de cette maladie, ou en reſpirant le même air. Le vice qui entretient les dartres n'eſt point aſſez ſubtil pour ſe volatiliſer. D'un autre côté, s'il arrivoit qu'en mangeant ou en buvant après des dartreux, on avalât quelques atômes de ce vice, l'eſtomac le dénatureroit &

l'aſſimileroit aux ſaines humeurs, ou le mettroit dans le cas d'être chaſſé avec les *fèces*, puiſqu'il change & décompoſe les poiſons les plus actifs, lorſqu'il n'en reçoit qu'une petite quantité.

La communication des dartres eſt plus ou moins prompte, ſuivant l'intenſité du mal, comme celle de toutes les maladies contagieuſes. Les rongeantes & ſuppurantes ſont celles qui ſe gagnent le plus facilement, & qui font les plus grands progrès : les vives ſe communiquent auſſi, mais moins promptement : les sèches ou farineuſes ſe propagent rarement par le contact.

On ne peut pas raiſonnablement eſpérer de parvenir à éteindre ce genre d'infirmité, par les bains & les autres actes de propreté, comme on peut s'en flatter à l'égard de quelques autres maladies contagieuſes, par exemple, la gale, & peut-être même le mal vénérien. C'eſt un vice dans le régime, qui engendre les dartres ; ſa réforme, ſeule peut les faire diſparoître. Pendant qu'on

ſe livrera inconſidérément à l'uſage du café, du thé, du chocolat, des liqueurs, des vins généreux, des ragoûts au jus, de la pâtiſſerie, des aſſaiſonnemens alkalins, âcres & ſtimulans ; qu'on n'établira pas une juſte balance entre la veille & le ſommeil, le mouvement & le repos ; qu'on ne ſe rendra pas maître de ſes paſſions, & qu'on ſe laiſſera agiter tantôt par les vives, tantôt par les triſtes, on peut être sûr qu'on ſera ſujet à contracter des dartres.

Bien loin que ceux qui obſervent le cours de cette maladie, apperçoivent des changemens aſſez heureux pour en faire eſpérer l'extinction, ils remarquent, au contraire, qu'elle fait tous les jours des progrès, qu'elle attaque une infinité de perſonnes qui n'en avoient jamais éprouvé d'atteintes, & dont le ſang n'étoit point ſouillé par un vice héréditaire. Si on ne change pas ſa manière de vivre, & ſi on ne ſe décide à ſe priver de tout ce qui peut contribuer à engendrer des dartres,

non-ſeulement on ne détruira pas celles qui exiſtent, mais on doit s'attendre à en voir paroître de nouvelles.

Mais, objectera-t-on, bien des individus de la claſſe du peuple ſont affectés de ce mal, & cependant ils ne ſe nourriſſent ni de pâtiſſerie, ni de ragoûts au jus; ils prennent peu de café, encore moins de thé & de chocolat, de liqueurs & de vins généreux. Cela eſt vrai; mais leurs alimens ordinaires ſont du lard, & différentes eſpèces de préparations de viande de porc, fort ſalées & épicées, des farineux groſſiers, des vins de mauvaiſe qualité, & de l'eau de vie. Or, une ſemblable nourriture eſt auſſi propre à développer des dartres, que celle à laquelle les gens riches & aiſés ſe livrent immodérément. La viande de porc eſt ſi putride, & tellement diſpoſée à l'alkaleſcence, qu'on en prohibe l'uſage pendant le cours de certaines épidémies, & que les lois du peuple Juif la proſcrivoient tout-à-fait, parce qu'elle donnoit lieu à des maladies cu-

tanées, notamment à la lèpre. Les farineux, ſans être ſuſceptibles de ſe putréfier comme le lard, ſont très-propres à opérer la décompoſition du ſang, & dès-lors à engendrer les affections dartreuſes. Ils font un ſang groſſier & épais, dont les parties intégrantes ont peu de cohéſion. Ce ſang renferme même de petits corps étrangers, comme l'huile mal clarifiée : ce ſont des flocons, des filamens, des champignons. Ces corps étrangers s'arrêtent dans les vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires, les obſtruent, & rendent certaines fonctions impoſſibles ou très-pareſſeuſes. La nature, qui cherche toujours à vaincre les obſtacles qu'elle rencontre, fait des efforts pour diſſiper ces embarras & rétablir le bon ordre. L'action augmentée des ſolides, agite, altère & décompoſe même les fluides, ſi ſur-tout elle rencontre beaucoup de réſiſtance. L'eau de vie, & les boiſſons fermentées de mauvaiſe qualité, ſont également capables de donner naiſſance aux dar-

très ; elles deſſèchent, durciſſent & raccourciſſent toutes les fibres élaſtiques; elles diminuent conſéquemment leur extenſion & leur contraction : il s'enſuit que le mouvement circulaire du ſang eſt ralenti, que ce fluide n'eſt plus exactement purgé des principes hétérogènes, qu'il ſubit un mouvement de fermentation, ſe décompoſe, & ſe détériore, juſqu'à ce qu'on faſſe ceſſer la cauſe, & qu'on remédie au mal qui exiſte déja. Au reſte, la viande de porc ſalé, les farineux groſſiers & l'eau de vie, ſont ſpécialement ce qui engendre le ſcorbut ſur les vaiſſeaux. Il ne doit donc pas paroître ſurprenant que les hommes qui ſe nourriſſent de la même manière que les matelots, ſoient ſujets à contracter ce mal ou d'autres analogues, quoique avec moins de fréquence, parce qu'ils ont des correctifs que les marins n'ont pas, comme les fruits & les légumes, qu'ils reſpirent un meilleur air, & qu'ils ne pèchent pas autant contre la propreté.

Après avoir tâché de faire connoître la vraie origine des dartres, & les conſéquences que ce genre de mal entraîne avec lui, je vais faire tous mes efforts pour apprendre à s'en délivrer & empêcher ſes retours.

On n'a pas réuſſi juſqu'ici à créer une méthode curative pour les dartres, dont les ſuccès ſoient conſtans & aſſurés. Rien n'eſt plus commun que de rencontrer dans les grandes villes, même dans les capitales où réſident ordinairement les plus habiles Médecins, des perſonnes attaquées de cette maladie; les unes depuis pluſieurs années, les autres depuis qu'elles exiſtent, quoiqu'elles aient paſſé une partie de leur vie en remèdes & en traitemens. Je ſuis bien éloigné de vouloir en faire un reproche aux Maîtres de l'art: cela prouve que ce genre de mal eſt fort rebelle, & ne compromet nullement leurs talens. Le ſeul reproche un peu fondé qu'on pût leur faire, c'eſt d'être quelquefois trop complaiſans, ſur-tout

envers les femmes, qui abusent même, lorsqu'elles sont malades, de leur ascendant sur les hommes. Quand elles ne veulent pas prendre quelque chose, elles disent souvent qu'elles ne le peuvent; & le Médecin, qui croit ce qu'on lui avance, renonce aux meilleurs secours qu'il puisse choisir, pour en employer de fort inférieurs. A moins de reconnoître un dégoût & une répugnance invincibles, les Praticiens devroient déclarer qu'ils renonceront au traitement, si on n'observe pas exactement leurs préceptes, dans ces cas sur-tout, où, sans rien omettre dans l'administration des remèdes & du régime, on a beaucoup de peine à réussir. Leur fermeté en pareille circonstance, bien loin d'être blâmable, seroit digne des plus grands éloges, puisqu'elle tendroit au bien, & qu'ils auroient besoin de se faire violence pour l'employer. Pour être inébranlables dans leurs résolutions, les Médecins qui sont hommes, & dès-lors foibles, ne devroient point

manger avec leurs malades, quand il s'agit de faire un traitement dont le régime eſt la baſe. On oublie à table qu'on eſt le gouverneur d'un malade; on permet, par extraordinaire, une taſſe de café, un verre de bon vin, ou autre choſe contraire; & le malade tire la conſéquence que puiſque cela n'a pas été mauvais cette fois, il n'en réſultera pas plus de mal une autre. Enſuite on ne guérit point; on s'en prend à ſon Médecin; on en appelle un autre. Telle eſt la ſuite de l'excès de la complaiſance. Je ſais qu'il eſt plus facile de donner des préceptes que de les ſuivre, & je ne prétends pas me donner pour un modèle de conſtance & de fermeté.

Des circonſtances particulières m'ont mis dans le cas de faire des recherches ſur la nature & la guériſon des dartres, dont je crois devoir rendre compte. Fixé pendant pluſieurs années à l'Orient, entrepôt du commerce des Indes orientales, j'ai eu occaſion d'en ob-

ſerver pluſieurs d'une eſpèce & d'un caractère fort diſtinct de celles qu'on remarque en Europe : elles tachoient & noirciſſoient la peau comme l'*éléphantiaſis* ou la lèpre : elles étoient quelquefois accompagnées de puſtules & de différentes éruptions, mais le plus ſouvent elles étoient sèches & écailleuſes : elles s'étendoient très-promptement, au point de couvrir tout le corps, qu'elles rendoient hideux & dégoûtant. Ceux qui voyagent en Chine ſont les plus ſujets à gagner cette maladie : tantôt c'eſt en y faiſant laver leur linge, tantôt en touchant des individus ſouillés, & en s'abandonnant au déréglement de leurs paſſions. En général, les Chinois ſont fort mal-propres, particulièrement les gens du peuple, qui manquent, comme par-tout, des moyens néceſſaires pour ſe mondifier. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils ſe trouvent dans le cas de communiquer des maladies cutanées. Elles ſont fort communes chez toutes les nations qui n'ont pas ſoin

de ſe baigner & de ſe laver, qui ne renouvellent point leur linge & leurs vêtemens aſſez ſouvent.

L'*éléphantiaſis*, & plus ſouvent des dartres qui en approchent, ſe gagnent auſſi quelquefois dans les Indes & dans preſque toutes les contrées de l'Aſie, où la loi de Mahomet, qui preſcrit l'uſage des bains, n'eſt pas admiſe. Les navigateurs, & ceux qui ont réſidé dans cette partie du monde, en donnent des témoignages qui ſont ſouvent le fruit de l'expérience. On contracte également des affections cutanées, graves & rebelles, dans certaines contrées de l'Amérique : il y en a même où il règne une véritable lèpre : par exemple, à Carthagène des Indes, colonie Eſpagnole, où ce mal eſt ſi commun & ſi contagieux, qu'on eſt obligé d'iſoler ceux qui en ſont affectés, ſans diſtinction de rang, comme on le pratique en Europe à l'égard des peſtiférés. Cette infirmité eſt d'autant plus dangereuſe, qu'il eſt bien rare que ceux

qu'elle attaque viennent à bout de s'en délivrer. Les dartres qui en dérivent, ſont elles-mêmes fort difficiles à guérir. J'ai eu pluſieurs fois occaſion de m'en convaincre à Cadix, où j'ai pratiqué la médecine. Ce n'eſt pas ſeulement à Carthagène qu'il règne, en Amérique, des maladies de la peau de la nature de la lèpre ; il s'en rencontre auſſi au Mexique & dans pluſieurs autres contrées ; il y en a même en Eſpagne. Le mal de la roſe, auquel les Aſturiens ſont ſujets, eſt de cette eſpèce.

Comme il eſt fort humiliant pour un médecin, attaché par goût & par honneur à ſa profeſſion, de faire l'aveu qu'il ne ſait pas guérir une maladie qui ſemble néanmoins ſuſceptible de l'être, tant parce qu'elle n'a pas endommagé les parties eſſentielles à la vie, que parce que ſes caractères ne paroiſſent point dangereux, je n'ai rien négligé pour apprendre de quelle manière on traitoit les dartres dans les deux Indes, & pour tâcher de dé-

couvrir des moyens capables de détruire en Europe les indigènes & les exotiques : mais on réussit bien lentement dans une carrière également pénible & obscure. Cependant j'espère qu'on me saura gré de mon travail : en voici le procédé.

Ayant cherché à savoir comment on traitoit les dartres, l'*éléphantiasis*, la lèpre & les autres maladies cutanées, en Chine, aux Indes ordientales & en Amérique, j'ai appris qu'on employoit beaucoup plus de remèdes topiques que d'intérieurs dans les pays chauds contre ces sortes de maladies. Ceux auxquels on donne la préférence, sont les baumes & les huiles résineuses qu'on combine avec le soufre, le borax, & d'autres mordans, suivant le besoin. On en compose des espèces d'onguens & de pommades, dont on fait des embrocations sur toutes les parties affectées. Ces remèdes agissent en rongeant l'épiderme, & le détachant de la peau ; en purgeant cette dernière du vice ou prin-

cipe nuiſible dont elle eſt ſouillée, par une titillation & un froncement des houppes nerveuſes, qui les oblige à ſe contracter, & à exprimer tout ce qu'il y a d'impur dans la ſubſtance des tégumens. Le contact de l'air dessèche la matière ſaline qui en eſt délogée : elle s'épaiſſit, ſe durcit, & forme des gales, des croûtes, des écailles, ou une eſpèce de farine : elle tombe enſuite en détail ; & quand on a fait aſſez d'applications pour que la peau ſe trouve entièrement nette, l'épiderme ſe renouvelle pour ne plus tomber : on ceſſe alors l'uſage de ces topiques, & la guériſon eſt faite. Quoiqu'on donne peu de remèdes internes, néanmoins on fait prendre des ſudorifiques, comme l'eau de ſquine, de ſalſe-pareille, de ſaſſafras & de gaïac. Comme la tranſpiration eſt facile à déterminer dans les pays chauds, on n'a pas beſoin de faire prendre ces boiſſons bien fortes, ni pendant long-temps pour l'exciter. Dailleurs, on emploie les bois ſudorifiques

frais & verts. Ils contiennent dans cet état des principes tempérans qui corrigent leur âcreté. C'eſt ſans doute ce qui fait qu'ils n'agiſſent pas ſur les nerfs dans les climats brûlans, comme dans les froids & tempérés.

Ce traitement a, à peu près, le même ſuccès en Europe qu'en Aſie, en Afrique & en Amérique ſur les dartres, les taches, & la plupart des autres affections cutanées d'une nature sèche ; mais quand elles ſont humides & humorales, ces ſecours ſont inſuffiſans. Il faut avoir recours à ceux qui ont la propriété de détendre & de relâcher le genre nerveux, pour augmenter le calibre des vaiſſeaux exhalans, pour ouvrir les voies ſécrétoires & excrétoires, pour faciliter la ſortie des principes étrangers, & faire ceſſer les cauſes du mal.

Les baumes & les huiles réſineuſes qui font la baſe des compoſitions qu'on emploie contre les dartres sèches, & les autres vices de la peau de même

nature, s'exprime par l'incision des différens bois qui les contiennent. Celle qui m'a paru produire le plus d'effet, est l'huile de bois de Malac, lieu situé sur les frontières de la Chine, à l'embouchure de la rivière de Canton : elle est fort épaisse & d'une odeur pénétrante. On y ajoute un peu de borax pulvérisé. Elle renouvelle l'épiderme dans toutes les parties qui sont affectées, & donne de l'éclat à la peau. C'est véritablement un bon remède, dont il ne résulte point d'accidens, parce qu'il ne répercute point ; mais il ne réussit pas quand les fluides & l'habitude générale se trouvent souillés d'un vice qu'il faut détruire par l'intérieur, pour opérer la guérison ; on est nécessité, dans ce cas, d'avoir recours à d'autres armes.

J'imaginai de faire une préparation savonneuse avec l'huile de bois de Malac, ou les autres qui ont de l'efficacité contre les dartres sèches, & le nitre fixé par le tartre ; mon but étoit de communiquer plus de causticité à

ces huiles, & de déterminer dans le ſiège du mal un écoulement, comme par le moyen des véſicatoires & des autres mordans, mais qui eût ſur ces derniers l'avantage d'arrêter la ſuppuration quand l'humeur étrangère ſe trouveroit épuiſée. Je ne fus pas trompé dans mon attente; l'épiderme s'exfolioit, la peau devenoit puſtuleuſe, & il s'établiſſoit une ſuppuration qui n'étoit pas douloureuſe, parce qu'il n'y avoit point de véritable plaie. Au bout de plus ou moins de temps, la ſuppuration, quoique bien entretenue, s'arrêtoit d'elle-même, ſi ce traitement extérieur étoit ſecondé par de bons moyens internes, & on pouvoit regarder la guériſon comme certaine. Mais cette méthode entraînoit deux grands inconvéniens avec elle; le premier, étoit la longueur des traitemens & l'incertitude de leur ſuccès; le ſecond, la crainte du retour de la même maladie, qui avoit quelquefois lieu. Ces inconvéniens m'ont paru d'une ſi grande

conſéquence, que j'ai abandonné cette manière de traiter les dartres humorales. Le raiſonnement ſuivant fera voir qu'en effet on ne doit pas s'en ſervir.

Les perſonnes ſur qui on la pratique, voyant ſortir le levain ou la cauſe de leur maladie, s'imaginent qu'ils n'ont pas beſoin de faire autre choſe pour guérir. Ils négligent les remèdes internes ; ils ne s'abſtiennent point aſſez des jouiſſances qui leur ſont contraires, & commettent pluſieurs fautes dans leur régime. Qu'arrive-t-il de-là ? qu'ils ne guériſſent point radicalement, ou qu'ils guériſſent lentement ; encore ſont-ils ſujets aux récidives. En effet, ne faiſant rien, ou preſque rien à l'intérieur pour empêcher la cauſe de ſe régénérer, ils ne doivent pas guérir, ou, ſi cela arrive quelquefois, c'eſt lentement & en quelque façon accidentellement. D'ailleurs, comme les malades croient devoir en pareil cas leur guériſon au remède topique, qui a attiré & détruit leur vice, ils croient n'avoir plus rien

à craindre. En conséquence, ils se livrent à tous leurs goûts & à toutes leurs fantaisies; ils allument de la chaleur & de la fermentation dans les premières voies, qui se propage dans les secondes; ils élaborent un mauvais chyle, & font germer du pus, ou d'autres matières putrides dans la masse de leurs humeurs; ils disposent leurs nerfs à la crispation & à la rigidité; ils rendent leur transpiration imparfaite; enfin, ils font éclore un nouveau levain dartreux, qui désorganise la peau dans le même endroit ou dans un autre. D'après la preuve & la démonstration de ces inconvéniens, peut-on employer cette méthode, ou toute autre externe, & ne doit-on pas plutôt fonder le traitement sur les moyens intérieurs, tant parce qu'ils sont seuls capables de détruire le principe du mal, qu'afin de faire concevoir aux malades que s'ils ont le bonheur de guérir, c'est par des privations & l'observance de certaines pratiques, auxquelles il leur importe

de ſe ſoumettre même quelquefois en bonne ſanté, s'ils veulent éviter le retour des mêmes accidens?

Quels ſont les remèdes ſur leſquels on doit établir le traitement des dartres? Sont-ce les bains, les mercuriaux, les antimoniaux, les fondans & les apéritifs chauds, les narcotiques, ou de ſimples détendans, les adouciſſans, les déterſifs, les réfrigerans & les apéritifs frais?

1°. Les bains. On ne ſauroit diſconvenir que ce remède ne ſoit bon dans tous les cas où l'on ſe propoſe de purifier, comme dans les maladies cutanées. Mais eſt-il curatif? Suffit-il lui ſeul pour guérir, ou juſqu'à quel point peut-on compter ſur ſes effets? Pour répondre exactement à ces queſtions, il faut examiner les propriétés générales des bains.

Il eſt d'abord eſſentiel de diſtinguer les bains froids d'avec les chauds ou tièdes, [illegible]ce leurs effets ſont diamétralement [illegible]poſés. Les premiers conden-

ſent les fluides, & reſſerrent les ſolides; ils compriment l'habitude interne & externe. Un pareil remède ne ſauroit qu'être fort contraire dans les affections dartreuſes. En effet, il gène la tranſpiration, & retient à l'intérieur des principes faits pour être chaſſés au dehors; il fait même repaſſer à l'intérieur des matières, que des efforts victorieux de la nature avoient portées & dépoſées ſur la peau. Que deviennent ces matières? elles circulent avec les ſaines humeurs, & ſe fixent ſur quelque partie interne, dès que la moindre cauſe les y détermine. Les bains froids, bien loin d'être ſalutaires dans les maladies de peau, ſont donc capables d'y occaſionner des accidens graves: on doit donc bien ſe donner de garde d'y avoir recours.

Les bains chauds ſont de deux ſortes; les uns ſont véritablement chauds, les autres ſimplement tièdes. Les premiers raréfient la maſſe des humeurs, criſpent & dessèchent le genre nerveux, agitent

agitent les fluides & les ſolides. Ils ne ſauroient qu'être fort contraires dans toutes les maladies de feu, puiſqu'ils doivent néceſſairement donner de l'intenſité aux cauſes qui les produiſent. Ils ne peuvent être employés que comme auxiliaires dans certains cas, où l'économie animale a beſoin d'être animée, où les forces centrales & expulſives ſont inſuffiſantes pour chaſſer les principes nuiſibles & étrangers à la circonférence ; mais on ne doit point les enviſager comme des moyens curatifs.

Les bains tièdes ſont ceux qui conviennent quelquefois, & coopèrent à la guériſon des maladies dartreuſes. Ils nettoient & mondifient la peau ; ils ouvrent les pores, détendent les ſolides, & tempèrent les fluides. S'ils pouvoient détruire la cauſe première de ces ſortes de maux, qui travaille ſans ceſſe, & rend leur effet preſque nul, ils ſuffiroient pour opérer la guériſon. C'eſt pourquoi on obſerve que ceux

qui, en les employant, adminiſtrent exactement les autres remèdes indiqués, & ſuivent un régime approprié, guériſſent fort promptement : mais les bains ſeuls ne ſauroient rien faire, ou tout au plus ils agiſſent comme des palliatifs, & font diſparoître pour un temps fort limité les accidens les plus graves. Je m'en ſuis convaincu bien des fois. J'en ai fait prendre pluſieurs centaines à différens malades. J'ai remarqué que ceux qui n'étoient pas exacts à obſerver les autres articles de leur traitement, reſtoient à peu de choſe près dans le même état, & que ceux au contraire qui ſecondoient l'effet des bains par les remèdes internes, & l'exacte obſervance du régime, guériſſoient promptement. D'après cela, on ne doit conſidérer les bains tièdes que comme un moyen auxiliaire, dont on peut tirer quelque avantage dans le traitement des dartres, mais non comme la baſe & le fondement du traitement.

2°. Les mercuriaux. Les mercuriaux

ſont appropriés pour les dartres qui dépendent du mal vénérien, & pour quelques autres qui proviennent de vices de la lymphe : mais ils ſont très-contraires dans la curation de celles qui reconnoiſſent pour cauſes l'altération, la purulence & la décompoſition du ſang, & ce ſont les plus fréquentes. Je crois avoir démontré que ces maladies devoient être rangées dans la claſſe des ſcorbutiques : or, tous les Praticiens ſavent combien les préparations mercurielles ſont contraires dans ces ſortes de maux. Les propriétés du mercure ſont d'ébranler & agiter les nerfs, d'augmenter la force & le nombre de leurs contractions, de raréfier, échauffer, atténuer & diſſoudre pour ainſi dire le ſang, d'en ſéparer & chaſſer les matières étrangères. De ſemblables effets ſont fort préjudiciables dans des maladies de tenſion & d'érétiſme des ſolides, de dépravation & de diſſolution des fluides. Ils ne peuvent qu'aggraver les accidens, & donner naiſ-

ſance à de nouveaux. C'eſt auſſi ce qui arrive, quand, au lieu d'adminiſtrer les mercuriaux dans les cas où ils conviennent, on les emploie à contre-temps.

3°. Les antimoniaux. Les préparations antimoniales ſont de deux eſpèces; les unes ſont deſtinées à exciter une ſecouſſe violente, en irritant l'eſtomac, en l'obligeant à ſe contracter, & à ſe vider par le vomiſſement ou par les ſelles : telles ſont les préparations émétiques. Les autres ſe donnent pour agir un peu plus lentement par les différentes voies excrétoires, ſurtout par celle de la tranſpiration.

Il eſt certain qu'en provoquant une forte évacuation de bile, & d'autres matières alkalines qui fomentent & entretiennent le vice dartreux, on obtient une grande diminution dans les ſymptômes préſens. Mais, comme on n'opère rien par-là qui tende à détruire la cauſe efficiente du mal, ces accidens reprennent par la ſuite leur première intenſité, & même une plus forte, auſſitôt que

cette cauſe a eu le temps de ſe régénérer. Quoique le ſoulagement que les préparations ſtibiées & émétiques procurent ne ſoit que momentané, on ne peut pas avancer que celles qui ſont ſudorifiques en donnent autant. Plus on cherche à chaſſer & à détruire le levain dartreux par la tranſpiration, plus on irrite le mal, & plus il s'accroît. Comme ces ſortes de remèdes n'agiſſent qu'en raréfiant, agitant & appauvriſſant les fluides, en ſtimulant, irritant & agaçant les ſolides, il s'enſuit que la chaleur, la fermentation, & toutes leurs ſuites, deviennent plus alarmantes. Les préparations d'antimoine qui ſont ſimplement fondantes n'ont pas les mêmes inconvéniens, mais elles agiſſent fort lentement, ou plutôt ne font rien du tout.

4°. Les fondans & les apéritifs chauds. Les remèdes qu'on nomme ainſi ſont ceux qui ont la vertu de diſſoudre les matières craſſes, épaiſſes, dures, & d'ouvrir avec une certaine violence un paſſage obſtrué. Ce ſont particulière-

ment les ſels alkalis, les ſels neutres, les préparations ſavonneuſes & les ſulfureuſes, qu'on nomme fondans. Les martiaux, les principes pénétrans de certains animaux, comme des vipères, des cloportes, &c. de certaines plantes également actives, comme les apéritives majeures, conſtituent eſſentiellement les apéritifs chauds. Ni les uns ni les autres ne conviennent dans les affections dartreuſes : ce ſont des remèdes, ou qui fatiguent conſidérablement le reſſort des ſolides, ou qui atténuent & diſſolvent prodigieuſement les fluides déja réduits dans un état de diſſolution. Dailleurs, quand même on réuſſiroit par leur ſecours à évacuer tout le vice, il n'en ſeroit pas moins vrai que la cauſe première n'étant point détruite, il s'en élaboreroit de nouveau. Ainſi, conſidérés ſous tous les points de vue, les fondans & les apéritifs chauds ne doivent point être admis dans la curation des maux dont il s'agit.

5°. Les narcotiques. On emploie de-

puis quelque temps les narcotiques pour guérir les dartres. Sans les regarder comme curatifs en pareil cas, je ne crois pas que ce ſoit la plus mauvaiſe eſpèce de remèdes à laquelle on puiſſe avoir recours. Il eſt certain que, par l'aſſoupiſſement & l'engourdiſſement qu'ils opèrent ſur les nerfs, il procure une détente bien eſſentielle dans ces maladies; il en réſulte des criſes, une augmentation dans les ſecrétions & les excrétions, par conſéquent une évacuation conſidérable de l'humeur peccante & morbifique. On ſait que les préparations d'*opium*, qui ſont de ce genre, donnent du courage, excitent à l'amour, augmentent la ſécrétion du lait & de la ſemence. Ces effets annoncent un remède propre à fortifier & à chaſſer tout ce qui eſt étranger. Mais malheureuſement il ne détruit pas la première ſource du mal; & s'il chaſſe le vice déja exiſtant, il n'empêche pas de même qu'il s'en forme d'autre. De plus, les bons effets de ces re-

mèdes ſont accompagnés de quelques autres qui, bien loin d'être ſalutaires, ſont fâcheux, ſur-tout quand on en fait un long uſage. Les narcotiques troublent les fonctions animales, & diſpoſent à la folie. Ils épaiſſiſſent les fluides, en les dépouillant de leur flegme par trop d'évaporation, & expoſent à l'inflammation. Ils aſſoupiſſent & endorment les nerfs de l'eſtomac & des autres viſcères qui ſervent à la digeſtion; ils ſuſpendent par-là cette fonction. D'autres fois ils affectent déſagréablement ces viſcères, & les excitent au vomiſſement. D'ailleurs ce ſont des remèdes qu'il faut donner avec tant de circonſpection, que la moindre faute dans leur adminiſtration, peut être ſuivie des accidens les plus funeſtes. En peſant les bons & les mauvais effets des narcotiques, on voit que ce ne ſont pas ceux ſur leſquels il convient de fonder le traitement des dartres, vu ſur-tout qu'ils n'en empêcheroient pas le retour, & qu'auſſitôt qu'on ceſſeroit

d'en faire usage, on seroit exposé à éprouver de nouvelles atteintes.

6°. Les détendans, les adoucissans, les détersifs, les réfrigerans & les apéritifs frais, sont-ils les remèdes qu'il faut adopter pour déraciner les dartres, & rendre leur retour impossible, en y joignant un régime exact & approprié ?

Voyant qu'il falloit renoncer à la plupart des remèdes extérieurs dans le traitement des dartres humorales, & qu'on ne pouvoit raisonnablement fonder ses espérances que sur les internes, & un régime capable de seconder leur effet, d'empêcher les récidives, j'ai employé tous les moyens que les Auteurs ont conseillés, & ceux que les lumières de la Physique m'ont suggérés, auparavant de me décider pour ceux dont l'expérience démontre l'efficacité. D'après un mûr examen, les détendans, les adoucissans, les détersifs, les réfrigerans & les apéritifs frais, m'ont paru mériter

la préférence. J'ai même trouvé qu'en les combinant avec une nourriture analogue, on venoit assez promptement à bout de détruire les dartres les plus rebelles & les plus enracinées. En effet, quels sont les changemens qu'il faut produire sur l'économie animale pour détruire ce genre de mal, & empêcher son retour ? Ramollir, détendre & relâcher les solides, régénérer les fluides, en leur rendant les principes qui leur manquent, pour que leur composition soit parfaite, & en les purgeant de ceux qui leur sont devenus étrangers. Or, rien n'est plus propre à opérer de semblables effets dans une maladie de feu & de fermentation, que des alimens & des remèdes capables d'éteindre, tant l'incendie que ses produits. Une nourriture fraîche, humectante & tempérante, des remèdes détendans, adoucissans, détersifs, réfrigerans, &c. qui concourent au même but, sont donc ce qu'il y a de plus propre à faire cesser l'alkalescence des humeurs & la rigidité des

nerfs; ce ſont par conſéquent les moyens qui doivent fixer notre attention dans la curation des dartres.

Je ſais très-bien qu'il eſt des circonſtances où l'on doit faire précéder ce genre de traitement d'un autre fort différent. Par exemple, lorſqu'on a affaire à un ſujet foible & épuiſé, chez qui le vice dartreux eſt fort diſpoſé à ſe dépoſer ſur les parties eſſentielles à la vie, ou y eſt déja fixé; quand une perſonne affectée de dartres eſſuie une autre maladie qui déplace ſon ancienne humeur, & la porte du dehors au dedans; lorſque la vieilleſſe ou une jeuneſſe délicate font craindre le même accident; lorſqu'un tempérament froid, humide & valétudinaire; lorſqu'une ſaiſon ou un climat froid & humide font appréhender des métaſtaſes & des tranſports de matière dartreuſe de la circonférence au centre; dans tous ces cas, il faut animer avec les baumes, les réſines, les déterſifs chauds, avec de légers cordiaux, ſur-tout les vins vieux

d'Eſpagne, de Portugal, ou d'autres analogues; le lait d'âneſſe ou d'autre animal, les bouillons de vipère, de coquillages & de poiſſon; mais ces ſecours, uniquement deſtinés pour relever les forces abattues, pour dilater le cœur & tout le ſyſtême vaſculaire, pour opérer une ſorte de deſpumation dans la maſſe des fluides, & jeter au dehors tout ce qu'ils contiennent d'impur, ne doivent s'employer que dans les cas qui viennent d'être rapportés, ou dans de ſemblables; encore ce ne doit être que rarement, & ſans omettre les vrais moyens curatifs, parce qu'il eſt plus urgent de les employer quand le mal eſt ſérieux, que lorſque la légéreté des ſymptômes peut en faire différer l'uſage.

Les limites d'un Ouvrage où je ne me ſuis propoſé que d'établir mes principes, & d'annoncer mes idées générales ſur l'origine, la conſéquence & le traitement des maladies chroniques, particulièrement des purulentes, ſcor-

butiques, nerveuſes & dartreuſes, ne me permettent pas de détailler les moyens curatifs, qui varient dans une infinité de circonſtances : je ne dois que les indiquer ici, & remettre à en faire l'analyſe au temps où j'entreprendrai de décrire ces maladies.

Mais on m'objectera peut-être qu'on ne peut pas accorder un grand degré de confiance à des moyens obſcurs & inconnus. Je réponds d'abord qu'ils ne le ſeront point pour ceux qui entendront bien mes principes, qui ſont en état d'obſerver le cours de la nature, & d'expliquer tous ſes dérangemens par les lois de la phyſique. En ſecond lieu, que ce n'eſt point par une réſerve myſtérieuſe que je me conduis ainſi, mais uniquement parce que l'ordre & la ſérie des matières l'exigent. Je ſuis ſi éloigné de croire aux ſpécifiques, & de chercher à m'en réſerver, que je regarde tous ceux qui affectent d'en avoir, comme des gens de mauvaiſe foi ou comme des ignorans. En général, ils

ne guériſſent point ; ou, s'ils y réuſſiſſent quelquefois, c'eſt en apparence, & preſque toujours d'une manière contraire au bien de l'humanité; ils cachent au dedans du corps un mal qui étoit beaucoup moins dangereux lorſqu'il étoit viſible. Il y a cependant des empiriques adroits, ſans être dangereux, qui ſe contentent d'être les ennemis de la bourſe de leurs malades ſans l'être de leur vie ; ce ſont ceux qui guériſſent par le régime & les remèdes indiqués, en perſuadant à ceux qui leur accordent leur confiance, qu'ils le font par l'adminiſtration d'un remède ſecret, auquel ils attachent une grande valeur. Ceux-là ne ſont que fourbes & frauduleux ; les autres ſont, de plus, des ignorans & des ennemis dangereux de la ſociété.

Je ſuis ſi sûr de mes principes & de ma méthode, qui ne tiennent certainement rien de l'empiriſme, que je propoſe aux maîtres de l'art de correſpondre avec eux ſur les cas où les prati-

ques ordinaires ſont inſuffiſantes, & de leur adreſſer les détails néceſſaires ſur la mienne, ſuivant l'état de la maladie & ſes circonſtances. Je puis leur aſſurer qu'ils n'y trouveront rien qui ne ſoit conforme aux vues de la nature, & qui ne tende à rétablir l'ordre phyſique; & quand, ſur l'expoſé des ſymptômes, j'aurai avancé que la maladie eſt ſuſceptible de guériſon, s'ils ſont exacts à faire obſerver le régime & à adminiſtrer les remèdes, ils verront que je ne leur en aurai point impoſé. J'en ſuis ſi certain, que, bien loin de craindre que mes procédés ſoient publics & authentiques, ils pourront en faire publier les réſultats, s'ils le jugent à propos, ſoit qu'ils ſe trouvent en ma faveur, ou qu'ils me ſoient contraires. Je n'ai en vue que le bien de l'humanité, & de ſubſtituer des principes reconnus certains par une ſuite de faits, à d'anciens préjugés qui laiſſent le mal opérer la ruine, & accélèrent quelquefois ſes pernicieux effets. Ce motif eſt ſi puiſ-

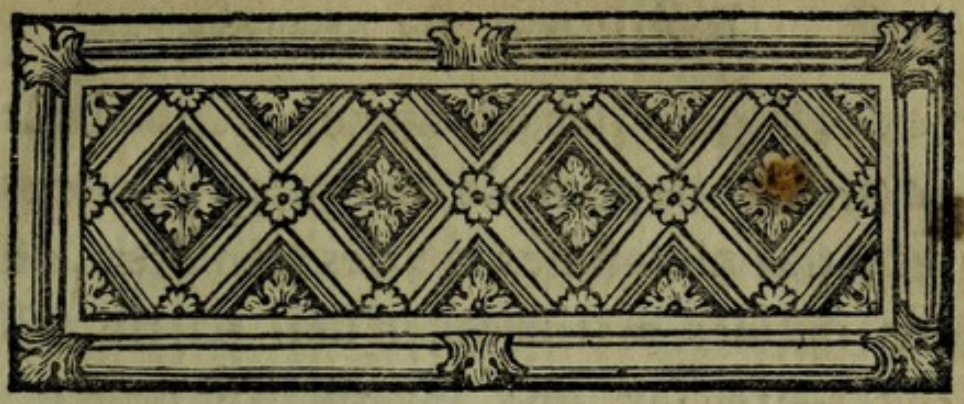
ſant, qu'il me fait braver la critique.

Au reſte, veut-on une preuve certaine que les maladies que je range dans la claſſe des purulentes & ſcorbutiques, comme les dartreuſes, ſont réellement produites par le pus & les autres matières putrides que la fermentation vive ou lente développe dans le corps humain quand elle s'y inſinue? la voici. Quand les perſonnes atteintes de ces ſortes de maux viennent à être attaquées de la petite vérole, de la rougeole, de la fièvre ſcarlatine, des autres éruptives, & généralement de toutes les éruptions inflammatoires, elles en ſont travaillées de la manière la plus déſagréable, la plus dangereuſe & la plus inquiétante; elles courent preſque toujours riſque de ſuccomber. Que conclure de-là, ſinon qu'une maladie purulente & putride, ajoutée à une autre du même caractère, quoique d'une marche moins rapide que la première, expoſe éminemment l'individu qu'elle affecte à la putréfaction, à la diſ-

ſolution, à la déſorganiſation, & à une deſtruction totale ?

Je crois en avoir dit aſſez pour donner une forte prévention, ſinon une preuve complette en faveur de mes principes, & des moyens dont je me ſers. L'expérience achevera le reſte. J'ai cherché, dans le cours de cet Ouvrage, à perſuader par le raiſonnement, plutôt que par l'obſervation; premièrement, parce que les limites étroites d'un précis ne permettent pas cette dernière voie; ſecondement, parce qu'on n'ajoute qu'une foi médiocre aux faits les mieux circonſtanciés, vu que les Auteurs les plus graves en ont altéré ou s'en ſont laiſſé impoſer, & qu'il eſt toujours au pouvoir de celui qui donne une obſervation de la faire ſervir à ſes fins; troiſièmement, parce que les perſonnes qui ſont affectées des maladies contagieuſes, ſur-tout de celles qu'on ne guérit point, ou qu'on guérit difficilement, conſentent rarement à ce que le Public en ſoit inſtruit, même

après qu'elles en ſont guéries ; de peur qu'on ni conçoive des idées & des opinions défavorables ſur leur compte. Ces différentes raiſons m'ont déterminé à n'employer que les lois de la phyſique pour appuyer mon ſyſtême : ſi elles ne m'ont point trompé, ce que je propoſe de vérifier, j'aurai rempli mon objet.



RÉFLEXIONS
SUR
LES MORTS INOPINÉES,
Et ſur différens ſujets importans.

IL n'eſt point rare de trouver des gens forts & robuſtes morts dans leur lit, ſans qu'on puiſſe deviner quelle en a été la cauſe. On n'eſt point étonné que ces accidens aient lieu, quand, par l'inſpection anatomique des cadavres de ceux qui en ſont frappés, on trouve des polypes ou des excroiſſances charnues dans le cœur & les gros vaiſſeaux, des concrétions ou des oſſifications à la tête ou ailleurs, des engorgemens

& des ſtagnations d'humeurs, des abcès & autres dépôts de matières purulentes, des métaſtaſes ou des tranſports de ces mêmes matières, d'une partie indifférente ſur une partie eſſentielle; mais, quand on eſt réduit à dire qu'on n'a trouvé qu'une légère portion d'eau extravaſée dans la poitrine ou dans une autre cavité, qui n'eſt autre choſe que la matière de la tranſpiration condenſée, on ne ſait à quoi attribuer la cauſe de ces événemens effrayans. Je vais expoſer mon opinion, & tâcher d'expliquer comment les morts ſubites arrivent.

Les grands mangeurs, ſur-tout ceux qui ſoupent copieuſement, ſans agir aſſez avant de ſe coucher pour que la digeſtion puiſſe ſe faire, ſont ceux qui ſont les plus ſujets à mourir ſubitement. Le mouvement & le balottement des ſubſtances alimentaires contenues dans l'eſtomac, ſont bien foibles quand nous ſommes couchés. Le mouvement périſtaltique des inteſtins, qui chaſſe de haut en bas les réſidus des alimens, à

mesure que le chyle est pompé par les veines lactées, est également diminué. La digestion, l'ascension du chyle & l'expulsion des matières inutiles, sont donc fort ralenties.

Voici ce qui arrive quand l'estomac a été surchargé jusqu'au point de perdre sa force élastique. La nourriture qui fait un trop long séjour dans les premières voies, y subit un mouvement de fermentation qui dévloppe beaucoup d'air, & gonfle non-seulement les viscères qui servent à la digestion, mais presse & opprime les parties voisines. Le jeu du diaphragme est empêché; il ne peut se contracter librement, & favoriser la dilatation du poumon en s'abaissant dans le bas-ventre. Les inspirations sont dès-lors foibles, l'action des nerfs & des muscles diminue, la circulation du sang se ralentit, la chaleur naturelle se perd peu à peu, la vie languit & s'arrête. Ces désordres ne sont pas les seuls auxquels la réplétion de l'estomac puisse donner lieu; la compression qui en résulte

opprime & suffoque les gros vaisseaux placés sous ce viscère ; le cours du sang est empêché dans les parties inférieures ; ce fluide est obligé de refluer sur les supérieures, & de se porter à la tête, où il trouve moins de résistance ; il engorge la substance médullaire ; il comprime l'origine des nerfs ; il empêche les esprits animaux de circuler, & d'aller animer toutes les parties du corps.

Le moyen efficace de prévenir ces funestes accidens, consiste à manger peu le soir, ou à agir suffisamment pour digérer avant de se coucher, à boire beaucoup pour dissoudre les alimens & en avancer la digestion : ceux qui se conduisent autrement, doivent au moins faire faire leur lit en plan incliné, de façon que la tête, & toutes les parties supérieures, se trouvent plus élevées que les inférieures, pour que la plénitude & le gonflement du bas-ventre ne gêne pas trop le jeu du diaphragme, & n'empêche pas tota-

lement la reſpiration. Il conviendroit auſſi que les gens gras & replets, & généralement tous ceux qui s'expoſent à être ſuffoqués en ſe livrant trop à la bonne chère, ſe fiſſent réveiller par intervalle pendant la nuit, ſoit en conſervant de la lumière dans leur appartement, ſoit en attachant au poignet une ficelle qui le tireroit ou l'ébranleroit à certaines heures, par le moyen d'une pendule ou d'un réveil. On peut auſſi faire coucher dans ſa chambre une perſonne qui ait le ſommeil léger, laquelle doit avoir ſoin d'appeler de temps en temps. Ce qui devroit porter à introduire cet uſage, c'eſt qu'on trouve beaucoup plus de ſuffoqués parmi ceux qui couchent ſeuls, que parmi ceux qui dorment en compagnie. Cela prouve que les premiers manquent de ſecours (1).

---

(1) La peur étant elle-même capable d'occaſionner des accidens très-ſérieux, & même la mort, c'eſt une raiſon de plus pour coucher en compagnie, ſur-tout lorſqu'on eſt appréhenſif & timide.

Quand on ſe réveille avec des angoiſſes & des étouffemens, il faut ſe lever promptement, prendre une ou deux cuillerées d'eau de fleur d'orange, ſe promener : on fait enſuite du feu, pour prendre de l'eau chaude avec du vin & du ſucre, ou bien du thé : on continue à ſe promener pour accélérer la digeſtion, & faciliter la ſortie des vents. Lorſqu'on ſe trouve entièrement dégagé, on ſe couche ; & on a l'attention de ſe bien couvrir, ſur-tout le ventre & les extrémités inférieures.

CE VOLUME étant deſtiné à faire connoître exactement mes principes ſur les Maladies Chroniques, ſpécialement les purulentes, les ſcorbutiques, les nerveuſes & les dartreuſes, je vais entrer dans quelques détails ſur des matières détachées, pour donner de nouveaux appuis à mon ſyſtême. Je commencerai par expliquer les effets de l'air que la fermentation dégage, quand elle pénètre dans le corps humain. Je tâcherai

enſuite

enſuite de faire connoître l'influence du mouvement inteſtin, ou ſpontanée, dans quelques maladies ſexuelles.

Il eſt de l'eſſence de notre nature qu'une partie de l'air que renferment nos alimens, ſorte de notre corps avec les réſidus groſſiers, & ne pénètre point dans les ſecondes voies. A meſure que notre nourriture eſt décompoſée par la digeſtion, l'air principe s'en développe, & celui qui n'entre point dans la confection du chyle, ſe procure une iſſue par la bouche ou par la voie des ſelles. Pendant que l'ordre phyſique ſubſiſte, cette évacuation eſt facile, la puiſſance & la réſiſtance ayant été admirablement bien combinées dans la création. Mais cet ordre venant à être dérangé, ſoit que la force diminue, ſoit que le poids augmente, ou que les deux aient lieu en même temps, l'harmonie des fonctions ſe trouve plus ou moins bleſſée.

C'eſt-là l'origine d'un des premiers tourmens de l'homme. Si la première ſubſiſtance qu'il reçoit de ſa mère ou de ſa

nourrice eſt trop chargée d'air, il reſſent des coliques venteuſes d'autant plus longues & cruelles, que ſes nerfs ſont également foibles & irritables. L'expulſion en eſt conſéquemment fort difficile, & cauſe les plus vives douleurs. Ce n'eſt point l'intempérance de l'homme, mais celle de ſa mère ou de ſa nourrice, qui, dans la première époque de ſa vie, le livre aux ſouffrances & aux déchiremens dont l'excès & la dilatation de l'air ſont ſuivis. Il n'en eſt pas de même dans ſon adoleſcence, ſa virilité & ſa vieilleſſe, il ne ſupporte plus à cet égard que les peines de ſes propres fautes; s'il péche dans le choix ou dans la qualité de ſa nourriture; s'il ſe laiſſe dominer & agiter par ſes paſſions; s'il ne ſait pas proportionner le ſommeil à la veille, le mouvement au repos, & obſerver les autres règles indiſpenſables pour le maintien de la ſanté, il eſt en proie aux maux qui dérivent de cette ſource.

Pour les approfondir & apprendre à

les connoître, il faut se rappeler ce qui a été dit sur la fermentation, dans l'introduction & le cours de cet ouvrage. Elle consiste dans un mouvement intestin ou spontanée, qui décompose tout ce qu'elle attaque, change les propriétés constitutives des corps, & forme de nouvelles combinaisons. Ses produits, dans les substances animales, sont toujours alkalins ou alkalescens. Elle a lieu quand les conditions qui la fomentent se trouvent rassemblées : ce sont la chaleur, le repos, & l'accès de l'air. Quand l'homme péche par excès ou par omission dans l'usage des choses non-naturelles, ces trois conditions ont lieu, sinon toujours en même temps, du moins séparément ; alors la fermentation se dégage chez lui avec plus ou moins de force & de célérité. Il seroit superflu de répéter tout ce qui a été dit à ce sujet. Il s'agit ici d'examiner le développement de l'air, & les effets qu'il produit sur l'économie animale.

Quand il s'introduit de la fermenta-

tion dans la digeſtion, nos alimens, au lieu de ſe changer en ſucs reſtaurateurs, propres à animer & vivifier la machine, à réparer les pertes, & à entretenir les divers mouvemens de la vie, ſe convertiſſent, non en totalité, mais en grande partie, dans une matière purulente, putride & alkaline; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe décompoſent, & ſe réduiſent dans un état qui approche du primitif ou élémentaire. Cette métamorphoſe ne ſauroit arriver ſans que l'air principe qu'ils renferment ſe dégage; &, comme il n'eſt point employé dans de nouvelles combinaiſons, parce que la fermentation altère non-ſeulement les corps fluides & ſolides qu'elle attaque, mais les diſſout, les déſorganiſe & les détruit entiérement, ſans reproduire autre choſe, quand elle agit ſur des ſubſtances animales, qu'une matière ſaline peu abondante, & voiſine de l'anéantiſſemet total de la combinaiſon des élémens: cet air, dis-je, tend, par les lois de la peſanteur ſpécifique des

corps & de leur équilibre, à s'unir à l'air extérieur. La même chose n'arrive pas quand le chyle s'élabore convenablement & conformément aux vues de la nature. Ce mixte ne contient point à la vérité autant d'air que les substances qui lui donnent naissance, parce qu'il est plus attenué & plus subtil; mais il en retient cependant une partie assez considérable, qui ne se perd que quand la nature a rempli son objet, & que la matière première rentre dans le chaos. En général, les végétaux, qui font la base de la nourriture de l'homme, contiennent beaucoup plus d'air que les animaux; & l'homme étant, dans le règne animal, l'être à qui il en faut le moins, ce qui tient peut-être à sa perfection & à sa force, la nourriture qu'il tire des animaux fournit aussi un air surabondant, même dans l'état naturel, quoique en moindre quantité que les végétaux.

Après avoir fait nos efforts pour expliquer comment il se développe de

l'air dans notre corps par le moyen de la métamorphose que nos alimens subissent dans l'estomac, & les autres viscères où s'opère la digestion, nous allons hasarder notre opinion sur les effets de ce fluide.

C'est particulièrement sur le genre nerveux que l'air porte son action dans l'économie animale. Pour bien comprendre comment il agit, il faut se rappeler les principes que nous avons posés en parlant de l'élasticité & de l'irritabilité des nerfs, à l'article des affections nerveuses. Nous avons dit que les nerfs étoient des cordes susceptibles d'extension & de contraction dans le rapport de leur ressort, & que leur sensibilité mettoit cette propriété plus ou moins promptement en action. Il résulte de-là, que la plus légère impulsion produit son effet sur ceux qui ont le genre nerveux fort irritable; que le mouvement est plus ou moins grand, suivant le degré de souplesse, de force & d'élasticité dont les nerfs sont doués.

L'air eſt de ſon côté très-élaſtique, & ſuſceptible d'occuper beaucoup plus de place quand il eſt raréfié que lorſqu'il eſt condenſé. Pendant qu'il eſt principe conſtituant d'un corps, il ne jouit point de ſa vertu élaſtique, parce qu'elle conſiſte dans le choc & dans la réaction de pluſieurs globules les uns ſur les autres; ce qui ne ſauroit avoir lieu dans l'état de combinaiſon, où les différens principes élémentaires ſe ſéparent mutuellement, & ſe font des interpoſitions réciproques. Mais auſſitôt que pluſieurs parties homogènes viennent à ſe raſſembler, ce qui arrive dans la décompoſition des corps, où chaque élément reprend ce qu'il a fourni, elles recouvrent leurs propriétés, & ne tardent pas à les exercer. L'air qui ſe dégage dans la digeſtion des ſubſtances alimentaires, doit par conſéquent jouir de ſes qualités, quand pluſieurs globules de ce fluide ſe ſont réunis, & ſon action doit être proportionnée à ſon volume. Cela poſé, voici comme il

me ſemble qu'on peut rendre compte des effets de l'air à l'intérieur de notre corps.

Pluſieurs globules d'air, fournis par les alimens, venant à ſe raſſembler & à ſe raréfier, chatouillent, agitent & ébranlent les nerfs, tant de l'eſtomac que des inteſtins. Ils ſe reſſerrent ſur eux-mêmes, ſe contractent, & mettent leur reſſort en action pour ſe délivrer de cette gêne; ils obligent l'air à prendre ſon cours par l'orifice ſupérieur ou l'inférieur. Cette opération a lieu toutes les fois que la même incommodité ſubſiſte. Pendant qu'il règne de la proportion entre le volume d'air à expulſer, & la puiſſance qui en eſt chargée, l'ordre phyſique ne ſe trouve point dérangé; mais, auſſitôt que la force expulſive vient à s'affoiblir, ou le volume d'air à augmenter, il ſurvient des accidens qui s'aggravent quand ces deux cauſes ſe réuniſſent & agiſſent enſemble. La tête, qui eſt le principe des nerfs, & qui a beaucoup de ſympathie

avec les viſcères digeſtifs, parce qu'ils ſont eux-mêmes fort nerveux, s'affecte, & éprouve divers dérangemens. Les plus ordinaires ſont ceux qui participent du ſpaſme & de la convulſion, c'eſt-à-dire, des mouvemens involontaires & irréguliers. Les eſprits animaux ſe portent à la tête, & échauffent l'imagination : cette dernière agite, effraye & alarme tout l'individu. Les divers accidens que nous avons récenſés à l'article des maux de nerfs, ſe font ſentir. Il ne s'agit pas ici de les détailler, il n'eſt queſtion que d'expliquer comment l'air peut les produire.

Quand la fermentation s'introduit dans les premières voies, & qu'elle agit ſur la maſſe alimentaire, il arrive deux choſes également propres à déranger le mécaniſme des nerfs. D'abord il ſe développe une grande quantité d'air qui les fatigue prodigieuſement, & finit par uſer leur reſſort ; enſuite il ne s'élabore qu'un mauvais chyle à demi putride & alkalin, qui eſt inca-

pable de lubréfier les ſolides, de tempérer & adoucir les fluides, de réparer les pertes, & de remédier aux déſordres du frottement. La fermentation engendre donc une double cauſe des maladies nerveuſes.

Par le mot fermentation, je n'entends point parler ici de ces embrâſemens également prompts & violens, connus ſous le nom de fièvres, qui anéantiſſent quelquefois en fort peu de temps l'organiſation entière de notre corps: de ſimples effervescences ſuffiſent pour déranger les nerfs, ſoit en altérant les ſucs deſtinés à les arroſer, ſoit en leur ſuſcitant un travail pénible, & toujours renaiſſant. Celles-ci font dans les affections nerveuſes, ce que les autres opèrent dans les fièvres ardentes; les uns & les autres proportionnellement à la cauſe qui les motive. Ainſi les inquiétudes, les agitations, & les autres déſordres qui bleſſent les fonctions animales dans les maladies de nerfs, pourroient être comparés aux délires violens qui accompagnent les fièvres malignes.

Dans les premières, le désordre est foible, parce que la cause qui le produit est médiocre, & que le genre nerveux est si irritable, qu'il se met en jeu pour la chasser dès qu'il sent qu'elle l'opprime. Dans les secondes, les nerfs sont plus forts & moins sensibles ; ils laissent accroître la cause, parce qu'ils ne sentent pas la première impression, & ne luttent souvent contre elle que lorsque l'incendie est général ; époque à laquelle il n'est pas toujours possible d'arrêter ses progrès. Ce qui sembleroit prouver cette doctrine, c'est que les maladies aiguës, sur-tout les fièvres ardentes & malignes, attaquant particulièrement les tempéramens robustes, sont plus dangereuses dans l'âge viril que dans les deux extrémités de la vie, chez les hommes que chez les femmes, dans les climats chauds que dans les froids ou tempérés ; pendant que les maladies chroniques, sur-tout les nerveuses, sont propres aux constitutions délicates, & semblent avoir des suites

moins fâcheuſes chez les gens naturellement foibles, que chez ceux qui le deviennent accidentellement. Nous allons maintenant tâcher d'expliquer comment l'impreſſion de l'air ſur l'eſtomac & les inteſtins, ſe communique à la tête & aux autres parties.

Tous les nerfs ont un rapport ſi intime les uns avec les autres, que, dès qu'un ſe trouve bleſſé, tous les autres s'en reſſentent & partagent ſa douleur. Ceux de certaines parties ont une connexion encore plus grande, ſoit qu'ils tirent leur origine de la même paire, ſoit qu'ils proviennent d'une adjacente. Il y a auſſi des viſcères qui ont enſemble une ſympathie particulière, quoiqu'ils ſoient éloignés; par exemple, l'eſtomac & les inteſtins en ont beaucoup avec la tête, les organes de la génération avec cette dernière & la gorge. Comme ici la connexion n'eſt pas immédiate, la même raiſon ne ſauroit rendre compte de cette correſpondance: mais ne peut-on pas dire que

les parties les plus nerveuſes, ſont celles qui possèdent le plus de ſenſibilité, qui ſont les plus propres à en recevoir & à en communiquer, & que celles qui viennent d'être nommées étant dans ce cas, elles doivent ſympathiſer très-promptement enſemble ?

Cette courte explication ſervira à faire entendre comment le chatouillement, la titillation & la douleur que l'air imprime ſur l'eſtomac & les inteſtins, ſe font ſentir dans les parties voiſines, & même dans les plus éloignées. Il eſt évident, d'après ce qui a été dit, que ce commerce doit avoir lieu avec les nerfs de la même paire, ou d'une immédiate, entre les viſcères ou les organes qui ſont fort nerveux. Il règne auſſi entre les autres, quoique avec moins d'intimité, parce que toutes les diviſions des nerfs ont un centre commun, où toutes les ſenſations ſe raſſemblent. Dailleurs, l'attouchement & la compreſſion concourent beaucoup à faire paſſer l'impreſſion faite ſur une

partie, à d'autres qui ſont quelquefois éloignées. Que les nerfs qui ſont diſtribués dans les inteſtins touchent les branches qui vont ſe ramifier dans les reins, la veſſie, les organes de la génération, dans les extrémités inférieures, &c. il y aura une communication avec ces parties, ſoit au même moment, ſoit dans des inſtans différens, parce que l'impreſſion produite ſur les premiers ſe propagera aux ſeconds. La même ſympathie aura lieu de l'eſtomac aux parties voiſines, à la tête & aux extrémités ſupérieures; par la raiſon, que les nerfs du ventricule ne ſont pas plutôt échauffés, agités & criſpés, qu'ils font ſentir leur gêne à ceux qu'ils touchent de plus près, ou à ceux avec leſquels ils ont une relation directe. Ainſi il ne doit point paroître étonnant que l'action la plus légère de l'air ſur les viſcères digeſtifs, ſe communique dans les différentes parties du corps; qu'une douleur dans un bras, dans une jambe, au dos, à la poitrine,

à la tête & ailleurs, n'ait ſouvent pas d'autre origine.

Dans ce cas, ceux qui prétendent que l'air occaſionne la plupart des douleurs qu'on reſſent à la ſuperficie du corps, ne ſe trompent pas totalement. Si elles ne ſont point des effets immédiats de l'air, elles en ſont au moins de ſecondaires.

L'air qui ſe dégage dans les premières voies au moment de la digeſtion, n'eſt pas le ſeul qui puiſſe nous nuire. Celui qui entre dans la compoſition du chyle peut nous cauſer auſſi des préjudices ; & voici comment. Le chyle eſt deſtiné à remplacer les vieilles humeurs que le frottement décompoſe, & fait évaporer par la voie des pores. Or, en ſe décompoſant, ces anciennes humeurs rendent à chaque élément les principes qu'elles en ont reçus : l'air qu'elles contenoient doit donc s'exhaler, & rentrer dans ſa maſſe. Mais ſi, par le froid & la condenſation, il vient à être retenu dans le tiſſu de la peau, il y excitera les

plus vives douleurs, en cherchant vainement à ſortir. Je ne crois pas que, dans ce qu'on appelle coup-d'air, ce ſoit l'air extérieur introduit dans les pores qui faſſe ſouffrir, mais plutôt celui qui réſulte de la décompoſition des vieilles humeurs. Pendant que les vaiſſeaux exhalans ſont aſſez dilatés pour lui laiſſer un libre paſſage, il ne produit point une impreſſion douloureuſe; mais auſſitôt qu'il eſt arrêté dans ſon cours, il ébranle les nerfs, les agite, & cauſe de grands tourmens. Je ſais que les autres principes qui forment la matière tranſpirante, concourent auſſi à engendrer ces ſortes d'accidens; mais la grande élaſticité dont l'air eſt ſuſceptible, & la promptitude de ſes mouvemens, y influent plus que tout le reſte.

On objectera peut-être qu'il s'enſuivroit que l'air contenu dans le ſang & les autres humeurs, devroit porter le trouble & le déſordre dans toutes les parties, tant internes qu'externes; non,

parce qu'il entre comme principe intégrant dans la confection des fluides, & qu'alors il ne jouit point de ſa propriété élaſtique. Ce n'eſt que lorſque les fluides ſe décompoſent après avoir rempli les vues de la nature, comme cela arrive lorſqu'ils ſont expulſés par la tranſpiration pour faire place à de nouveaux, que leurs principes conſtitutifs ſe ſéparent, & que chaque élément recouvre ſes qualités. Cependant il y a des cas où il ſe développe de l'air dans les ſecondes voies, & ces cas ſont propres, comme on va le voir, à confirmer notre doctrine. Lorſqu'il ſe forme des apoſtêmes, ou toutes eſpèces de dépôts, que le ſang & les autres humeurs qui quittent le torrent de la circulation pour les engendrer, fermentent & ſe décompoſent, il ſe dégage de l'air, dont l'effet eſt bien autant à redouter que l'abcès lui-même. Lorſque la maſſe générale des humeurs vient à s'altérer, à fermenter & à ſe décompoſer, ſoit que le mouvement circu-

laire ſoit trop foible, ſoit que la conſtitution ſoit naturellement alkaline, & que la nourriture y diſpoſe, il arrive auſſi quelquefois qu'il ſe degage une grande quantité d'air, lequel s'infiltre dans le tiſſu cellulaire ou dans les cavités, comme le fait l'eau dans les hydropiſies. La tympanite, ou hydropiſie venteuſe, qui gonfle le bas-ventre, & le tend comme un tambour, n'eſt pas toujours produite par l'air qui ſe degage des alimens dans la digeſtion; la plus mauvaiſe eſpèce, eſt celle qui provient d'air développé dans les ſecondes voies, & diſtribué dans le péritoine: elle eſt bien plus à redouter que celle qui eſt cauſée par un amas de vents & d'air dans le canal inteſtinal. En leur donnant iſſue, on guérit très-promptement cette dernière; l'autre, au contraire, provenant de la corruption & de la pourriture, à laquelle on ne peut remédier qu'avec beaucoup de temps & de prudence, eſt fort difficile à détruire. Dailleurs il n'y a point d'iſſue naturelle pour faire ſortir

l'air qui l'engendre ; il faut en pratiquer par des ſcarifications douloureuſes, qui peuvent avoir des ſuites d'autant plus funeſtes, qu'il eſt fort difficile de guérir les plaies, parce que la maſſe des fluides étant viciée, la gangrène & la déſorganiſation totale ſont à redouter.

Cette matière me mèneroit fort loin, ſi j'entreprenois de l'épuiſer : mais, comme j'en ai déja prévenu pluſieurs fois, je ne veux ici que faire connoître mes principes, & appuyer ſuffiſamment ma théorie. Après avoir ébauché les effets de l'air dans l'économie animale, je vais entrer dans quelques détails ſur les maladies ſexuelles, pour manifeſter de plus en plus l'influence de la fermentation & de ſes produits dans les dérangemens qu'éprouvent les diverſes fonctions.

Tout le monde ſait que les femmes ſont ſujettes à une évacuation périodique pendant le temps de leur fécondité. Le dérangement de cette purgation naturelle, ſoit qu'elle ſe trouve augmentée

ou diminuée, ſoit qu'elle ſe ſupprime, donne naiſſance aux accidens les plus graves. La tenſion que les nerfs éprouvent dans la plupart des maladies qui ont été indiquées dans cet ouvrage, diminue le calibre des vaiſſeaux de la matrice, & le diamètre de leurs petits orifices, par où le ſang s'épanche dans ce viſcère. La ſortie du ſang menſtruel devient donc difficile, & même quelquefois impoſſible : c'eſt ce qui fait que les femmes qui ſont travaillées de ces ſortes de maux, perdent ordinairement peu de ſang dans leur temps critique, & que quelques-unes éprouvent même des ſuppreſſions. Cependant ſi le ſang vient à ſe diſſoudre tout-à-fait, & que les maladies purulentes & ſcorbutiques faſſent de grands progrès, les femmes qui en ſont atteintes ſont ſujettes à eſſuyer des pertes, parce que le ſang n'étant plus qu'une eſpèce de ſaumure fort fluide, paſſe par les voies les plus étroites, & que ſon acrimonie détruit la contexture des vaiſſeaux. Ces déran-

gemens ſont certainement ſérieux, & méritent toute l'attention des perſonnes chez qui ils ſe déclarent; mais ils ne ſont pas auſſi conſéquens qu'un autre dont il va être fait mention.

Bien des femmes ſont incommodées de ce qu'on appelle des fleurs-blanches. Au lieu de perdre en rouge, elles perdent en blanc, ou de l'une & l'autre manière alternativement. Cette maladie eſt, à mon avis, la plus funeſte à la ſociété, de toutes celles auxquelles leur ſexe les aſſujettit, & peut-être celle qui en fait le plus périr: elle rend preſque toujours les femmes ſtériles, & par conſéquent inutiles relativement à la population. D'un autre côté, elle maltraite tellement les individus qu'elle attaque, qu'ils ne reſſentent plus que de la peine, & finiſſent aſſez promptement une vie malheureuſe.

Ce genre de mal eſt certes du nombre de ceux qu'on doit ranger dans la claſſe des affections purulentes & ſcorbutiques; c'eſt-à-dire, de celles qui

dérivent de la fermentation & de ſes produits. Le vice qui les entretient eſt une matière putride, & ſouvent un pus entiérement formé. La mauvaiſe odeur qu'il développe quand il ſéjourne, les excoriations, les plaies, les ulcères, & les autres déſordres qu'il cauſe, ne laiſſent là-deſſus aucun doute.

Les fleurs-blanches conſtituent une maladie dont l'origine ne paroît pas fort ancienne ; elle s'eſt manifeſtée à peu près dans le même temps que le mal vénérien : c'eſt vraiſemblablement ce qui l'aura fait regarder comme une de ſes émanations, par des Auteurs graves, comme Etmuller & pluſieurs autres. Pour moi, je penſe que le ſucre, le café, le chocolat, le thé, les épiceries, les liqueurs, & la plupart des jouiſſances que la découverte de l'Amérique & de la navigation aux Indes orientales nous a procurées, ſont les cauſes qui ont fait germer l'eſpèce de mal dont il s'agit. En effet, qu'opèrent-elles ſur l'économie animale ? Elles dessèchent, ten-

dent & racorniſſent les ſolides ; elles agitent, altèrent & décompoſent les fluides ; elles donnent en même temps lieu à l'élaboration de l'humeur contre nature, qui eſt connue ſous le nom de pus & de matières putrides. Il n'eſt donc pas beſoin de chercher à faire deſcendre les fleurs-blanches du vice vénérien, qui vient peut-être lui-même de l'abus des alimens chauds, & de ces artifices ſi propres à uſer le reſſort des nerfs, altérer & diſſoudre les humeurs.

Ce ne ſera qu'en s'abſtenant de ces jouiſſances & des autres analogues, ou du moins en ne s'y livrant qu'avec beaucoup de circonſpection, que les femmes s'affranchiront de cette fatale maladie. Quand elles en ſont déja atteintes, il faut que la privation ſoit complète pendant un laps de temps ſuffiſant, & qu'on y joigne l'uſage des remèdes appropriés.

Je vais encore une fois analyſer mes principes, & faire connoître mes idées générales ſur les moyens qui me pa-

roiſſent capables de remédier à la claſſe de maladies que j'ai cherché à développer : ce ſera une récapitulation de tout ce qui a été dit. Il vaut mieux s'expoſer à ſe rendre faſtidieux, par des répétitions aux lecteurs qui ont une grande pénétration, que de ſe mettre dans le cas, par trop de préciſion, de n'être point entendu de ceux qui ont une conception moins facile.

Je dis donc que les maladies chroniques, ſpécialement les purulentes, ſcorbutiques, nerveuſes & dartreuſes, ſont déterminées par la tenſion des ſolides & la décompoſition des fluides; que la rigidité des premiers empêche les ſeconds de ſe purger par la tranſpiration; & les différentes voies excrétoires, des matières ou principes étrangers; que ces principes fermentent avec les ſaines humeurs, & les altèrent; qu'ils donnent naiſſance à des vices ou humeurs contre nature, qui cauſent toutes ſortes de dérangemens; que la première ſource de ces déſordres eſt dans

la

la digeſtion ; qu'une nourriture trop active & incendiaire, ou contraire à la conſtitution, développe un mouvement de fermentation dans les premières voies, qui altère les qualités du chyle ; que ce dernier élabore un ſang également vicié, lequel tend, criſpe le genre nerveux, & donne lieu à tout le mal.

Pour remédier à cet enchaînement de déſordres, il y a deux indications principales à remplir ; la première conſiſte à détendre les ſolides ; la ſeconde, à tempérer, adoucir & régénérer les fluides. Par-là, on réuſſit à rétablir le cours des choſes, & à détruire tous les accidens. Les huileux ſont les meilleurs détendans : cela eſt ſi vrai, que, dans les pays où l'on en fait un trop grand uſage, on devient ſujet aux hernies. Ce ſont, d'un autre côté, les adouciſſans les plus efficaces, & ce qu'il y a de plus propre à réhabiliter la maſſe des humeurs. Dans les affections purulentes, ſcorbutiques, &c. le ſang ſe décompoſe, ſa

partie onctueuſe & balſamique, qui unit toutes les autres, ſe diſſipe, les autres ſe diviſent, ſe ſéparent, & n'ont plus de cohéſion enſemble ; alors ce fluide eſt diſſous, ſa partie concrète ou conſiſtante étant ſéparée de l'aqueuſe ou fluide. Or, le principe huileux eſt ſeul capable de rétablir l'agrégation des principes du ſang. Il faut donc le faire paſſer convenablement dans l'économie animale.

Un autre point de vue bien important à remplir, conſiſte à empêcher que le baume ou le phlogiſtique du ſang, qui eſt très-volatil, ne ſe diſſipe à meſure qu'on l'introduit : c'eſt en tempérant comme il convient, qu'on peut s'y oppoſer efficacement. Les boiſſons aqueuſes & nitrées, les fruits fondans, les acidules, les bains tièdes, une nourriture fraîche & humectante, ſont ce qui eſt propre à empêcher la diſſipation du baume du ſang.

Il réſulte de tout ce qui a été dit, que le principe huileux eſt le vrai

moyen curatif des maladies purulentes, ſcorbutiques, nerveuſes, dartreuſes, &c. comme étant le ſeul capable de rétablir l'union & l'agrégation des parties intégrantes du ſang, & de régénérer tous les fluides, de détendre le genre nerveux, & généralement tous les ſolides ſuſceptibles de contraction & d'extenſion, d'ouvrir les voies ſécrétoires & excrétoires, conſéquemment de favoriſer l'expulſion de tout ce qui eſt nuiſible & étranger; que les aqueux, les mucilagineux, les acides & les acidules, ſont les moyens acceſſoires, parce qu'ils ſont les ſeuls propres à s'oppoſer à la volatiliſation du baume ou du phlogiſtique du ſang, & dès-lors à empêcher que ce principe ne ſe diſſipe à meſure qu'on l'introduit dans l'économie animale; que tout ce qui échauffe & agite, tant les fluides que les ſolides, eſt diamétralement oppoſé, comme étant capable de deſſécher, de tendre & de racornir les ſolides, d'appauvrir, d'altérer &

de décompoſer les fluides. Pour s'en convaincre, il faut tâcher d'approfondir les effets primitifs & ſecondaires des uns & des autres dans le corps humain.

Les huileux commencent par lubréfier les premières voies ; par conſéquent, par faciliter la deſcente de la maſſe alimentaire, qui, dans tous les cas de feu & de ſéchereſſe, s'attache aux parois des viſcères digeſtifs, & ſe précipite fort lentement. Ils ouvrent enſuite les veines lactées, facilitent l'aſcenſion du chyle, donnent à cette liqueur une onctuoſité, ſans laquelle elle ne pourroit corriger les vices du ſang, & régénérer convenablement toutes les humeurs. Quand les huileux ont paſſé dans les ſecondes voies, ils lubréfient & relâchent les nerfs, les tendons, les ligamens, les muſcles, les membranes, & toutes les pièces actives qui ont été deſſéchées & racornies ; en un mot, ils produiſent les mêmes effets ſur le corps humain, que

les huiles, les graiſſes, & toutes les matières onctueuſes ſur les différentes machines ; c'eſt-à-dire, qu'ils empêchent le deſſéchement, le racorniſſement, la rupture & la déſorganiſation totale.

Mais, objectera-t-on, les huileux échauffent, fatiguent l'eſtomac & les inteſtins, parce qu'ils ſont fort denſes, &, pour ainſi dire, impénétrables aux ſucs digeſtifs. A cela, je réponds qu'il faut les faire prendre avec les correctifs & les auxiliaires néceſſaires ; & qu'en établiſſant une juſte proportion, on évite tous les inconvéniens : ces correctifs & auxiliaires conſtituent les moyens acceſſoires dont on doit ſe ſervir pour combattre efficacement la claſſe de maladies dont il s'agit.

Les aqueux, les mucilagineux, les acides & les acidules ſont les moyens qu'il convient d'employer pour tempérer l'ardeur des huileux, & en faciliter la digeſtion. Les premiers em-

pêchent que le principe balſamique ou phlogiſtique, n'occaſionne une trop grande chaleur, n'agite les fluides & les ſolides; ils le délaient convenablement. Les acides & les acidules pénètrent & diviſent ce principe, le tempèrent, le fixent, & le mettent dans le cas de produire des effets très-ſalutaires, ſans cauſer d'accidens; mais il faut ſavoir en régler la quantité, & les modifier à propos. Par exemple, ſi de copieuſes boiſſons ſont néceſſaires, ſans en ſurcharger l'eſtomac, & affoiblir les ſucs gaſtriques, on en fait prendre ſouvent, mais peu à-la-fois. Si le tempérament eſt délicat, & le genre nerveux fort irritable, on ne fait pas prendre des acides forts, mais des acidules ou des acides modifiés, comme quelques gouttes de vinaigre dans un gros volume de nourriture, des fruits fondans & acidules, des plantes & légumes acides, tempérés par d'autres d'une qualité adouciſſante, &c. En établiſſant une juſte

balance entre les huileux & leurs correctifs, on maintient l'ordre physique dans son équilibre, & on le rétablit quand il est dérangé.

Tout ce qui agite & échauffe, tant les solides que les fluides, sans lubréfier les uns & adoucir les autres, est évidemment très-contraire dans les affections purulentes, scorbutiques, &c. Ainsi, les esprits ardens, les épiceries, les jus de viande, les exercices trop violens, la fermentation à laquelle un trop grand repos donne lieu, les toniques & stimulans, les affections tristes & véhémentes de l'ame portées à un point excessif, & les autres causes de chaleur qui ont été indiquées dans le cours de cet ouvrage, sont préjudiciables. Si on se trouve forcé de s'y livrer dans certaines circonstances, on doit se hâter d'avoir recours aux correctifs, & attaquer le mal dans sa première origine. De cette manière, on peut se permettre quelquefois des jouissances contraires à son existence, parce qu'on

prévient le lendemain leurs mauvais effets, en rétabliſſant l'équilibre : mais ſi on s'opiniâtre à vouloir uſer habituellement de ce qui eſt nuiſible à ſa conſtitution, on dérange ſa ſanté de différentes manières, & on finit par détruire ſon tempérament. Il n'y a donc d'autre parti à prendre que d'approfondir ſa conſtitution, & d'établir ſon genre de vie ſur la connoiſſance exacte qu'on en prend. On ne jouit peut-être pas d'autant de choſes, mais on les goûte davantage. Duquel le bonheur eſt-il digne d'envie, de celui qui a beaucoup de met à ſa diſpoſition, mais peu d'appétit, pour les ſentir ou de celui qui n'en a qu'un, mais qui le dévore ? Les jouiſſances les plus délectables deviennent faſtidieuſes & amères, ſi on n'a des ſenſations pour les goûter : les plus légères ſont des délices pour ceux qui jouiſſent de toutes leurs facultés. Ainſi, il n'eſt pas difficile de réſoudre la queſtion, & de conclure pour la privation quand elle eſt néceſſaire.

Ce n'eſt point dans le deſſein de mériter la réputation qui accompagne ordinairement les découvertes agréables ou utiles, que j'ai entrepris cette foible production; c'eſt pour remplir mon devoir d'homme & de citoyen, que j'ai développé des principes dont il me paroît que mes ſemblables peuvent tirer quelque avantage. Si je ne ſuis point trompé dans mon attente, j'analyſerai, par la ſuite, ce que je n'ai fait qu'ébaucher ici.

FIN.

FIN.